UNIVERSITE DE PARIS VII — LARIBOISIERE - SAINT-LOUIS
FACULTE DE MEDECINE LARIBOISIERE - SAINT-LOUIS

177

ANNÉE 1972

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jacques DEMENGE
Né le 6 janvier 1908, à 75 - Paris-IX[e]

Présentée et soutenue publiquement le

Sur quelques travaux médicaux intéressant la psychologie des représentations mentales

Président : M. BARBIZET, Professeur

PARIS — 1972

UNIVERSITE DE PARIS VII — LARIBOISIERE - SAINT-LOUIS
FACULTE DE MEDECINE LARIBOISIERE - SAINT-LOUIS

ANNÉE 1972 **THÈSE** N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jacques DEMENGE
Né le 6 janvier 1908, à 75 - Paris-IX[e]

Présentée et soutenue publiquement le

Sur quelques travaux médicaux intéressant la psychologie des représentations mentales

Président : M. BARBIZET, Professeur

PARIS — 1972

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

A la mémoire de mes Parents

A ma femme

A mes enfants

A ma soeur

A tous les miens

A tous mes amis

À la mémoire de mes Parents

À ma femme

À mes enfants

À mes sœurs

À tous les miens

À tous mes amis

A Monsieur le Professeur Jacques BARBIZET

Professeur à la Faculté de Médecine de CRETEIL
Chef du Service des Maladies du Système Nerveux
à l'Hôpital Henri MONDOR
Chevalier de la Légion d'Honneur
Croix de Guerre

Qui nous a fait l'honneur d'accepter
la présidence de cette thèse.

Qu'il trouve ici l'expression de notre
profonde reconnaissance.

A la mémoire de nos Maîtres

Monsieur le Professeur Charles BLONDEL
Monsieur le Doyen Henri DELACROIX
Monsieur le Professeur Robert DESOILLE
Monsieur le Professeur Georges DUMAS

Sans les enseignements desquels les bases mêmes de ce travail n'auraient jamais pu être conçues.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549210_0010

A nos Maîtres

Monsieur le Professeur André BOURGUIGNON
Monsieur le Professeur Henri DESOILLE

Qui ont bien voulu nous honorer de leurs conseils.

A nos Maîtres

Monsieur le Professeur André DELMAS
Monsieur le Professeur Antoine GORCEIX
Monsieur le Professeur Clément LAUNAY
Monsieur le Professeur Pierre PICHOT

Dont les enseignements et les conseils nous ont été très précieux.

A tous nos Maîtres des Hôpitaux.

I N T R O D U C T I O N

-=-

De récents et importants travaux médicaux sont sans doute appelés à renouveler la psychophysiologie des représentations mentales.

Ce sont, d'une part :

Les travaux de M. J. BARBIZET et de M. W. Ritchie RUSSEL, qui, à partir d'observations et d'interventions en traumatologie crânienne, ont mis en évidence l'existence d'un double aspect de la mémoire :(1)

1° - Une mémoire labile, à court terme, liée au Paléocortex.

2° - Une mémoire organisée à long terme, répartie de façon diffuse à l'ensemble du cortex.

Ce sont, d'autre part : les travaux de Holger HYDEN, de DIGMAN et SPORN, de W.C. CORNING, Erwin R. JOHN, MAYNARD, Miss JACOBSON, Donald HEBB, Mac CONNEL, Ann ARBOR, qui ont montré que le substrat de l'engramme mnésique est l'Acide Ribonucléique (2).

Jusqu'à une date récente, on s'était toujours efforcé de rechercher le substrat objectif du psychisme, dans le fonctionnement du système nerveux au niveau de sa répartition en surface, assimilant, en quelque sorte, celui-ci à un appareil constitué d'un montage de pièces.

Et, comme cette conception mécanomorphe ne parvenait pas à rendre compte de l'extrême flexuosité et de l'extrême complexité du fait psychique, on était toujours amené, dans des théories verbalement opposées, mais parfaitement équivalentes en fait, à le placer en dehors des processus physiques et physiologiques, et, ainsi, à le supranaturaliser, que ce soit manifestement sous la dénomination d'âme substantielle, ou que ce soit, plus insidieusement, sous les dénominations d'épiphénomène , d'émergence, d'énergie psychique, etc...

Que l'on assigne, en effet, au fait psychique, le rôle d'un commandant sur sa passerelle, ou celui d'un prisonnier au fond d'une cale, dans l'un comme l'autre cas, dès lors que l'on en a fait une entité distincte du corps du bâtiment, on l'a bel et bien supranaturalisé .

En fait, ce sont les bases mêmes des conceptions philosophiques du passé, qui conduisaient aux antinomies que l'on sait.

---

(1) J. BARBIZET. Etudes sur la mémoire. Expanscience 1964 et 1966.

(2) NATURE 10 février 1962
NEW SCIENTIST 9 décembre 1962
SCIENTIFIC AMERICAN Décembre 1961

Mais, aujourd'hui, de récents travaux nous montrent que les ultrastructures de la substance nerveuse, bien loin de n'être qu'un simple support des formes anatomiques, représentent en réalité un immense système fonctionnel accomplissant une multitude d'opérations simultanément à celles qu'accomplit le système de surface.

Ces travaux ont ouvert ainsi à la psychophysiologie une quatrième dimension où se trouvera peut-être la solution des antinomies de la philosophie du passé.

Mais aussi, plus près de la recherche médicale, en cernant la nature du noyau biochimique de la représentation mentale, ces théories vont peut-être nous donner une représentation objective de phénomènes psychologiques et psychiatriques souvent déconcertants et énigmatiques, et au sujet desquels, les auteurs ne pouvaient que s'en tenir à une attitude purement descriptive.

Tels sont le psychisme inconscient et les divers syndromes convertionnels qui y sont attachés, les syndromes psychosomatiques, les anesthésies hystériques.

Sans doute ces théories sont-elles encore au stade du laboratoire.

Mais, leurs conséquences une fois démontrées apparaissent telles, que, même au risque de se tromper, elles valent la peine que nous nous comportions ici comme si nous supposions le problème déjà résolu.

Le phénomène psychique jusqu'à présent divergeait de façon tellement manifeste de son concomitant physiologique, que l'on pouvait désespérer de l'avènement d'une véritable psychologie expérimentale.

Les théories nouvelles nous montrent un concomitant physiologique qui, cette fois, semble épouser tout le dynamisme du fait psychique, dans toute sa complexité.

L'idée de fonder une psychologie expérimentale était née en Angleterre déjà préfigurée chez LOCKE.

Elle apparaît en France au siècle dernier avec les grands médecins philosophes tels CABANIS, BROUSSAIS, Claude BERNARD.

Sa méthode commence à s'exprimer dans la 45e leçon du cours de philosophie positive d'Auguste COMTE.

Elle n'a fait depuis que se perfectionner mais ses prétentions n'ont plus l'ambition de celles du XIXe siècle.

On avait rêvé une psychologie dont les éléments de base auraient eu l'homogénéité, la stabilité, la discrimination des

faits physiques. On avait cru pouvoir fonder une psycho-physique où les états de conscience auraient été des grandeurs dimensionnées mesurables, ou à tout le moins repérables, au même titre que les grandeurs physiques.

Telles sont les lois de WEBER et de FECHNER, liant l'intensité des états de conscience à la grandeur d'un stimulus selon une fonction exponentielle.

On sait la critique qu'en a fait BERGSON, et comment il a montré l'illusion qui s'attachait à la croyance en l'existence de grandeurs intensives, par contamination de la représentation mentale de la grandeur du stimulus connu.

Cependant, les lois de WEBER et FECHNER restent encore aujourd'hui fécondes et d'utilisation clinique courante, grâce à des découvertes qui leur ont donné un sens nouveau : sans doute la notion de grandeur intensive est-elle illusoire, sans doute, la sensation se distribue selon les degrés d'une gamme qualitative dont toute notion dimensionnelle est exclue, mais il suffit de coter chacun des degrés de cette gamme qualitative selon la notion moderne de quantité d'informations, pour dégager la loi de WEBER de celle qu'elle comportait originellement de sophisme.

Des travaux récents ont également remis en valeur ces conceptions : car l'on sait que la fréquence des potentiels d'action se distribue selon le logarithme de l'excitation. Toutefois il convient de remarquer que cette "conversion logarithmique" est illusoire : on sait bien, qu'en réalité, la fréquence des potentiels d'action varie linéairement avec la valeur du stimulus, au niveau où celui-ci atteint l'organe récepteur, après avoir vaincu une résistance élastique, que celle-ci soit d'ordre chimique, électrique, osmotique, ou simplement mécanique, comme dans le cas de l'organe tactile de PACINI : C'est la loi de NERNST, générale en physiologie, et dont la loi de WEBER n'est que la conséquence. On obtiendrait le même résultat en chargeant un ressort ou un piston de pompe avec des charges croissantes. Pour obtenir une avance du ressort ou du piston selon une distribution arithmétique, il faudrait distribuer les charges selon une fonction exponentielle.

Mais ceci n'est pas seulement une parenthèse c'est un fait qui nous montre, d'une part l'importance philosophique de la recherche physiologique, et d'autre part, met en évidence, que des impressions subjectives peuvent parfois revêtir une signification cognitive immédiate dans l'absolu.

On avait cru aussi avec RIBOT à une psychologie pathologique normalo-centrique, où la conscience morbide n'aurait différée de la normale que par des variations en hypo, en hyper et en para.

On croyait avec BROUSSAIS, TAINE, CHARCOT, FLECHSIG, à un parallélisme psychophysiologique, où tous les faits de conscience auraient eu une distribution anatomomorphe.

Mais l'illusion majeure était sans doute celle qui avait trait à la mémoire.

On se représentait le souvenir comme une trace cérébrale de la sensation, l'image perçue ne différant de l'image souvenir que par sa plus forte intensité, et l'on retrouve là encore l'illusion des grandeurs intensives. La perception ainsi conçue était "une hallucination vraie", et l'esprit "un popypier" d'images, liées par les lois de ressemblance et de contiguité.

Tel était l'empirisme associationiste, l'atomiste psychologique représenté principalement en France par TAINE et en Angleterre par Stuart MILL.

Alors, parallèlement, se créait une représentation mécanomorphiste du parallélisme psychophysiologique.

Traitant les prétendues images élémentaires comme des choses, on traitait leurs prétendus substrats physiologiques comme des pièces mécaniques.

Les travaux de GOLGI, montrant l'extrême richesse des infrastructures cellulaires, le rôle de l'ergastoplasme, passaient inaperçus.

Les cellules cérébrales étaient tenues pour des concrétions anhistes d'un substratum fondamental homogène, "le blastème formateur". On y voyait de véritables clichés, sortes de microfilms, de microphonogrames. L'évocation du souvenir s'expliquait, en quelque sorte, par la mise en action de ces microfilms sous faible éclairement.

Et, pour ESQUIROL, FALRET, LELUT. BAILLARGER, BALL, l'hallucination n'était rien d'autre que l'emballement du même mécanisme. Et COTARD lui-même, décrivait comme une perte d'images, le syndrome qui porte son nom.

A vrai dire, le mécanomorphisme ne date pas d'hier et il n'est pas non plus tout à fait oublié. C'est que chaque époque a eu un peu la philosophie de sa physique. Déjà DESCARTES avait conçu l'hydraulicomorphisme d'une structure microtubulaire des filets nerveux, vecteurs des "esprits animaux" jusqu'à la glande pinéale, "siège de l'âme".

On retrouve d'ailleurs une idée semblable plus récemment dans le schéma de GRASSET, avec là encore la notion d'un "centre de la conscience".

La théorie des images était dans la logique d'une époque où l'on découvrait la photographie.

Et, plus près de nous, nous avons eu l'électromécanomorphisme de l'améboisme dendritique, et l'électronicomorphisme de la théorie des circuits réverbérants. On a même imaginé une sorte de

balayage du stock mnésique par une sorte de radar inter-cérébral.

Concurremment à l'empirisme associationiste, régnait également une philosophie rationaliste, spiritualiste dont le principal représentant était RENOUVIER. Mais là encore la vie de l'esprit était représentée sous le mode de catégories et de structures tranchées.

Il y avait donc une illusion de base qui entravait le développement de la philosophie de cette époque.

C'est alors qu'en France est apparu BERGSON, mettant l'accent sur le dynamisme essentiel de ce que William JAMES a appelé le courant de conscience, et sur les discontinuités qu'y introduit secondairement le schématisme praxique et verbal.

Mais ce qui a été qualifié de révolution philosophique, n'a pas été l'oeuvre du seul BERGSON :

Ce fut d'abord la convergence des travaux que BERGSON menait sur le plan psychologique avec ceux que Pierre MARIE menait sur le plan neurologique.

Ce furent les travaux de Pierre JANET, mettant en évidence l'importance pour l'équilibre psychique de ce qu'il a appelé le "sens de la réalité des choses".

Ce fut Charles BLONDEL, montrant l'irréductibilité de la conscience morbide à l'illusion normalocentrique, du fait de l'impossibilité dans laquelle se trouvent les malades, de couler leurs états dans les shèmes sociaux et verbaux.

MINKOWSKI, dans une optique semblable, montrait les malades noyés dans le flot indistinct du psychologique pur, perdus dans le pur individuel.

L'importance de ces auteurs, n'a échappé à personne. En France, nous dit " M. E. CANGUILHEM, notamment, Charles BLONDEL, D. LAGACHE et E. MINKOWSKI" "ont contribué à définir l'essence générale du fait psychiquemorbide et ses rapports avec le normal"(1)

En même temps apparaissait l'oeuvre de FREUD et le vaste courant d'idées qui devait s'épanouir dans le mouvement psychanalytique.

On voit donc que le corps médical est au premier plan de l'avènement de la psychologie et de la philosophie modernes. Car, depuis les travaux méconnus, en son temps, de GOLGI, l'histologie,

---

(1) E. CANGUILHEM. Le normal et le pathologique
Ch. BLONDEL . La conscience morbide
P. JANET . Les névroses - Les obsessions et la psychasténie.

la biologie cellulaire, la biologie moléculaire nous ont introduit dans l'univers des infrastructures cellulaires, monde fonctionnellement plus riche peut-être que celui de l'étage anatomique.

L'erreur de TAINE n'était peut-être pas tant d'avoir conçu un parallélisme psychophysiologique, que de l'avoir conçu au niveau de surface. Aujourd'hui il apparaît que c'est plutôt en profondeur, dans la dimension infrahistologique qu'il faille rechercher le véritable correspondant objectif du fait psychique.

C'est ce qui résulte des travaux qui sont à la base de la théorie biochimique de la mémoire.

Le développement de la physique, lui aussi, contribue à lever bien des impasses philosophiques :

L'idée n'était pas nouvelle, de rechercher dans la profondeur microphysique de la matière le substrat du psychisme. Mais il s'agissait alors de spéculations gratuites sans support, ni clinique, ni expérimental.

Dès l'apparition des théories microphysiques, divers auteurs avaient supposé que le fait de conscience pouvait résulter d'une transmutation du quantitatif en qualitatif par sommation de micro-éléments. C'est cette idée que l'on retrouve chez MECKEL, LE DANTEC, et même aussi chez BERGSON. Cette idée était vague et peu intelligible et surtout, elle reposait sur une conception de la microphysique selon une image macroscopique dont le modèle était l'atome de Rutherford.

L'électron, le noyau étaient alors conçus comme des objets délimités, comme de minuscules billes, termes finaux de l'atomicité de la matière.

Aujourd'hui, le corpuscule apparaît comme un centre de vibrations, comme une structure beaucoup plus que comme une chose, évocant ainsi l'existence possible d'un ultra substrat, support de ces structures, et de nature inconnue.

De ce fait tendent à se subtiliser les notions de substance et de chose et avec elles, le domaine du quantitatif, en ce qu'il s'oppose au domaine du qualitatif, et par là même, l'opposition matière esprit.

On pressent l'avènement d'une psychologie expérimentale ouverte à un domaine d'observation beaucoup plus fin et profond qu'autrefois, et même l'avènement de cette métaphysique positive qu'avait souhaité BERGSON.

La physique, en effet, pour être encore exacte au niveau de l'infiniment petit et de l'infiniment grand, a dû introduire des facteurs de correction ramenant les unités classiquement fondamentales à l'état d'unités dérivées. Elle a ainsi désubstantialisé la matière, introduit la conception d'un univers où tout est pur état,

pur accident, effaçant ainsi les dualités irréductibles qui séparaient la matière du psychisme et permis l'essor des théories modernes, qu'on a qualifiées d'épiphénoménisme retourné, et qui tiennent conscience et matérialité comme coextensives l'une de l'autre.

Nous ne pouvons nous étendre sur ce sujet qui nous conduirait à toute une théorie de la connaissance, et qu'on trouvera développé dans l'oeuvre de M. RUYER, (La Conscience et le Corps) mais cette parenthèse est utile pour nous permettre de saisir ce qui jusqu'alors avait fait écran sur la nature subjective de la mémoire et de la représentation mentale, laquelle en droit devrait pouvoir être facilement d'intuition, si ce voile d'illusions se trouvait dissipé.

Les notions de choses, de substances, de catégories, avaient toujours été considérées comme des données irréductibles.

Nous savons maintenant que cela tient à ce que, sur le plan mental lui-même des processus essentiellement praxiques, tantôt innés, tantôt acquis et peut-être d'autres mécanismes encore constituent une fonction de schématisation, qui fait naître la notion de la chose. Et comme d'autre part, comme LAPICQUE l'a montré, l'attente d'image exerce un effet facilitateur sur la perception correspondante, et un effet inhibiteur sur la perception du bruit de fond parasite. Il s'ensuit que le schéma mental de la chose crée l'image de la chose et l'illusion de la réalité de la chose.

En définitive, tous les problèmes sont axés sur la nature de la représentation mentale et tous les travaux scientifiques susceptibles d'un prolongement philosophique seront ceux qui nous apporteront des informations nouvelles sur ce dont est faite cette représentation mentale.

Si nous essayons de résumer, d'après les travaux de divers auteurs, l'essentiel des aspects fonctionnels des représentations mentales, nous obtenons le tableau suivant :

1) La représentation mentale diffère qualitativement de la donnée sensorielle. C'est précisément parce qu'elle en diffère qualitativement qu'elle peut constituer un schéma polymorphe qui résume en son unicité tous les aspects divers d'un objet, d'une personne ou d'une situation. Au sein d'une même représentation mentale une foule de virtualités diverses, de signification multisensorielle, se comportent vis-à-vis d'une même situation comme les diverses qualités secondes, les diverses couleurs, se comportent vis-à-vis d'un même objet matériel.

2) De plus, la représentation mentale est bien plus qu'un sédiment de la perception : Elle est là, sous-jacente, souvenir du présent, formé avec le présent même, riche de toute l'expérience passée et de tout le dynamisme anticipatif qui est l'imagination même.

3) Liée à une attitude praxique, c'est un schéma moteur, mais liée à une attitude anticipatrice, en perpétuel enrichissement, c'est aussi un schéma dynamique, et l'on peut se demander si la distinction qu'a faite BERGSON de ces deux notions correspond bien à la réalité.

4) C'est la représentation mentale bien plus que la donnée sensorielle qui constitue l'essentiel de la perception : cette dernière, même au niveau visuel ne représente que quelques informations ponctiformes auxquelles seul l'atlas mental confère une cohésion.

5) La structure de la représentation mentale répond à une finalité sociale qui donne à tout objet :

a) son intelligibilité; ce qui implique
b) son individualité
c) sa consistance
d) sa stabilité dimensionnelle
e) sa permanence dans la durée
f) sa substantialité
g) sa présence affective.

Au total :
le sentiment de sa réalité.

Et quand, du fait, soit d'une tare congénitale, soit de lésions neurologiques, soit de conflits affectifs, soit de toutes autres causes, les digues qui canalisent les représentations vers leur accomplissement social efficace tendent à céder, alors, la représentation devient marécageuse, le sentiment de la réalité des choses s'effondre, aboutissant au maximum au délire de négation des objets réels, le syndrome de COTARD.

Ceci nous montre donc que, quand nous sommes en situation d'homme de la rue, la finalité instinctivement sociale de notre conduite, nous impose, en fait une vision délibérément faussée de la nature des choses. Nous ne percevons effectivement du réel que ce qui en a une valeur pratique. La conscience normale est elle-même une aberration du réel, mais une aberration efficace, à la différence de l'aberration pathologique, essentiellement vaine. Nous n'en construisons pas moins spontanément une véritable métaphysique de la vie quotidienne. C'est le réalisme naïf, qui est en fait un intuitionisme, un idéalisme réalisé.

Nous croyons que, quand nous ouvrons nos yeux, le monde extérieur surgit dans l'absolu de sa réalité, comme un paysage nocturne surgit devant les phares d'une automobile.

Et, quand nous voulons faire de la philosophie à partir de ce point de départ, il se produit une double projection : la donnée sensorielle est conçue sous l'aspect produit par sa contamination par la donnée mentale, et la donnée mentale est conçue sous l'aspect produit par sa contamination par la donnée sensible.

C'est pourquoi on s'est représenté la conscience sous un aspect univoque dont le modèle était la sensation. La représentation mentale était alors définie comme une image, la mémoire comme une collection d'images, la pesnée comme une articulation d'images.

Mais, dans certaines situations comportementales, on se trouve parfois amené à intuitionner la donnée mentale sous son véritable aspect, essentiellement hétérogène à tout ce qui caractérise la sensorialité. Méconnaissant cette hétérogénéité, les auteurs la qualifiaient de subconsciente, lorsqu'elle n'apparaissait pas sous l'aspect typiquement imagé.

En réalité la distinction entre subconscience et conscience claire ne se pose que dans le cadre de l'ancienne théorie des images. Il n'y a pas d'image au sens de cliché comme on l'entendait autrefois. La pseudo image est en réalité le résultat du point de rencontre de tout un ensemble de contextes mentaux et sensori-moteurs.

L'adhérence du mot, comme l'ont montré beaucoup d'auteurs (BERGSON, SERRUIS, etc...) contribue puissamment à conférer à la pseudo-image son apparence pseudo-statique.

Le rôle des praxies dans l'élaboration des représentations mentales a été tout particulièrement étudié par BERGSON, et les recherches expérimentales de PAVLOV sur les réflexes conditionnés représentent un apport très important.

Mais ce terme même de réflexe conditionné, qui implique lui-même la notion de psychisme inconscient, demande réflexion. Car PAVLOV a montré que c'est au niveau cortical que s'élabore en fait le réflexe conditionné, et qu'il n'existe pas, comme l'avait cru FREUD, de région sous-corticale où s'élaborerait le psychisme inconscient. De sorte qu'il n'y a rien de commun entre le réflexe conditionné et le réflexe médullaire. Le réflexe conditionné doit être plutôt conçu dans un sens métaphorique. C'est un pseudo-réflexe, un comportement végétatif secondaire lié à un authentique fait de mémoire. En fait la pensée réfléchie et le pseudo-automatisme psychologique la volition claire et le réflexe conditionné, la conscience claire et le psychisme inconscient, cohabitent et fonctionnent simultanément au sein des mêmes éléments histologiques répartis à un même étage anatomique. Si bien qu'on en arrive avec DELAY et PICHOT (1) à concevoir la distinction de la conscience claire et de la subsconscience, comme la distinction de l'explicite et de l'implicite, l'explicite étant essentiellement l'expression sous le mode verbal.

La subconscience est faite de deux pôles extrêmes et bien différents : l'un, élémentaire, l'inaperçu dans son extrême simplicité comme le réflexe médullaire. L'autre, l'indistinct dans son extrême complexité, la concentration compétitive de multiples contextes au sein de laquelle se construit la pensée et s'élabore la volition.

---

(1) DELAY et PICHOT - Abrégé de psychologie. Ed. Masson

A ce niveau nous n'avons pas conscience explicite de notre pensée, de notre volonté, de nos motivations, toutes choses dont nous sommes informés après coup, au niveau de notre comportement. Un peu de la même manière que nous n'avons pas conscience effective du déroulement pratique de notre conversation, de l'adaptation de notre comportement usuel, ou plus simplement encore de notre positionnement proprioceptif et antigravitaire.

Ce sont tous ces faits qui ont amené nombre d'auteurs comme BINET, Pierre JANET, FREUD, BERGSON, etc... à réagir contre la psychologie statique de leur époque, et à définir des notions comme celles de pensée sans image, automatisme psychologique, inconscient, préconscient, refoulement, schéma dynamique, schéma moteur, souvenir habitude, souvenir pur.

Mais, en l'état des connaissances physiologiques de leur époque, où l'homologue objectif de la pensée ne semblait décelable qu'au niveau d'un plan anatomique superficiel, ces auteurs ne pouvaient pas entreprendre d'expliquer l'inexplicable.

Leur mérite est d'avoir su rester descriptifs et de ne pas s'être lancés dans des vues métaphysiques téméraires.

Aujourd'hui nous disposons de nouveaux documents physiologiques qui doivent nous permettre d'aller plus avant.

La distinction qu'a montré M. BARBIZET, d'une mémoire labile improvisatrice, de siège paléocortical , et d'une mémoire organisée stable, de siège néocortical, éclaire ces problèmes d'un jour nouveau.

Ainsi nous concevons qu'il n'y ait pas de véritable automatisme psychologique au sens où JANET l'entendait, que la distinction Bergsonienne du souvenir pur et du souvenir habitude se ramène à une différence de contexte plutôt qu'à une différence de nature.

Le pseudo-automatisme ne serait-il pas plutôt, de même que le souvenir habitude l'expression fonctionnelle de la mémoire organisée en ce qu'elle s'oppose à la mémoire improvisatrice. Le souvenir pur ne serait-il pas plutôt l'expression fonctionnelle de la conjonction de la mémoire improvisatrice et de la mémoire organisée. La distinction Bergsonienne du schéma moteur et du schéma dynamique ne représenterait-elle pas le dialogue de la mémoire d'improvisation et de la mémoire organisée. Et ce dialogue ne serait-il pas amené à donner une figuration objective aux divers aspects du psychisme qu'a décrit la psychologie Freudienne.

Mais aussi, la découverte capitale par Holger HYDEN, du rôle de l'acide ribonucléique en tant que substrat de l'engramme mnésique, donne pour la première fois dans l'histoire des sciences au fait psychique un homologue qui lui soit adéquat, du fait même de l'extrême complexité, de l'extrême flexuosité et de l'extrême labilité de sa nature chimique même. Ceci donne un sens prophétique, quand on songe aux analogies chimiques de l'acide ribonucléique,

support du capital mnésique avec l'acide désoxyribonucléique, support du capital génétique, au mot de BINET qui définissait la pensée comme un mouvement inconscient de l'esprit qu'il comparait à une organogénèse.

Par la confrontation des travaux modernes sur la somesthésie et le sens de positionnement antigravitaire, sur les rapports de l'endocrinologie et de l'affectivité, et les travaux de M. Robert DESOILLE sur la suggestion d'ascension et la suggestion de descente par le rêve éveillé dirigé, nous avons pensé pouvoir mettre én évidence ce qui constitue le noyau de base de tout notre atlas représentatif, et la symbolique spatiale par laquelle les représentations des choses et les représentations des valeurs s'articulent ensemble, et comment les travaux sur la mémoire permettent de mieux comprendre le mécanisme de ces diverses articulations.

A la lumière de ces travaux apparaissent des perspectives considérables.

Mais il importe de ce fait même de se garder de toute extrapolation téméraire, de savoir rester au maximum descriptif. La meilleure méthode nous semble être de s'efforcer de réaliser un protocole de confrontation objectivo-subjectiviste, ne notant que les convergences qui apparaissent manifestement notables entre les deux séries, l'une éclairant l'autre.

Ceci un peu de la même manière que l'impression affective syncrétique globale qui naît d'un accord musical ou d'un enchaînement s'éclaire et s'analyse dès qu'on y introduit la connaissance théorique et instrumentale des lois de l'harmonie. De la même manière le syncrétisme global des données introspectives s'éclaire et s'analyse par la confrontation des données objectives qui y sont attachées, et réciproquement.

Ces connées objectives sont de diverses sortes :

1°) Comportementales

a) sur le plan humain
b) sur le plan zoologique
c) sur le plan pathologique

2°) Structurales

a) anatomiques
b) histologiques
c) physiologiques
d) biochimiques
e) physiques

3°) Expérimentales : renseignements apportés par la chirurgie, expérimentation physiologique , les produits modificateurs du comportement, etc...

4°) Enfin, les fonctions mentales évoluant sur un plan phylogénétique, les renseignements apportés par l'anthropologie et la génétique, avec tout ce que cette discipline comporte de biologie moléculaire ardue.

En plaçant un sujet dans des conditions particulières, on peut voir apparaître des différences comportamentales impliquant des structures mentales distinctes.

En se plaçant soi-même dans des conditions comportamentales particulières, et par recoupements avec des observations de psychologie expérimentale ou comparée, on pourra faire apparaître, s'isoler et s'opposer au sein d'un donné introspectif où tout semblait indiscernable, des structures manifestement distinctes.

Et, peu à peu, on verra se constituer l'illustration positive et la classification de données qui seraient restées à jamais indémélables si elles n'avaient été observées que sous leur aspect subjectif.

C'est dire que le philosophe de l'avenir ne pourra plus jamais être l'érudit spéculant sur un plan académique, mais, qu'il devra être en possession, avant tout, d'une formation pluri-disciplinaire qui est précisément celle qui caractérise les études médicales, et que le philosophe de l'avenir devra donc avant tout être un médecin.

Nous allons maintenant essayer de déterminer, en puisant à ces diverses sources, des renseignements que les sciences médicales nous apportent sur les aspects fonctionnels, physiologiques, expérimentaux, pathologiques, la nature et le rôle des représentations mentales, en traitant d'abord leur aspect le plus simple la représentation des choses pour aborder ensuite à la lumière des premières les représentations plus complexes qui sont celles des valeurs.

I - ASPECTS FONCTIONNELS

J'ai eu une fois l'occasion d'assister dans des conditions d'observation particulièrement intéressantes au comportement de deux chevreaux nouveau-nés.

Agés de 5 minutes, le petit mêle dès qu'il put se tenir sur ses pattes se mit tout de suite en devoir d'accomplir les gestes de l'accouplement sur la petite chèvre nouvelle née.

Puis, les deux petits animaux quittèrent la basse-cour et commencèrent à jouer. Or il y avait devant la basse-cour un fil de fer tendu assez bas. Et j'était précisément curieux de ce que serait leur comportement devant le fil de fer. Eh bien, l'un derrière l'autre, sans hésiter un instant, ils fléchirent la tête, les pattes, incurvèrent harmonieusement leur dos, et passèrent sous le fil de fer, sans le toucher. Puis, ils se livrèrent à leurs jeux d'animaux sauteurs et grimpeurs, se tenant en équilibre sur le toit d'une grosse pierre, d'une niche à chien, comme s'ils avaient pratiqué ces exercices depuis de longs mois.

Ceci nous montre bien l'existence d'une praxie innée et précise de la spatialité : L'utilisation de l'espace précède sa représentation empirique, et doit donc être pour quelque chose dans la constitution de cette représentation même. C'est déjà une connaissance, "agie plutôt que représentée pour parler comme BERGSON; et on se demande comment, devant des faits aussi notoires, ont pu naître les controverses entre théories empiristes et théories nativistes.

Et nous voyons aussi, dans cette première observation, l'existence de praxies innées intéressant la survie de l'espèce et la protection de sa destinée. L'existence chez un nouveau-né totalement immature au point de vue génital, d'un comportement sexuel évident est bien là encore la marque de l'existence de praxies préformées agies plutôt que représentées. C'est très exactement la Libido au sens Freudien du mot.

Un comportement ludique spécifique met en évidence tout un ensemble de praxies pré-formées adaptées sans aucun doute à la sauvegarde de l'espèce. Le petit chevreau se comporte comme s'il savait que dans la nature sauvage, ses talents d'animal grimpeur seraient sa seule défense, et seraient pour lui une question de vie ou de mort. C'est donc avec raison que des auteurs comme BINET et BERGSON soulignaient l'importance des praxies dans la constitution des représentations mentales.

Reprenons maintenant selon une optique un peu différente cette observation connue, décrite par BERGSON :

a) j'écoute parler dans ma langue maternelle, "J'entends des syllabes, des mots, des phrases, clairement distinctes.

Si je m'en tenais à cette seule observation immédiate, je pourrais croire que cette discrimination est inhérente à la nature de la perception sonore elle-même, à l'état brut.

b) j'écoute alors parler dans une langue étrangère. "Je n'entends plus qu'un bruit, qu'une continuité sonore indistincte; C'est une voix, mais une voix sans parole.

Il y a donc quelque chose qui se surajoute à la sensation auditive brute et qui fait que la voix devient parole.

c) je me remémore maintenant mentalement une conversation dans un lieu familier :

les syllabes, les mots, les phrases se détachent avec la même netteté que si elles étaient proférées par des personnes réelles.

Bien mieux, les voix y ont leur timbre, leur registre, leurs inflexions personnelles, les traits même des gens, l'expression de leur physionomie, les détails, les lieux apparaissent caractéristiques.

Mais les paroles que j'entends mentalement s'égrènent dans un néant sonore. Les formes, les couleurs que j'évoque, s'érigent dans un néant visuel.

Ce sont des paroles sans voix; ce sont des visions aveugles.

Il y a donc un double aspect dans la perception du langage, que seule une analyse comportementale permet de mettre en évidence : la langue familière résulte de la conjonction de la parole sans voix et de la voix sans parole, c'est-à-dire de la représentation mentale et de la sensorialité pure. Et l'on voit avec évidence que non seulement la représentation mentale enrichit la sensorialité brute, mais qu'elle la remodèle à son image, et ceci est vrai pour l'ensemble de la sensibilité à tous les modes.

Troisième observation.

Je regarde un homme s'éloigner. Optiquement parlant, ce devrait être, en droit, une silhouette s'amenuisant indéfiniment, jusqu'à disparaître à l'horizon.

Mais en fait, sans autre effort de réflexion, je perçois cette silhouette sous un aspect d'identité et de vraie grandeur qu'il conserve au cours de sa progression et qu'il communique, de plus, aux objets dont il s'approche, et dont la virtualité persiste même lorsqu'il a disparu au-delà de l'horizon. J'ai foi en la réalité de son existence, je la situe quelque part par rapport aux objets qui peuplent mon atlas mental, et j'ai foi en la réalité

de ces objets. C'est ce qu'on a appelé le principe de constance.

Ces trois observations mettent en évidence la structure et le rôle des représentations mentales.

1° - Il existe une appréhension immédiate et innée de la spatialité sous forme de schéma moteur qui ne doit rien à aucune sorte d'empirisme.

Tout l'univers représentatif s'articulant en fin de compte sur la représentation de l'espace, on conçoit l'importance psychologique de la connaissance précise des phénomènes physiologiques qui régissent la somesthésie et le sens de positionnement anti-gravitaire.

Mais il y a plus qu'un simple positionnement réflexe dans l'appréhension innée de l'espace : le comportement des jeunes animaux montre qu'il y a une appréhension immédiate de la nature stérique des choses.

Agie sans doute, plutôt que représentée, cette attitude spatiale n'en est pas moins le cadre, le système de coordonnées, dans lesquelles viendra s'insérer l'acquis empirique.

La praxie sexuelle pré-formée, les jeux en commun que mettent en évidence des animaux nouveau-nés, montrent l'existence innée d'une amorce de représentation transpersonnelle. Ce qui veut dire si nous passons de l'homme à l'animal, l'existence pré-formée de véritables valeurs sociales.

Sans doute les empiristes ne niaient pas ces sortes de faits, que n'importe qui a pu observer depuis que le monde est monde.

Mais ce qu'ils contestaient c'est la légitimité du passage de l'animal à l'homme. Autant vaudrait alors contester la légitimité de toute la physiologie expérimentale.

Sans doute, le nourrisson humain, dans son impotence fonctionnelle fait-il illusion à ce sujet :

Mais le grasping, le réflexe de Moro, la marche automatique, mieux encore, la nage automatique du nouveau-né sont des praxies innées déjà complexes, et riches de potentialités représentatives, si l'on se réfère au mot de BERGSON : "connaître un objet c'est savoir s'en servir", ou à celui de BINET : "une attitude mentale est la conscience d'une attitude". C'est déjà l'amorce de l'idée générale : "c'est l'herbe en général qui attire le ruminant". (BERGSON).

Sans doute, les réflexes archaïques disparaissent rapidement. C'est qu'ils s'insèrent rapidement dans l'ensemble des systèmes facilitateurs et inhibiteurs. Tempérés par le contrôle cortical, ils ne sont pas pour autant véritablement abolis : on a observé que des nouveau-nés, maintenus au contact du milieu liquide devenaient et restaient définitivement nageurs.

La finalité sociale.

Mais si la praxie spatiale innée est commune à l'homme et à l'animal on va voir apparaître des divergences spécifiques dans des comportements vitaux plus complexes :

Jeux de saut, de course et d'équilibre du jeune caprin.
Jeux prédateurs du jeune félin qui joue avec des pelotes de laine.
Jeux intellectuels du jeune sujet humain : assemblage et équilibre de matériaux, gribouillage à l'intention déjà figurative, pulsion exploratrice, et surtout déjà pulsion sociale : recherche d'un consensus avec ses semblables; tous ces jeunes sujets se comportent come s'ils exerçaient des aptitudes spécifiques dont le développement futur serait pour eux une question de vie ou de mort.

Tout comme le jeune chat exerce instinctivement sur les pelotes de laine son adresse prédatrice qui est la condition fondamentale de sa survie, le jeune enfant exerce son appréhension affective de l'équilibre des matériaux, de l'esthétique des formes, sans lesquelles jamais ne pourrait naître la technicité et la division sociale du travail, qui sont les conditions fondamentales de la survie de l'espèce.

Plus significative encore est l'intention sémantique qui apparaît très précocement :

"il existe, dit H. DELACROIX, un véritable instinct d'utilisation "de l'intelligence, c'est ainsi que des groupes d'enfants abandon-"nés dans les taudis ont montré la faculté de se créer un langage "spontané inintelligible à tout autre qu'eux-mêmes". (H. DELACROIX, le langage et la pensée).

On peut donc dire que chez l'homme, il se crée spontanément une structure particulière des représentations mentales qui répond à une pseudo-finalité sociale.

Bien mieux : on peut remarquer que si le jeune enfant est déjà bien armé pour s'engager dans l'exercice des représentations utiles à la vie pratique, il est déjà tout aussi bien armé pour s'engager dans la pratique de tous les sophismes et de toutes les illusions philosophiques :

le substantialisme naïf est déjà clairement exprimé en nombre de mots d'enfants :

je me revois personnellement très bien, âgé de 3 ans, voyant à mon réveil les mains de ma Mère noircies par le nettoyage de sa machine à coudre, m'être écrié : Maman, la nuit t'a noircieles mains. Et je me revois très nettement imaginant aussitôt cette théorie que les draps des lits avaient pour mission de protéger les personnes du noircissement par le contact de la substance nocturne.

Et ma soeur, au même âge, s'écriait dans le même esprit : "Ah je comprends maintenant, le jour, la nuit s'en va sous les lits."

Je croyais un peu plus tard observer la substantialité même de la chaleur dans les volutes d'air chaud qui s'élevaient au-dessus d'un radiateur. De l'enroulement des fils de l'induit d'un petit moteur électrique, j'imaginais, une théorie tourbillonaire du fonctionnement d'un moteur électrique, où l'électricité considérée comme une substance, en tournant dans les spires, communiquait au moteur un mouvement rotatoire un peu à la manière de la vapeur dans une turbine.

Différence de nature entre représentation mentale et donnée sensorielle

-=-

Nous avons vu que la voix en soi ne serait qu'un bruit. Si elle devient parole c'est parce que la représentation mentale sous-jacente l'a restructurée, l'a redécoupée en syllabes et en mots distincts. C'est l'association de la voix sans parole et de la parole sans voix qui fait que la voix est un langage. C'est dire que le souvenir n'est pas comme on l'avait cru simplement une image, un résidu du passé, mais, un élément constitutif du présent. C'est dire qu'il existe à tous moments un véritable souvenir du présent formé simultanément avec le présent et sans lequel le présent non seulement serait informe, mais bien mieux ne serait pas : car, si le souvenir succédait au présent, si il ne lui était pas immédiatement contemporain (1), il n'y aurait pas de présent. Le souvenir ne serait pas encore, alors que le présent ne serait déjà plus. Ce serait donc une amnésie continuelle et systématique, une pure inconscience. Il y a donc bien dans ce qui constitue la conscience du présent deux éléments fondamentaux radicalement hétérogènes qui se complètent l'un l'autre et qui sont la représentation mentale et l'apport sensoriel.

Que la présence sous-jacente de la représentation mentale soit nécessaire à la conscience même du présent cela est démontré par le fait qu'il existe un mécanisme fonctionnel d'amnésie systématique : c'est tout simplement l'attention, qui concentre le champ de la perception sur les détails utiles, et efface les détails inutiles en inhibant la constitution de leur représentation mentale immédiate.

Et quand ce mécanisme d'abstraction sensorielle fonctionne d'une façon anormale on a les tableaux du refoulement, de l'anesthésie hystérique et même, par voie de conséquence, de la paralysie fonctionnelle.

Remodelage et schématisation du réel

-=-

On voit donc que la représentation mentale restructure l'apport sensoriel, le découpe, souligne les contours, efface les

---

(1) Sur la mémoire immédiate : J. BARBIZET : Etude sur la mémoire : 1ère Série page 6 - 2e Série pages 6 à 9. Expansciance 1964 et 1966.

détails, mais surtout, schématise la matière sensorielle qu'elle traite selon une finalité pragmatique, "en bonnes formes".

La représentation mentale n'est pas une image mais un schéma : le souvenir le plus particulier est déjà un concept. Si c'était un cliché, "j'en aurais des milliers, j'en aurais des millions, dit BERGSON".

Que des attitudes ébauchées vis-à-vis d'un objet entrent pour une part considérable dans la représentation même de cet objet on n'en peut pas douter.

Mais il y entre quand même des éléments sui généris car on ne voit pas comment une ébauche motrice quelle qu'elle soit pourrait par exemple, donner une représentation aussi particulière que celle d'une couleur.

C'est dire que le sentiment de présence réelle que donne la perception d'une couleur ou de tout autre mode de sensation n'est pas inhérente à sa qualité sensorielle même mais à ce qu'elle est sous-tendue par un état hétérogène à toute qualité sensorielle et qui assume l'essentiel de l'impression de consistance et de réalité, et qui est la représentation mentale.

La perception sensorielle pure, non assumée par une représentation mentale dans l'intégrité de sa structuration, ne serait qu'un fantôme. Et c'est sans doute ce qui se produit dans le syndrome de Cotard.

Si donc un objet, avec les multiples informations sensorielles qui concourrent à sa constitution, est reconnu comme un objet individualisé, c'est que ces multiples informations sensorielles sont réduites à un même dénominateur commun mental. C'est donc que la représentation mentale est non seulement un schéma, mais un schéma polymorphe dont chacune des facettes possède des valences multi-sensorielles. Cela n'est concevable que si la représentation mentale est radicalement hétérogène à la nature de la sensation, les diverses qualités sensibles d'un même objet mental étant alors inhérentes à sa structure, comme les diverses couleurs d'un objet matériel sont également inhérentes à la structure de celui-ci.

Ce schéma polymorphe est aussi un schéma dynamique : tantôt il se dépouille jusqu'à la rigueur du concept, tantôt il s'enrichit jusqu'à la couleur de l'image et s'articule avec de multiples contextes. Il inclut ou exclut une foule d'éléments; il évolue, s'auto-construit, s'auto-corrige, constituant le mécanisme même de l'imagination et de l'invention.

La consistance et la substantialité

Si donc les choses possèdent à nos yeux une consistance, c'est que le caractère disparate de leurs multiples aspects se trouve

réuni dans la représentation mentale qui les sous-tend, en une aperception unique, sans laquelle la notion de chose ne serait pas. Par voie de conséquence, la consistance implique une constance, une permanence dans la durée par delà le changement, l'idée donc d'un élément foncier stable sous-jacent à la nature de la chose et qui est la substantialité.

La présence affective

Aucun objet n'est absolument indifférent. A la consistance matérielle s'ajoute un sentiment de présence affective. Les sentiments éprouvés à l'occasion de la rencontre des êtres et des choses, font partie intégrante de cette représentation. L'homme normal remarquait Ch. BLONDEL traite ses états comme des choses, ce qui fait aller de soi le mariage de la représentation des choses et des états affectifs. C'est ainsi que le primitif tient comme allant de soi les sortilèges d'amour ou de haine : l'amour et la haine lui apparaissent manifestement des choses, comme des substances qu'on peut capter, emmagasiner et transférer effectivement.

Le sentiment de la réalité des choses.

Au total, la représentation mentale sous-jacente, crée par-delà la mouvance et la fluidité du réel une impression de permanence, de solidité, de substantialité, et donc de matérialité, qui est précisément ce que Pierre JANET en étudiant ce qui défaille dans l'état mental du psychasténique, a appelé le sentiment de la réalité des choses.

Ce sentiment de la réalité des choses apparaît donc comme fait de la solidité des barrières qui canalisent nos états de conscience dans le sens de leur accomplissement utile, c'est-à-dire essentiellement de leur finalité sociale. On conçoit donc que ces barrières complexes puissent être aussi fragiles, et pour peu que les digues soient poreuses, on voit par un retour au pur individuel, naître une foule d'associations inquiétantes, d'ambivalences déprimantes, d'aboulies, d'impression d'étrangeté des choses, pouvant aller jusqu'à l'impression de leur irréalité (1).

Ayant ici esquissé le tableau des principaux aspects des représentations mentales, il nous reste à nous demander comment tout cela est possible. C'est à la physiologie, à l'expérimentation et, enfin, et surtout à la psychiatrie qu'il va nous falloir faire appel pour trouver les informations nécessaires.

---

(1) Pierre JANET. Les Névroses
Les Objections et la psychasténie
Ch. BLONDEL . La Conscience morbide

II - ASPECTS PHYSIOLOGIQUES ET EXPERIMENTAUX

L'appréhension innée de la spatialité, à partir de laquelle se construit tout notre atlas mental, est inscrite dans l'architecture même du système nerveux.

C'est, au degré le plus élémentaire, la somesthésie et le sens de positionnement anti-gravitaire. Parmi les impressions somesthésiques, celles qui sont liées à la pesnateur et à l'inertie occupent une place fondamentale. L'aspect tridimentionnel de notre représentation de l'espace répond à l'orientation dans les trois plans de l'espace, des canaux semi-circulaires.

La situation des maculae de l'utrécule par rapport à l'horizontale, informe tout l'organisme quant à l'action verticale de la pesanteur.

Par l'orientation perpendiculaire des cristae des trois ampoules, l'organisme est informé des accélérations qui lui sont imprimées, ou qu'il s'imprime lui-même dans tous les sens.

Concurremment avec les afférences sensorielles proprioceptives, entéroceptives, et particulièrement celles issues des récepteurs de position articulaire de PACINI et de RUFFINI, ils contrôlent l'ensemble des réactions d'équilibration.

Et, pour assurer cette fonction, ils comportent des connexions inombrables avec l'ensemble des éléments conditionnant les attitudes segmentaires : noyau de Deiter, formation réticulée, voies oculocéphalogives, réflexes myotatiques, tonus de soutien, réactions d'adaptation statique, l'ensemble constituant le sens de positionnement antigravitaire.

La structure du vestibule montre bien son adaptation élective à la pesanteur : l'endolymphe des cupules contient en suspension des concrétions calcaires, les otolithes, dont le poids courbe les cils de l'épithélium et excite les terminaisons nerveuses selon les variations de la position de la tête par rapport à la verticale, la fréquence des potentiels d'action croissant en fonction de l'inclinaison. On connaît l'expérience qui consiste à placer dans l'aquarium d'un crustacé en train de muer, de la limaille de fer. Comme chez cet animal les otolithes sont remplacées par du sable qu'il incorpore au cours de sa mue, à la place de sable, il incorpore de la limaille. On peut alors changer à volonté son équilibre, par l'action d'un aimant.

C'est l'inertie de l'endolymphe, réalisant un courant canalaire, qui informe les cristae, des accélérations dans les diverses directions.

D'autre part, les réflexes segmentaires et les voies de coordination réalisent une adaptation immédiate au milieu ambiant.

Ainsi, la marche est faite d'un mouvement pendullaire des muscles agonistes et antagonistes. Subordonné aux centres supérieurs discipliné par eux, partiellement inhibé par le tonus de soutien, ce mouvement pendulaire retrouve son automatisme de base dans les syndromes cerebelleux, quand les voies de contrôle sont altérées : la marche automatique du nouveau-né en est une illustration et constitue avec le grasping et le Moro, un test d'intégrité neurologique.

On sait que si l'on immobilise les ailes d'un jeune oiseau et qu'on les libère quand il aura l'âge de voler, il prendra son vol avec autant d'aisance que les oiseaux témoins, éliminant ainsi toute mise en cause d'un élément empirique.

Il y a donc à l'étage sous-cortical, tout une somesthésie inconsciente et toute une cinésie élémentaire, immédiatement informés, d'une part par les afférences antigravitaires de la huitième paire, d'autre part, par la sensibilité proprioceptive inconsciente.

Il s'ensuit donc bien, qu'avant toute expérience, il existe déjà un positionnement, une orientation spatiale et antigravitaire, précédant toute représentation.

Mais, en même temps, la sensibilité proprioceptive consciente, concourremment avec les afférences relatives au schéma corporel, fait que l'organisme tout en s'intuitionnant lui-même dans sa propre spatialité, s'intuitionne également dans son orientation spontanée vis-à-vis du milieu ambiant. En même temps, les informations sensorielles viennent grossir et prolonger les impressions somesthésiques.

Alors, mémorisé, le noyau somesthésique de la représentation se prolonge en atlas mental.

On sait, par les travaux de LEVY BRÜHL, que les peuplades primitives prêtent volontiers des qualités mystiques aux directions cardinales de l'espace. C'est peut-être qu'ils voient dans cette appréhension quasi divinatoire de la spatialité quelque chose de mystérieux qu'ils tiennent pour magique. (LEVY BRUHL : Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures).

D'ailleurs, dans notre civilisation même, la spatialité est profondément pénétrée de représentations affectives : les notions d'en haut, d'en bas, d'à droite, d'à gauche, n'ont pas une signification géométrique indifférente, et comportent toute une symbolique sociale, morale, voire théologique. Ces aspects ont été étudiés par G. BACHELARD, et ont même reçu des applications médicales. Celles-ci ont été particulièrement illustrées en France par M. R. DESOILLE, et sa méthode de psychothérapie par le rêve éveillé (R. DESOILLE : Le rêve éveillé en psychothérapie. Presses Universitaires de France).

La prépondérance de la spatialité représentée par rapport à la spatialité perçue, est attestée par de nombreuses observations :

les données innées et les données acquises s'y entremêlent, mais on n'y trouve en aucun cas l'aspect de sédimentation sensorielle qui serait celui d'un empirisme associationniste. La représentation spatiale s'impose à la perception, elle ne lui obéit pas.

C'est ce qui apparaît dans les impressions de vraie grandeur : la pendule de la gare de Lyon, vue toute seule, paraîtrait grande comme une assiette. Mais qu'un ouvrier travaille à côté d'elle elle sera spontanément restituée dans sa vraie grandeur et perçue comme telle par référence à la taille de l'homme.

Il faut un effort, et même une certaine science pour voir le monde visuel tel que la perception brute le donne sous forme d'un tableau en perspective à deux dimensions.

Nous percevons en fait le monde qui nous entoure sous un aspect orthogonal à trois dimensions, et la perception de la profondeur et du relief s'impose impérieusement : le tableau représenté prime le tableau éprouvé : un enfant dessine une table comme il la voit mentalement : sous forme d'un rectangle, les quatre pieds étalés. La signification prime l'intuition. C'est ce qu'on appelle la loi de généralisation perceptuelle.

Sans doute, le sentiment du relief s'enrichit d'apports empiriques : convergence oculaire, parallaxe binoculaire, virtualité de confrontation réciproque de repères pris dans l'étendue et dans la durée. Elle est même assez indécise chez les aveugles-nés opérés. C'est donc quelque chose de très complexe. Mais ce n'est pas la documentation visuelle qui y entre pour la majeure partie, mais quantité de données du domaine praxique dont l'articulation avec la somesthésie est pour une grande part, évidemment innée. De même, tout l'art d'un peintre est de retrouver les vraies couleurs par delà l'illusion des "couleurs de mémoire".

La notion de prégnance est un bon exemple de la prépondérance de la représentation mentale :

Tout objet tend à se représenter préférentiellement selon une forme optimale, la bonne forme, qui correspond à sa valeur d'utilisation. La représentation mentale trie, au sein de la masse mouvante du perçu, les bonnes formes, et efface les aspects inutiles.

D'où le principe de constance (Von EFRENFELS 1890). Constance de la forme d'une mélodie à travers toutes les transpositions, constance des couleurs à travers des modifications d'éclairement. Il existe, disent DELAY et PICHOT, également une constance des formes qui fait que nous percevons un cercle ou un carré, même s'ils se trouvent dans un plan non perpendiculaire à notre axe de vision, c'est-à-dire s'ils sont déformés par la perception.

C'est le phénomène de pregnance qui est à la base des illusions d'optique. Et là encore, l'inné et l'acquis s'entremêlent : c'est ce qui ressort d'observations de G. DUMAS qui a montré

que l'illusion d'optique ne se produit pas chez l'idiot et le très jeune enfant, dont les perceptions spontanées sont ainsi paradoxalement plus exactes que celles de l'adulte normal. C'est donc bien que celles-ci ont un sens en aucune façon spéculative mais pragmatique, répondant à une finalité sociale.

La pensée symbolique est particulière à l'homme. Elle tend à transformer instinctivement la représentation du réel dans le sens de l'intelligibilité. C'est-à-dire à élaborer un double mental de tout objet, une sorte de cristallisation mentale par laquelle il se détache des caractères pittoresques du milieu sensible et s'identifie lui-même sous les aspects des bonnes formes et des concepts.

Les travaux de YERKES et de KOHLER ont montré le caractère spécifiquement humain de cette fonction d'impersonalisation : tout objet tend spontanément à se transformer en signe. Mais alors que le signe animal est un signe adhérent, le signe humain est un signe mobile. L'animal prend la situation comme un tout et réagit à l'ensemble. (H. DELACROIX : le langage et la pensée).

L'intelligence humaine consiste à pouvoir découper une situation et à la recomposer à sa guise : ainsi, les singes de YERKES sont capables de pousser une caisse et de monter dessus pour attraper un fruit, d'attirer un fruit avec un bâton mais, à condition que tous ces objets soient réunis ensemble dans leur champ visuel et de manière à être appréhendés d'une seule aperception. Que la caisse ou le bâton soient situés derrière lui suffit pour que l'animal soit incapable d'articuler le contexte situé dans deux champs successifs de son regard.

J'ai observé moi-même un chien faisant des efforts désespérés pour attraper à travers les barreaux du dos d'une chaise un os qui se trouvait sur le siège, incapable donc de penser qu'il n'avait qu'à contourner le dossier.

Le propre de l'homme dit H. DELACROIX, est de pouvoir traiter un objet absent comme si il était présent, de pouvoir décomposer toute situation et la recomposer à sa guise. C'est ce caractère spécifique des représentations humaines, qui se manifeste dans le principe de constance, le sentiment des vraies grandeurs, la pensée symbolique et l'aptitude à fonder un langage.

C'est parce que tout objet absent possède le même caractère de réalité si ce n'est plus, que l'objet présent, qu'il peut exister une communicabilité, des définitions et des descriptions, une division sociale du travail, une technique et une science. C'est parce que toute situation, toute structure, aussi bien verbale que mimique ou comportementale, tend à se transformer spontanément en symbole, qu'il existe une tradition non seulement parlée, mais vécue et mimée, une véritable mémoire sociale dont l'école structuraliste a montré l'importance. (J. LACAN; LEVY STRAUSS, M. FOUCAULT).

Le problème qui serait intéressant de résoudre c'est ce qui se passe au niveau physiologique quand apparaît une représentation mentale.

Divers auteurs ont attiré l'attention sur des ébauches motrices. Ces ébauches motrices ont un rôle certainement très important. C'est ainsi qu'on peut observer en clinique des hallucinés auditifs qui voient leurs accidents cesser quand ils parlent ou immobilisent leur larynx. On sait qu'on en voit même, qui, sans s'en rendre compte, articulent eux-mêmes à haute voix leurs hallucinations. D'où la théorie du schéma moteur. Mais on sait que celle-ci n'explique pas tout, la représentation d'une couleur par exemple. Un accord musical possède un caractère affectif sui généris qui est sa tonalité même, or il est composé de plusieurs notes. Elles ne peuvent pas être en même temps articulées virtuellement, lorsqu'on évoque mentalement cet accord. Il y a donc certainement un concomittant physiologique de la représentation mentale distinct aussi bien de celui du champ perceptif comme de celui qui assume la motricité. C'est ce que font remarquer DELAY et PICHOT (Abrégé de psychologie p. 76, à propos des agnosies) :

"les agnosies montrent la dissociation du champ perceptif et de la "représentation mentale. A l'intégrité du champ perceptif s'oppose "la perte de la prégnance symbolique, l'asymbolie".

Le témoignage de la conscience atteste la différence de nature de la représentation mentale et du champ perceptif. Mais l'adhérence du signifiant au signifié est telle que l'illusion est courante sur ce point. C'est cette illusion qui est à la base de la théorie de la perception-hallucination vraie.

Demandons à quantité de personnes de se représenter mentalement la tour Eiffel : Elles nous affirmeront qu'elles la voient comme elles nous voient. Ce n'est pas étonnant, car notre esprit se meut beaucoup plus dans le monde des virtualités représentées que dans celui des impressions perçues; la critique du témoignage en fait foi.

Cependant on peut recueillir, auprès de malades atteints de psychose hallucinatoire, des précisions intéressantes, qui confirment cette différence de nature et infirment la théorie de la "perception-hallucination" : "ce ne sont pas des voix comme la "vôtre; c'est nasoné, ce sont des petites voix, des voix de morts". En somme les hallucinations ne sont rien d'autre que la banale endophasie des malades. Ce qui en fait des hallucinations, ce n'est pas l'objectivité de leur caractère, mais la conviction délirante qui les rapporte à une intervention hostile extérieure. Il est d'ailleurs assez significatif que les hallucinations authentiques sont toujours verbales et jamais visuelles. Quand elles sont visuelles, elles se situent dans des délires toxiques, des rêves torpides mal systématisés, chez des malades obnubilés. Ce sont des éclairs, des flammes sans systématisation ni conviction délirante autre que celle qui émerge de la torpeur d'un état onirique.

Plus objectives apparaissent les hallucinations lilipu-tiennes de certains syndromes temporaux. Cela ressemble aux hallucinations hypnagogiques que tout le monde éprouve. Mais ici, il y a une composante sensorielle authentique; ce sont les phosphenes. Les malades n'en sont d'ailleurs jamais dupes. Si d'ailleurs nous essayons nous-mêmes de cerner l'apparente systématisation de nos hallucinations hypnagogiques, nous déclenchonc aussitôt une réaction d'éveil ou elles se désagrègent,et l'on peut se demander quelle est la part des faux souvenirs nés au cours d'une bouffée de sommeil.

DELAY et PICHOT mettent en cause quant à ces sortes de phénomènes un défaut de filtrage, d'inhibition du bruit de fond diffus, par la substance réticulée. Et l'on peut produire expérimentalement le même phénomène en plaçant des sujets en état d'isolement sensoriel. Il faut donc parler plutôt d'illusion que d'hallucination.

Le trouble est donc mental et non pas sensoriel.

Il en est de même de cette perte de la prégnance symbolique qui caractérise l'agnosie selon MM. DELAY et PICHOT : agnosie visuelle des objets et des formes, alexie, agnosie des couleurs, lesquelles effectivement perçues ne peuvent plus être identifiées, agnosies spatiales où l'atlas mental se trouve désorienté. Astéréognosie par lésion des voies d'association pariétales avec déficit des analyseurs, où les rapports stériques ne sont plus perçus. Astéréognosie sans déficit des analyseurs où malgré l'intégrité du champ perceptif,le malade a perdu la composante symbolique de la perception et ne reconnaît les qualités diverses d'un objet qu'après réflexion et enquête. Surdité psychique, surdité verbale par lésion de l'aire acoustique secondaire (Champs 41 et 41 et BRODMANN, où le malade entend mais ne comprend pas). Enfin, surdité corticale, cécité corticale par destruction des aires de projection : alors que l'aveugle périphérique perçoit un champ sensoriel noir, le malade chez qui sont détruites les aires 17 ne voit plus rien. Mais, en présence d'un néant sensoriel visuel, il ignore sa cécité, alors que son imagination visuelle reste intacte. On ne peut pas mieux montrer par ces faits la dualité et l'hétérogénéité essentielles des données sensorielles et des représentations mentales tant dans leur aspect subjectif que dans leur concommitant physiologique.

Nous avons dit plus haut que s'il n'y avait pas un souvenir du présent immédiatement contemporain de celui-ci, ce présent serait pure subconscience. C'est cette représentation mentale immédiate qui apparaît à la base de la constitution des formes pregnantes et aussi dans les états d'attention où l'hypothèse vient renforcer la perception. On conçoit que le mécanisme inverse contribue à la mise en valeur de la perception utile et quand ce mécanisme inverse fonctionne anormalement qu'il produise ces anesthésies fonctionnelles qu'on observe en psychiatrie. On connaît, dans la vie courante, la psychologie du "tapeur", qui finit par se fabriquer

un mécanisme d'évocation à l'envers, par lequel il oublie en toute bonne foi de rendre ce qu'il a emprunté, ce qui n'est pas sans analogie avec les amnésies électives des hystériques.

On peut mettre expérimentalement certains de ces faits en évidence : On connaît l'expérience qui consiste à supprimer des lettres dans un texte, des lignes dans un dessin. Et l'on sait que le sujet non prévenu ne s'aperçoit de rien. La représentation mentale a comblé les vides.

MM. DELAY et PICHOT attirent l'attention sur le rôle de l'hypothèse dans la perception; et sur les travaux d'Oswald KÜLPE et de BRUNER à ce sujet, ainsi que l'importance de la motivation et du type perceptif : Un objet indistinct dans le lointain devient clairement perceptible dans ses détails dès qu'on a fait une hypothèse valable sur sa nature.

Ainsi donc le souvenir du présent enrichit la perception brute d'un apport nouveau.

Fonctionnellement, c'est l'attention et l'abstraction sensorielle. Les ratés du mécanisme sont les faux souvenirs. A l'état subnormal c'est l'illusion de fausse reconnaissance, à l'état pathologique c'est la mythomanie et le délire d'imagination. Et l'on conçoit même ainsi qu'un faux souvenir immédiat puisse donner une véritable hallucination pseudo-sensorielle.

Mais il y a plus : La représentation mentale ne fait pas qu'enrichir le champ sensoriel de virtualités psychiques; elle remodèle effectivement la perception dans son contenu objectif.

Elle a un pouvoir tantôt facilitateur, tantôt inhibiteur vis-à-vis des sensations elles-mêmes.

Les expériences de LAPICQUE ont montré que toute attente d'image amène un raccourcissement des chronaxies dans les aires sensorielles correspondantes; que toute suggestion de non perception amène un allongement des chronaxies dans ces mêmes aires.

Des décharges électriques contrôlées seront perçues ou non perçues selon la suggestion donnée par l'expérimentateur.

On sait que la rétine possède des fibres centrifuges, qui ont non seulement un rôle trophique, mais aussi un rôle activateur de la perception visuelle. On comprend alors comment un mécanisme idéatoire peut venir trier le contenu sensoriel des phosphènes et donner des représentations eidétiques au cours du demi sommeil. Effectivement, on éprouve parfois après une journée particulièrement active, et avec une impression de troublante objectivité, des hallucinations hypnagogiques caractéristiques de cette activité, cartes routières, cartes marines, caractères typographiques, eau, sable, rochers, poissons, objets divers revêtus même de leurs couleurs caractéristiques.

Il faut donc bien admettre qu'il y a là un véritable triage de la poussière lumineuse qui danse devant les yeux, dans le sens de l'attente d'images.

Cette attente d'images agit également au niveau moteur, et l'on sait que la suggestion d'obscurité provoque une dilatation pupillaire.

Il y a donc bien un authentique mécanisme neurologique qui analyse, inhibe ou renforce les informations sensorielles. On sait que ce mécanisme se situe au niveau de la formation réticulée et du thalamus.

On connaît cliniquement le caractère intolérable de la composante douloureuse des sensations les plus banales, quand la fonction inhibitrice du thalamus vient à être défaillante. On connaît le rôle activateur de la fonction de vigilance au niveau des formations réticulées.

Il semble bien aussi qu'il existe un rétromécanisme activateur périphérique, et l'on sait qu'un sujet placé dans des conditions de silence total est frappé d'un sommeil invincible. On connaît aussi le rôle d'un stimulus monotone. C'est la base de la technique de l'hypnotisme.

Il est donc bien certain que la représentation mentale s'impose à la perception beaucoup plus qu'elle ne l'a subit, et que le souvenir possède un rôle actif et créateur, beaucoup plus que celui d'un simple cliché du passé.

Il y a donc, au-dessus de toutes les afférences sensorielles, constitution d'un schéma polymorphe qui en contrôle et en organise la réception, centralisé dans la prise de conscience de ce qui nous apparaît comme un objet.

Si cette idée que nous nous faisons là de l'aspect fonctionnel de la représentation mentale est exacte elle doit se traduire sur le plan physiologique par des ramifications à l'infini couvrant toutes les aires sensibles.

Or, M. BARBIZET a précisément montré que les stimuli multisensoriels relatifs à un objet, parviennent au cortex par des voies afférentes nombreuses et multi-ramifiées, et forment une sorte d'inflorescence neuronique touffue à laquelle il a donné le nom de métacircuit attaché à cet objet. (J. BARBIZET : Etudes sur la mémoire - R. HUSSON mécanismes cérébraux du langage).

"Des travaux nombreux et bien convergents, dit M. HUSSON, "montrent que des engramations ont leur siège au sein même des cel- "lules somesthésiques et sensorielles ainsi que dans tous les "circuits neuroniques afférents ou d'association, s'associant aux "motricités effectives et aux sons par un conditionnement polysen- "soriel étudié par PAVLOV dès 1930.

"On est donc en présence d'un méta circuit initialement "polysensoriel relié à la fois à l'engramation auditive verbale du

motrice. On arrive ainsi à la conception d'un même métacircuit "généralisé qui assure à la fois la signification du mot, sa "reconnaissance auditive, et sa réalisation motrice".

Il est donc évident que ce qui a été décrit ainsi au sujet du langage est d'une portée générale; il y a donc une convergence certaine entre l'aspect fonctionnel de la représentation mentale et son image physiologique.

La composante affective des représentations mentales

-=-

Si le principe de constance, en conservant aux êtres et aux choses à travers et au-delà du champ perceptif, un sentiment de vraie grandeur, leur apporte une bonne part du sentiment de réalité qui s'y attache, celui-ci ne reçoit son accomplissement et sa présence quasi réelle, que par la chaleur affective qui semble donner vie à ces êtres et ces objets, lorsqu'ils sont mentalement évoqués.

Principe de constance et composante affective sont donc les deux éléments fondamentaux du sens de la réalité des choses.

Il est assez significatif que DUPRE ait décrit sous le nom de constitution émotive, un état psychopathique assez voisin de la psychasthénie de JANET.

L'aspect introspectif de l'affectivité est double, et l'on tend souvent à confondre deux états fondamentalement distincts, psychologiquement, fonctionnellement, physiologiquement et qui sont le sentiment et l'émotion.

Classiquement, on distingue sans doute émotion choc et émotion sentiment, mais ce dénominateur commun d'émotion traduit une tendance uniciste qui n'est pas sans analogie avec la tendance uniciste qui assimile classiquement la sensation et la représentation, sous la dénomination d'états forts et d'états faibles.

De nos jours les recherches physiologiques sont suffisamment avancées pour nous aider à nous représenter introspectivement la différence essentielle qui existe entre sentiment et émotion, si nous nous plaçons dans la perspective de la conception ergotrope de HESS. On peut dire de l'émotion en psychologie ce qu'on peut dire de la menstruation en obstétrique :

L'émotion n'est pas physiologique. De même que la menstruation est un raté de grossesse, de même l'émotion est un raté d'action. Et l'expression des émotions, toute socialisée mimiquement qu'elle soit, n'est que la défense spontanée de l'organisme, tendant à consommer les substances ergotropes toxiques lorsqu'elles sont inutilisées.

Cette toxicité est attestée par les tableaux de confusion mentale qui suivent de violents traumas émotionnels, et les psychoses et névroses engendrées par des micro-traumatismes affectifs répétés.

A l'opposé, si l'idée est l'aspect représentatif d'une situation, le sentiment est son aspect motivationnel, et ainsi, participe beaucoup plus de l'intellectualité que de la viscéralité, cette dernière étant le lot de l'émotion.

C'est la tendance uniciste, en présence de cette dualité, qui s'exprime par l'opposition des théories périphériques et des théories centrales des émotions.

Il y a certainement étroite intrication entre le sentiment et l'idée, et l'on pourrait même se demander dans quelle mesure le sentiment ne serait pas partie intégrante de l'idée constituant en quelque sorte la couleur de l'idée. Quoiqu'il en soit la frange affective de l'idée ne participe en rien à l'émotion.

Introspectivement on peut observer une chaine hiérarchisée d'états successifs :

Idée - sentiment - action qui se traduira par exemple par la séquence danger - crainte - fuite ou la séquence agression - hostilité - attaque. Ceci est le tableau normal où l'émotion n'apparaît pas.

C'est seulement si il survient une entrave à l'action que surgira le signal d'alarme de l'émotion : signal d'urgence de la colère, signal de détresse de la peur.

Il y a ainsi une différence fondamentale : le sentiment est une motivation.

L'émotion est une défaite.

Il nous est facile d'appréhender introspectivement la différence qu'il y a entre la sérénité du sentiment et le trouble de l'émotion.

Rappelons brièvement les étapes, les idées que l'on s'est faites sur l'affectivité, à partir du moment ou on a commencé à l'étudier scientifiquement.

La théorie périphérique des émotions de William JAMES n'a pas résisté aux expériences de SHERRINGTON et surtout de deux toxicologues Belges, SOMMER et HEIMANS, de GAND, qui ont montré qu'une tête isolée restait capable de manifester une mimique affective, ce qui prouvait le caractère cérébral du primum movens de l'affectivité (1).

Les travaux de CANNON, de BARD, d'ARNOLD, de LINSEY, sont à l'origine de la théorie moderne de l'affectivité, mettant en

---

(1) G. DUMAS. Traité de Psychologie. L'expression des émotions

cause des connexions cortico hypothalamo surrénaliennes.

Mais l'affectivité n'est pas pour autant une coenesthésie liée à une décharge de cathécolamine : une injection d'adrénaline favorise les manifestations émotionnelles, mais ne les créent pas en l'absence d'une idée.

C'est le tableau ergothrope de HESS. La préparation de l'action comporte, par des relais hypotalamiques, une liaison avec le système nerveux autonome. Le sympathique excite la surrénale et provoque la sécrétion d'adrénaline, tendant ainsi à tonifier temporairement l'organisme et à le préparer à l'action. L'accélération du coeur, de la respiration, la contraction des vaisseaux périphériques qui permet une meilleure irrigation des muscles, la mobilisation du glycogène hépatique qui entraîne une élévation du sucre sanguin et, par conséquent, fournit un aliment à la contraction musculaire, sont des exemples de la finalité de ces phénomènes. HESS a parlé de réaction ergotrope.

A l'opposé, la réaction du parasympathique (dont le médiateur chimique est essentiellement l'acétylcholine, d'où le nom de système cholinergique) tend à favoriser un régime de détente (ralentissement du coeur, de la respiration, des mouvements de la musculature digestive), ou peut dans les cas extrêmes, correspondre à la réaction syncopale. (DELAY et PICHOT - Abrégé de psychologie page 127).

Les travaux modernes relatifs à la physiologie de l'effectivité nous montrent donc bien que si le sentiment fait partie intégrante de la motivation de l'action, l'action fonctionnellement frayée s'accomplit en dehors de toute émotion. Comme on l'avait observé depuis longtemps c'est l'arrêt de tendance qui provoque l'émotion. Celle-ci n'est donc pas un état physiologique, mais un accident, stimulant parfois les dernières ressources du sujet en état d'alarme, mais pouvant tout aussi bien le paralyser, voire le faire tomber en état de syncope vagale, quand le découragement ou le désespoir s'empare de lui. On a même dit que les naufragés meurent plus de désespoir que de privations.

Les états affectifs, sous l'aspect de sentiments, font donc partie intégrante des représentations des choses, et par leur caractère motivationnel, réunissent celles-ci aux représentations des valeurs, et font donc partie constituante de tout ce qui s'exprime par la fonction du réel. On peut donc penser que les troubles représentatifs et les troubles affectifs, ainsi que leur prolongement émotionnel doivent aller de pair dans tous les états qui perturbent le sentiment de la réalité des choses.

La reconnaissance du souvenir

C'est dans les aspects fonctionnels et physiologiques de la fonction de mémoire que vont maintenant se préciser les aspects divers que nous avons examiné plus haut.

C'est ici que vont intervenir les travaux les plus récents qui commencent à nous éclairer sur des phénomènes qui, il y a peu de temps encore, apparaissait assez mystérieux.

Les aspects analytiques que nous avons essayé d'isoler, sont en fait artificiels. C'est le phénomène global de mémoire qui correspond à la véritable réalité fonctionnelle et constitue un tout.

La mémoire, au point de vue fonctionnel a été décrite par nombre d'auteurs sous les aspects multiformes.

C'est, avec DELAY et PICHOT (op. cit. page 186) la distinction de 3 formes de la mémoire.

1 - Mémoire sensitivo-motrice, commune à l'homme et à l'animal, où la reconnaissance est agie plus que pensée.

2 - Mémoire sociale, spécifiquement humaine, que P. JANET appelle conduite du récit, mémoire logique, impliquant un ordre rationnel, c'est-à-dire des représentations collectives, universelles, impersonnelles et stables, reconnaissance du passé comme tel.

3 - Mémoire autistique du sommeil ou du délire, avec rupture des cadres spatiaux temporels et logiques, évocation selon un dynamisme inconscient par ordre de contexte affectif.

Classiquement, on oppose mémoire et habitude ; Avec BERGSON deux types de souvenir : souvenir pur et souvenir habitude; deux types de représentation schéma moteur et schéma dynamique.

Avec PIERON	: souvenir statique et souvenir dynamique
Avec BINET	: pensée imagée et pensée sans image
Avec P. JANET	: pensée réfléchie et automatisme psychologique
Avec FREUD	: conscience claire et inconscient.

Mais on peut se demander si ces divers aspects représentent vraiment des fonctions distinctes, ou s'ils ne sont pas plutôt relatifs à des différences de contexte :

Une habitude est une mémorisation de données proprioceptives, un souvenir est une mémorisation de données extéroceptives.

En ce sens il n'y a guère de différence de nature foncière entre le souvenir et l'habitude, entre la pensée réfléchie et l'automatisme. C'est le contexte qui fait la différence. L'automatisme psychologique apparaît quand le contexte de la pensée réfléchie s'est enrichi d'un contexte auxiliaire verbal, mimique, ou praxique,

autonomisé. Il en est ainsi de la plupart de nos conduites de la vie quotidienne, et la conversation courante est pour la plus grande part une algèbre verbale et un enchaînement de formules que l'intention de signification suit de loin. Et l'on sait que les déments sont capables de soutenir une très honorable conversation de salon, alors qu'ils seraient incapables de faire une multiplication.

C'est ainsi que DOLLARD et MILLER (1) donnent une très intéressante conception de l'inconscient : l'inconscient est l'ensemble des contextes où le stimulus-réponse n'est pas lié à la fonction du langage, ou bien a été refoulé par des motivations affectives selon une réponse : ne pas penser.

C'est le tableau même dont nous avons parlé plus haut, de la psychologie du "tapeur".

On avait pensé retrouver un homologue physiologique de l'inconscient dans les régions sous-corticales.

Et FREUD pensait que l'activité consciente étant dévolue à l'écorce, que le préconscient se situait dans des centres juxta-corcicaux, et l'inconscient dans des centres sous-corticaux qui restaient à déterminer. On sait aujourd'hui que les centres sous-corticaux n'ont pour fonction que de coordonner et d'affiner les stimuli afférents et efférents : filtrage des afférences par le thalamus, répression du tremblement par les noyaux gris centraux, répression de l'hypermétrie et de l'adiodococinémie par le cervelet, etc...

PAVLOV a montré que, s'il existe des réflexes conditionnés médullaires, ceux-ci sont très élémentaires, mais que le véritable réflexe conditionné représentant des stimuli réponse complexes, s'élabore au niveau cortical. Autrement dit : pensée délibérée, activité volontaire, automatisme psychologique, inconscient, tout cela cohabite dans les mêmes éléments anatomiques et histologiques, et fonctionne simultanément.

L'automatisme psychologique apparaît donc plutôt comme un pseudo automatisme. Il faudrait parler d'autonomisation plutôt que d'automatisation.

On conçoit fort bien qu'un contexte extéroceptif, qu'un contexte proprioceptif, ou qu'un contexte moteur mette en jeu des déroulements de programmes qui, en soi, représentent le même phénomène général de mémoire, mais que subjectivement l'aspect de chacun de ces contextes soit fort différent, au point que les uns puissent être réputés conscients, et les autres réputés inconscients.

---

(1) DOLLARD et MILLER. Personnality and Psychotherapy : an analysis in terms of learning, thinking and culture. Mac GRAW. New York 1950.

Si nous observons attentivement notre comportement, nous nous apercevons que la mémoire se présente sous deux aspects caractéristiques bien distincts :

1 - un aspect synthétique intégrant globalement de multiples données en une aperception unique.

2 - un aspect développé mimant virtuellement l'expérience vécue.

Ce double aspect peut être représenté un peu par l'image d'un accord musical dont chaque note posséderait un timbre particulier qui correspondrait à la date, les notes de cet accord pouvant être tantôt plaquées globalement tout ensemble, tantôt développé en mélodie. C'est un peu ce qu'exprimait BERGSON dans sa distinction du schéma dynamique et du schéma moteur.

Ainsi, si je me demande : ai-je bien mis ma lettre à la poste, il faut que je demande au souvenir synthétique de se développer en reconstituant virtuellement mon cheminement jusqu'à ce qu'apparaisse l'image de la boîte aux lettres.

De sorte que l'on peut penser qu'on désigne sous le même nom d'inconscient, bon nombre de processus de nature tout à fait différente. Dans le cas particulier qui nous occupe ici, cela peut être une démarche infradiscursive, agie plutôt que représentée, voire même le déroulement d'une algèbre verbale pseudo automatique, sans authentique intention de signification, Mais cela peut être aussi le résultat du développement dynamique du souvenir global, s'autoconstruisant et s'autocorrigeant, au-delà de tout développement discursif.

C'est ce dernier aspect, qui correspond à ce phénomène de KÖHLER appelé insight, brusque illumination où le sujet trouve d'un coup, et incursivement, la solution d'un problème. Les anciens connaissaient bien ce phénomène auquel ils attribuaient une origine surnaturelle : le poète antique disait : la Muse m'a chanté. L'homme d'Etat ancien disait : Dieu m'a dit. C'est ainsi que parlait Moïse, en promulgant le premier Code civil de l'Histoire.

En somme, les choses se passent comme si le souvenir avait la faculté de se concentrer en un germe, de sporuler, et comme si son évocation était une sorte de développement embryogénétique. Et l'on sait combien cet aspect avait particulièrement frappé BINET, et quelles confirmations ont apporté à ces paroles prophétiques les travaux des auteurs qui ont montré le rôle de l'acide ribonucléique dans l'engramation du souvenir :

Mc CONNEL et Ann ARBOR, greffant sur un segment de planaire sauvage un segment de planaire conditionnée, ont montré que la planaire sauvage acquiérait le comportement conditionné, et ceci que le greffon appartienne à la tête ou à la queue de la planaire conditionnée. Bien mieux, l'absorption d'une bouillie de planaires

conditionnées transmet également le conditionnement à des planaires sauvages. DIGMANN et SPORN, par injection d'inhibiteur de l'A R N, ont obtenu un ralentissement de la mémoire.

Les travaux de Holger HYDEN ont abouti aux mêmes conclusions quant au rôle de l'A.R.N. A la lumière de ces travaux on comprend mieux pourquoi la mémoire ne peut pas être assimilée à un fonctionnement mécanomorphe de pièces anatomiques et histologiques, et comment M. BARBIZET y voit une activité présente partout et nulle part, intéressant de façon diffuse tout l'ensemble du cortex.

Dans cette conception, un édifice macro-molléculaire d'A.R.N. de localisation peut être ubiquitaire, programmerait l'épanouissement de toute une séquence de souvenirs par un mécanisme analogue à celui par lequel un édifice macro-moléculaire d'A.D.N. programme le développement de toute la séquence organogénétique d'un individu.

Remarquons que la simple introspection attentive, en nous montrant la différence de nature foncière qu'il y a entre la sensation et le souvenir, nous suggère que ces deux phénomènes ne sont certainement pas assumés par les mêmes éléments physiologiques.

D'autre part, les théories mécanomorphes n'ont jamais pu s'imposer :

On a assimilé le fonctionnement de la mémoire à celui de calculatrices industrielles.

Cette théorie électronicomorphiste n'a pas tenu devant les renseignements cliniques et chirurgicaux : que l'on coupe un seul fil, et une machine électrique est en panne. Il en va tout autrement de la mémoire. Même en admettant un important réseau de suppléance, la mémoire résiste à des délabrements trop importants pour qu'on puisse l'assimiler à la mise en jeu de pseudo circuits électriques : c'est ainsi que, dans la paralysie générale, méningo-encéphalite diffuse on ne peut plus délabrante, les malades guéris retrouvent l'intégrité de leur mémoire.

PENFELD a montré que l'évocation du souvenir n'est pas en rapport avec les centres de projection, mais peut-être déclenchée par la stimulation des faces supérieures, latérales et médianes du lobe temporal, sans afférences thalamiques, et sans rapports directs avec les voies de projection, mais par contre, reliées avec les aires préfrontales de la prévision par le faisceau unciné, avec les aires du schéma corporel, aiditiveset visuelles.

W.R. RUSSEL et J. BARBIZET ont montré qu'il existe également une zone de l'aire hippocampique qui joue un rôle dans la mémoire de fixation, mémoire à court terme et très labile. C'est la lésion de cette région qui explique l'amnésie antéro rétrograde en traumatologie.

La mémoire organisée, par contre, beaucoup plus stable, semble intéresser tout l'ensemble du cortex et retrouve toute son intégrité après la guérison. Et c'est ce qui explique la fabulation qui accompagne parfois l'amnésie antéro rétrograde post-traumatique : le malade substitue à sa mémoire immédiate défaillante, son stock mnésique organisé, plus stable. MORIN, BARBIZET, GAMPER ont attribué à la lésion des corps mamillaires une symptomatologie voisine, le syndrome de KORSAKOFF.

Enfin, LASHAY a montré que l'atteinte de la mémoire ne dépend pas de lésions localisées, mais de l'ensemble des lésions, comme si le substrat de la mémoire était représenté d'une façon diffuse par tout l'ensemble du cortex.

Tous ces faits convergent pour nous montrer que le fonctionnement de la mémoire ne correspond pas à celui du fonctionnement de pièces pseudo-mécaniques réparties en surface, mais se trouve nécessairement en deça de cette répartition, et donc à un niveau infra anatomique, au niveau du substrat même de ces aspects superficiels, c'est-à-dire au niveau biochimique.

La théorie biochimique de la mémoire nous apparaît donc avec une impérieuse couleur de vérité. Elle seule semble pouvoir rendre compte adéquatement de tous les aspects fonctionnels aussi bien qu'expérimentaux de la mémoire, du dynamisme auto-constructeur, de la flexibilité en même temps que de la labilité qui caractérise les fonctions d'imagination et de la pensée :

"H. HYDEN, nous fait remarquer M. HUSSON, a montré en 1962 que les "macro-mollécules d'A.R.N., enroulées sur elles-mêmes de façon très "irrégulière, pouvaient accomoder leur structure de la labilité désirable. Les filaments qui représentent une grande flexibilité, "peuvent s'orienter en configurations diverses sous l'action de "champs de force extérieure (allostérie de J. MONOD et F. JACOB). "Chaque plateau de la double hélice peut se présenter sous différents états métastables ... de sorte qu'une excitation venue de "l'extérieur du filament peut y laisser localement une trace durable. Au surplus, le filament nucléique peut propager des charges "de l'énergie qu'ils transmettent de proche en proche. Des liaisons "labiles se forment entrant en inter-action avec des électrolytes "du milieu. Les molécules d'.A.R.N. se trouveront marquées par le "passage d'un flux de fréquence modulée. L'.A.R.N. ainsi marqué "synthétiserait des protéines spécifiques qui permettraient le "passage ultérieur d'un flux modulé à la même fréquence".

D'autre part, M. BARBIZET a mis en évidence l'existence de métacircuits ultra-ramifiés, capables de combinaisons innombrables.

Deux hypothèses sont ainsi en présence :

Celle de M. BARBIZET, dans laquelle c'est le métacircuit lui-même qui serait le substrat de la mémoire, l'acide nucléique ne représentant que la polarisation enclenchant les influx dans le métacircuit.

Celle qui paraît avoir plutôt la faveur de M. HUSSON, dans laquelle ce serait l'acide nucléique lui-même qui, au sein d'un même méta-circuit serait le support d'engramations moléculaires diverses.

Le caractère sui généris de l'impression mentale, son indépendance vis-à-vis des zones de projection, la cohabitation de multiples contextes conscients et inconscients, réfléchis ou pseudo-automatiques, l'extrême polymorphisme, l'extrême labilité de la représentation mentale, son aptitude à associer ou dissocier les éléments les plus divers, tout cela évoque la localisation du concommitant physiologique de la mémoire au niveau de l'ultra substrat le plus profond de la matière vivante.

Nulle part on ne retrouve dans le vivant des automatismes comparables à ceux d'une machine : même au niveau des réflexes élémentaires, on peut remarquer l'existence d'une extrême souplesse, d'une fine adaptation des comportements locomoteurs les plus innés, et même, d'une capacité de choix qui n'évoque pas du tout un fonctionnement pseudo-mécanique, mais fait parler d'une véritable intelligence médullaire.

Il n'est plus possible aujourd'hui de se représenter les fonctions mentales sous l'aspect d'une machine ou les nerfs seraient quelque chose comme des fils, et les synapses des contacts. Le substrat de ces fonctions ne peut se trouver qu'à un niveau infra anatomique, dans des structures extrêmement complexes, extrêmement diffuses et multilocalisées voire même au niveau de l'ultra-substrat des plus fines structures microphysiques.

Un argument assez pertinent plaide en faveur de cette multilocalisation :

Quand on sait que toute l'information génétique qui préside à l'organogénèse d'un individu, est contenue toute entière dans l'A.D.N. du noyau de chacune des cellules qui le constituent, il apparaît comme tout à fait vraisemblable (surtout depuis les expériences sur les planaires), que toute son histoire personnelle puisse se trouver contenue, de la même manière, dans l'A.R.N. du cytoplasme de chacune des cellules de son cortex.

A cette différence, que l'A.D.N. ne tire l'information génétique que de son dynamisme propre, tandis que l'engrammation mnésique suppose une information de tous les instants, transmise, à tous les instants, à tous les éléments du cortex; condition indispensable à la synergie de tous ces éléments, en vue du plein exercice de la fonction de mémoire et de la parfaite intégrité psychique.

M. BARBIZET fait remarquer qu'on peut désespérer de pouvoir mettre en évidence l'existence d'un réseau assez universel pour réaliser semblable interconnexion.

Mais, on peut remarquer aussi, que la neurophysiologie ne nous impose pas nécessairement de concevoir cette interconnexion comme réalisée exclusivement par des voies axonales :

C'est ainsi qu' l'influx nerveux n'est pas toujours ce courant chimique, réalisant, par des variations hydroélectrolytiques, la propagation d'une onde de dépolarisation axonale. On sait que dans les nerfs rapides, l'influx saute plusieurs étranglements de RANVIER, réalisant ainsi, par le milieu interstitiel, une authentique transmission électrique.

Il n'est donc nullement invraisemblable de penser que, par la même voie, il pourrait exister, au niveau de l'encéphale, un réseau d'intercommunication, en quelque sorte "sans fils", dont les métacircuits pourraient être les émetteurs et les antennes.

Par la conception d'une conduction extra-axonale, on comprendrait mieux la résistance de la mémoire à nombre de lésions neurologiques.

Par la conception d'une engrammation ubiquitaire du souvenir, on comprendrait mieux la faculté de restitution de la mémoire, et la source de la régénération de voies de substitution, à travers les pires délabrements.

Il ne nous semble donc pas invraisemblable que puisse exister à la fois :

Un dynamisme propre de l'Acide Ribonucléique, réalisant une engrammation ubiquitaire,

Une organisation de métacircuits ultra ramifiés,

Une intercommunication directe, par voie interstitielle.

Ce qui réaliserait une synthèse des conceptions de M. HUSSON et de celles de M. BARBIZET.

III - ASPECTS PSYCHO PATHOLOGIQUES

Syndromes neurologiques

-=-

Les troubles lésionnels neurologiques sont ceux qui donnent le moins de retentissement psychique.

A l'opposé,les syndromes psychiatriques les plus bruyants apparaissent souvent comme sine materia.

Cela évoque la dualité de la maladie d'organe et de la maladie d'organisme.

Or, le trouble neurologique relève d'une destruction en surface. On peut alors se demander, en pensant aux théories biochimiques dont nous venons de parler, si le substrat du trouble psychiatrique ne se trouverait pas alors dans les profondeurs infra structurales.

Aphasique, apraxique, agnosique, le malade neurologique reste sur le plan du réel. Lésé dans ses voies d'association et de coordination, gêné dans son information quant à la nature et l'identité des choses, il ne présente pas d'idée d'étrangeté ni d'incertitude sur le sens de la réalité des choses. On connaît l'illusion de l'hémiplégique prenant sa jambe inerte et insensible pour un objet extérieur : "Docteur, c'est dégoûtant, cette jambe que l'on "met tout le temps dans mon lit". Compte tenu de son obnubilation, ce qui est fondamental, c'est que cette jambe réputée étrangère (et au fond à juste titre), en tant qu'objet, reste pour lui réelle.

Rien de commun avec le délirant qui niera l'existence de ses jambes en tout point normales et prétendra flotter dans les airs.

Le malade neurologique conserve dans sa mimique et son langage à travers leur perturbation ce que ceci représente de valeur intellectuelle et d'adaptation sociale. Il montre une expression pathétique de l'effort douloureux qu'il fait pour se réinsérer, si maigres en soient les résultats : deux voisins de lit, un poète et un boucher rassemblaient ainsi les miettes de leur capacités verbales : le poète, par cet alexandrin : "et tout mon univers, ainsi "s'est évanoui". - le boucher plus directement disait : Mort aux vaches. Si pauvre que soit l'expression elle traduit chez l'aphasique un effort d'adaptation authentique. Rien de commun avec les aspects déconcertants des propos des délirants, où la stupeur muette, aussi bien que la prolixité anxieuse, montrent des aspects paradoxaux ou plus rien ne s'apparente avec ce qui caractérise les attitudes mentales d'un normal.

Qu'un traumatisé de la base du crâne fabule, il ne fera jamais que boucher au mieux, à l'aide de données imaginaires, les

trous de sa mémoire défaillante, mais, selon un mode qui restera apparenté à la réalité des choses. Rien de commun avec cette ambivalence du vrai et du faux, mélange d'imposture et de naïveté, qui caractérise un mythomane, dont la mémoire est sans faille, ou cette cocasserie inimitable dans l'imprévu et dans le fantastique qui caractérise un paraphrène.

L'aphasique manifeste son trouble, mais, jamais ne l'exprime sous forme d'idée et de possession, d'influence, de dépersonnalisation, comme le font des délirants qui n'ont pourtant aucune difficulté à parler comme tout le monde.

Voilà ce que répond tout simplement un aphasique à qui on fait observer au mois de décembre qu'il n'y a pas beaucoup de feuilles aux arbres, pour être au mois de Mai, comme il le dit : "ah ce qu'on devient bête quand on devient vieux".

Jamais les troubles d'équilibration, de coordination, de praxie, de gnosie, de représentation du schéma corporal, ne mettent en cause le sentiment de la réalité.

Le névropathe met en jeu des fonctions de substitution : le tabétique corrige par la vue la défaillance de sa sensibilité profonde, l'hémiplégique ne perd que les yeux fermés le sens de la position de ses membres.

La maladie de Charcot si destructrice qu'elle lèse le faisceau pyramidal du neurone périphérique jusqu'aux cellules du cortex, et ne provoque aucun trouble représentatif.

A tous ces accidents, on retrouve de grosses lésions des voies de conduction : pied de la deuxième frontale dans l'agraphie, pied de la troisième frontale dans l'anarthrie, partie moyenne de la deuxième temporale, dans la surdité verbale, pli courbe et zone occipitale striée dans la cécité verbale, etc...

Hors des voies atteintes, la représentation est normale. Dans la cécité verbale le malade lit sa langue maternelle comme une langue étrangère, mais écoute et parle comme tout le monde. Mais, si c'est un aveugle habitué à écrire en Braille, c'est la lésion de l'aire tacto gnosique qui donnera chez lui une cécité verbale.

On peut donc bien parler de maladie d'organe. Ici, on peut dire que le nerf se comporte un peu comme un fil. Mais tout de même avec la différence qu'on voit apparaître des mécanismes de défense et des voies de substitution : les apraxies sont des troubles de l'inter-communication des deux hémisphères, bilatérales si elles intéressent l'hémisphère majeur, unilatérales si elles intéressent l'hémisphère mineur : elles peuvent perturber des gestes intentionnels, sans affecter les gestes habituels. Elles peuvent être complexes : syndrome de Gerstmann, avec agnosie digitale, indistinction droite gauche, agraphie, acalculie. Mais, les parties saines

suppléent aux parties détruites. Le malade remplace par une périphrase le mot défaillant. C'est dire que la qualité de la représentation et de l'intention de signification reste intacte. C'est l'instrument de leur réalisation qui se montre défaillant.

Syndromes démentiels

Les syndromes démentiels s'opposent aux syndromes neurologiques par la détérioration intellectuelle. Par ce même caractère ils s'opposent également aux syndromes psychotiques où les capacités intellectuelles sont intactes, mais aussi par le contour des représentations mentales qui gardent dans la démence leur fixité et leur discrimination, alors qu'ils sont flous et équivoques chez le délirant.

Mais on reste encore là dans des aspects évocateurs de la maladie d'organe : ce sera le syndrome frontal, lésion des lobes frontaux avec sa jovialité grossière et sa réapparition des réflexes archaïques (grasping).

Le syndrome de Korsakoff : atteinte alccolique des corps mamillaires avec euphorie, paramnésie, fabulation, trouble de la mémoire de fixation.

L'encéphalopathie de GAYET WERNICKE chez l'alcoolique dénutri, carencé en thiamine : lésion des formations grises du IIIe ventricule et des corps mammillaires avec troubles histologiques et biologiques, comportant outre un riche tableau neurovégétatif, un trouble de la mémoire de fixation, confusion, troubles de la vigilance, hypertonie en flexion, grasping, comportement buccal.

Citons encore des tableaux voisins, dans la myélolise du pont; la maladie dégénérative de MOREL.

En dehors de l'alcoolisme, syndrome d'Alzheimer : atrophie temporo pariéto occipitale en plaques scléreuses avec troubles de l'orientation, apraxie, agnosie, jargonophasie.

Syndrome de PICK : dilatation des lobes frontaux, dégénérescence ballonisante, dégénérescence axonale atteignant secondairement le corps cellulaire, avec troubles neuro-végétatifs, troubles des instincts, stéréotypies, démence, gâtisme.

Presbyphrénie avec jobialité, fabulation, trouble de la mémoire de fixation.

Démence artériopathique qui touche mémoire, perception, élocution, sans troubles d'adaptation sociale et de jugement, et fait des malades très malheureux.

Méningo encéphalite diffuse de la paralysie générale, avec détérioration intellectuelle, délire jovial, idées de grandeur énorme et absurde.

Au point de vue fonctionnel comme au point de vue anatomo-pathologique les troubles démentiels sont donc bien des maladies d'organe. Ils se situent au niveau où s'élaborent la mémoire de fixation labile et à court terme, les fonctions de vigilance, d'attention à la vie et de motivation affective : "Au niveau du "triangle inter pédonculaire, disent DELMAS et DELMAS se trouve "le centre inhibiteur qui commande le sommeil. Le petit ganglion "interpédonculaire régularise les activités corticales, et sa lé-"sion entraîne confusion mentale et démence précoce, troubles "hallucinatoires et troubles de l'humeur. Les travaux de MAGOUN et "MORUZZI (1) ont montré le rôle du système réticulé dans la fonction "d'éveil de l'ensemble du système nerveux, et certainement aussi "dans la régulation de bons nombres d'activités corticales. On "retrouve des aspects lésionnels topographiques dans bien des "syndromes démentiels et prédémentiels".

Je dois à M. GORCEIX un tableau comparatif des troubles mis en évidence par la méthode des tests dans les états démentiels avec références au résultat obtenu dans la dépression simple.

	Dépres-sion	Vascu-laire	ALZHEI-MER	PICK	P.G.	Sénile
Verbal	N	↘	↘	N puis ↘	↘	↘
Perception	↘	↘	↘	↘	↘	↘
Connaissances acquises	N	N	N	↘	N	↘
Adaptation sociale	N	N	↘↘	↘	↘	↘
Raisonnement et jugement	N	N	↘	↘	↘	↘
Concentration	N	N (ou ↘)	↘	↘	↘	↘
Analyse-synthèse	N	N	↘	N	N	↘
Structura-tion spa-tiale	N	N	↘	N	N	↘
Mémoire	N	↘	↘	↘	↘	↘
Dessin, tests de perception	Amé-lioré	↘	↘	↘	↘↘	↘

(1) MAGOUN. Le cerveau éveillé . P.U.F.

On voit par ce tableau que, à part la démence sénile où tout s'affaisse globalement, ce qui reste intact dans les démences en général, c'est la mémoire organisée, dont M. BARBIZET assigne le siège à l'ensemble du cortex de façon diffuse. Ce qui s'écroule, c'est la mémoire de fixation labile à court terme : vigilance, attention, motivation en rapport avec l'activité sociale, concentration, raisonnement et jugement, perception, dessin, expression verbale.

L'anatomie pathologique confirme les vues de M. BARBIZET en montrant que ces fonctions sont assumées par le rhicencéphale, en liaison avec les lobes frontaux.

C'était donc une vue de l'esprit basée sur une analogie mécanique que de se représenter un néocortex dit supérieur, siège de la personnalité, de la raison et de la volonté, tenant sous son contrôle un paléocortex siège d'automatismes aveugles, d'instincts rigides, de pulsions brutales. En fait il ne semble pas qu'il y ait de véritable hiérarchie entre les deux systèmes mais bien plutôt une synergie avec stimulation et inhibition réciproque.

L'idée d'un paléocortex siège d'une nature animale quasi automatique, controlé par le néocortex comme des servo mécanismes industriels sont contrôlés par un poste central relève d'un reliquat de philosophie cartésienne.

En fait il n'y a certainement pas de véritables automatismes. Le pseudo automatisme relève plutôt de la mémoire organisée, ensemble de souvenirs praxiques assumés par le néocortex.

Ainsi plus le néocortex est-il développé plus l'abondance de complexes sensitivo-moteurs disponibles permet-elle aux espèces dites supérieures leur diversité de conduite. Mais c'est le paléocortex qui est le gardien de la vigilance et de la motivation. Et l'on pourrait paradoxalement le tenir pour le centre de la personnalité et le néocortex comme celui de l'automatisme.

L'anatomopathologie montre la démence comme relevant d'une coupure des voies incitatrices de la vigilance vers le néocortex, détruisant ainsi les intentions de conduite et de signification et les contacts affectifs, mais respectant les pseudo automatismes qui constituent ce qu'on a appelé la mémoire habitude.

Les confusions mentales ne sont pas classiquement considérées comme des syndromes démentiels, mais on sait que leur étiologie toxique ne fait pas de doute et en particulier l'étiologie qui relève d'auto-intoxications endocriniennes consécutives à de grands traumas émotionnels.

Dès lors on conçoit que des micro-traumatismes affectifs répétés puissent avoir un effet non plus aigü, mais chronique, sur la fonction de vigilance.

Et aujourd'hui où l'on est revenu de la rigidité des classifications kraepliniennes, on parle même, au sujet de délire systématisé, d'état oniroïde. Si les représentations mentales relèvent d'un support biochimique, on conçoit que des troubles chimiques y produisent de graves perturbations sans qu'on puisse mettre en évidence des manifestations lésionnelles.

C'est ainsi que cette pseudo démence qu'est la schyzophrénie - et l'on pourrait se poser des questions analogues au sujet de la mythomanie - pourrait fort bien résulter d'une baisse chronique de la fonction de vigilance, laissant le malade tomber peu-à-peu dans l'antisme.

Une insuffisance enzymatique ne serait pas invraisemblable si l'on se réfère aux auteurs qui voient dans la schyzophrénie une tare génétique dominante. (H. DECUGIS : Le vieillissement du monde vivant).

On peut être tenté par de semblables hypothèses si l'on considère les récentes découvertes de maladies relevant de déficit enzimatique telle l'ologophrénie phényl pyruvique par déficit en pyruvate kinase. On sait que des travaux récents ont attiré l'attention sur l'augmentation du taux sanguin de la sérotonine chez les schyzophrènes, ce qui évoque avec vraisemblance l'idée d'une mal utilisation de ce médiateur chimique du système nerveux central.

Ceci montre l'importance des troubles biochimiques dans les maladies mentales et confirme l'idée que le support des représentations mentales doit être essentiellement d'ordre chimique.

Dans le cas des démences, on trouve des lésions neurologiques. Mais souvent c'est par indifférence affective, par perte à la fonction de vigilance que le malade devient dément : Tel ce malade de G. DUMAS, ancien poète, écoutant avec indifférence la lecture de ses vers : on lui demande alors : vous connaissez ces vers; - oui c'est de moi. - pourtant ils sont jolis ces vers? - oh moi maintenant je m'en fous.

Mais, atteinte lésionnelle ou atteinte chimique, les signes fonctionnels nous montrent que l'atteinte intéresse les fonctions de vigilance et l'anatomopathologie nous montre que le siège est au niveau des régions qui assument ces fonctions. Par contre, les pseudo automatismes assumés par la mémoire organisée, sont intacts. La représentation des choses reste normale, les objets sont reconnus et identifiés sans qu'il y ait d'équivoque, ni de doute quant à leur réalité. Ce qui défaille c'est le raisonnement en tant que faculté d'improvisation et d'adaptation à des situations nouvelles. C'est aussi les facultés de vigilance, d'attention à la vie et de motivation affective. Ce sont donc des maladies d'organe, qui intéressent la mémoire d'improvisation à court terme.

On peut donc dire que l'observation des démences apporte une confirmation aux vues de M. BARBIZET, qui voit dans le paléo-

cortex le siège de la mémoire d'improvisation, et dans l'ensemble du néocortex le siège de la mémoire organisée.

Enfin, un certain nombre de travaux mettent en évidence l'existence vraisemblable d'une étiologie biochimique.

Syndromes psychotiques et névrotiques

-=-

On distingue classiquement les névroses, caractérisées par la lucidité, et les psychoses, caractérisées par le délire.

Si la distinction est évidente quand on parle de trouble thymique, comme la neurasthénie, faite de fatigabilité, d'irritabilité et de trouble de l'attention, qui sont en fait autant de défenses spontanées de l'organisme contre l'épuisement, cela devient beaucoup moins évident dans les états de transition, psychonévroses telle que la psychasthénie. Là les sentiments d'incomplétude, les ambivalences, les doutes, les aboulies, les manies d'analyse et de perfectionnement, mettent en cause le sentiment qu'éprouve le malade sur la nature des choses et de lui-même, et sont déjà proches parents d'étrangeté et de négation.

Les frontières des classifications Kraepeliniennes ne sont pas hermétiques. C'est ainsi que M. ROELENS pose la question de l'apparentement de la psychasthénie et de la paranoia. (R. ROELENS, Introduction à la psychopathologie, p. 129, Libr. Larousse).

On peut se demander si, sur un fond psychopathique commun la différence du scrupule et de la persécution ne tiendrait pas à celle de l'attitude réactionnelle du sujet en fonction de sa constitution affective, douce ou méchante.

De nos jours sous l'influence des écoles psychanalytiques et phénoménologistes, on porte un intérêt beaucoup plus grand qu'autrefois à l'histoire du malade en tant que facteur étiologique.

Peut-être va-t-on trop loin dans cette voie, tendant à réhabiliter le préjugé normalo-centrique selon lequel le public considère la psychopathie.

Cependant, depuis longtemps déjà, (G. DUMAS, H. EY) on faisait observer que les maladies mentales ne sont pas des entités, mais des symptômes, le diagnostic psychologique n'étant que le pis aller résultant de notre ignorance d'une étiologie précise. On connaît la boutade de DUPRE parlant d'un cas de classification incertaine : "c'est un fou".

Les étiologies sont peut-être multiples pour des entités donnant des signes fonctionnels identiques. C'est ce que donnerait à penser l'égal succès dans bien des cas de la chimiothérapie de la collapsothérapie et de la psychothérapie.

Les théories les plus contradictoires sont peut-être tout également vraies.

La psychasthénie est-elle, selon JANET une infirmité congénitale, voire même selon JUQUELIER une disposition constitutionnelle héréditaire, ou selon les psychanalystes, une névrose de conversion, il est difficile de trancher entre ces divers points de vue.

Des microtraumatismes émotionnels nés de frustrations au niveau du contact sujet milieu semblent capables d'engendrer des troubles mentaux d'étiologie auto-toxique. Rien ne prouve que les troubles de conversion n'exigent pas une disposition constitutionnelle. Enfin, un délire ne naît pas seulement d'une constitution : il lui faut un aliment, une situation de crise liée à l'histoire du malade au sein de son milieu. Un paranoïaque sans histoire ne deviendra peut-être jamais un aliéné, s'il ne se trouve jamais aux prises avec un conflit révélateur. La rue est pleine de psychopathes infra-cliniques : psychasthéniques mineurs que l'on appelle des timides et des capricieux, cyclothymiques mineurs que l'on appelle des lunatiques, paranoïaques mineurs que l'on appelle des "emmerdeurs."

Bien mieux, devant un nombre de cyclothymiques, de timides qui restent parfaitement sains d'esprit, on pourrait se demander si la psychopathie ne relèverait pas de deux éléments distincts : un trouble représentatif de base, et un trouble thymique donnant sa personnalité à la psychose.

La frontière est indécise entre la psychasthénie, la psychose maniaco-dépressive et la paranoïa.

La différence ne tient peut-être qu'à ce que sur un fond commun de psychopathie neutre, le psychasthénique est thymiquement équilibré, alors que le maniaco-dépressif est thymiquement déséquilibré. D'autre part, il y a plus dans la psychose maniaco-dépressive qu'une simple variation périodique de l'humeur : il y a la démesure, l'outrance aussi bien dans l'euphorie que dans le désespoir qui trahit dans l'une comme l'autre phase, un sentiment d'incertitude qui plane sur tous les aspects des représentations mentales.

Nous trouvons un autre argument dans ce fait que d'une part, les observations de P. JANET ont mis en évidence une parenté entre la psychasthénie et l'hystérie; et que, d'autre part, des travaux récents prêtent à l'hystérie une étiologie calciprive la rattachant à la spasmophilie. Ainsi, l'hystérique ne serait-il qu'un psychasthénique spasmophile, dont l'anxiété psychopathique constitutionnelle majorerait des troubles qui, chez un spasmophile normal resteraient mineurs.

P. JANET a défini un état thymique, particulier qu'il appelait l'atomie morose, qui participe de la psychasthénie, sans en avoir l'atteinte psychopathique; et c'est peut-être la conjonction d'une psychopathie neutre et de l'atonie morose qui donne sa per-

sonnalité à la psychasthénie. De même,la même psychopathie neutre, jointe à la bienveillance donnerait peut-être des délires de scrupules, à la méchanceté la paranoïa, à la cyclothymie la psychose périodique, à la spasmophilie l'hystérie.

Ce qui expliquerait sans doute les nombreux traits communs, et les états de transition que l'on observe à travers les entités réputées distinctes.

C'est par l'ensemble de ces traits communs que les psychoses s'opposent point par point aux démences : ici l'intégrité totale de l'intelligence, là l'effondrement intellectuel.

Ici l'essentielle fluence de l'ensemble des représentations, là, conservation des cadres schématiques de la représentation

Ici distractivité, gaucherie, impuissance à établir un plan et articuler de multiples contextes, là conservation du pseudo automatisme voire même rigidité, stéréotypie, et à la limite catatonie.

Ici, anatomopathologie muette, aspect sine materia; là, un aspect lésionnel intéressant principalement le paléocortex.

Sans doute, mineur au point de vue de l'équilibre physiologique mais bruyant dans son retentissement sur la vie de relations, le trouble commun à l'ensemble des psychoses est l'altération de la fonction de schématisation mentale qui est à la base du sentiment du réel.

Que je ne soie plus capable d'assigner à la silhouette d'un homme qui s'éloigne vers l'horizon le sentiment de constance de sa vraie grandeur, et celui-ci deviendra un fantôme évanescent.

Que je ne soie plus capable d'assigner un sentiment de la bonne forme à une chaise que je fais pivoter sur un pied, et celle-ci dans les enchaînements de ses aspects divers, va devenir une sorte de monstre tentaculaire.

Ainsi, tout l'univers apparaîtra-t-il comme un décor mouvant, fragile, et à la limite, comme un rêve sans réalité.

Qu'il y ait des trous dans les digues entre lesquels je coule mes motivations, que je ne traite plus mes états comme des choses définies, et toutes mes représentations vont fuser dans tous les sens, susciter des associations parasites les plus insolites, les plus incongrues, toutes les équivoques entre l'appétition, la répugnance, les impulsions, les scrupules, et selon peut-être les dispositions affectives, toutes les interprétations téméraires de la paranoïa, toute l'ambivalence du vrai et du faux de la mythomanie.

Il s'agit là sans doute d'états extrêmes.

Mais, il y a un état mineur caractéristique du psychopathe, c'est le rétrécissement du champ de la conscience.

Un normal est capable d'articuler mentalement plusieurs contextes à la fois, et la valeur d'un individu est fonction du nombre de contextes qu'il est ainsi capable de traiter.

Un psychopathe ne peut traiter plusieurs contextes que successivement. Il oublie le premier pendant qu'il traite le second et ne prévoit pas le troisième. Aussi, est-il toujours à côté, et sujet à toutes les illusions. Ceci, non par déficit mental, mais par excès, par encombrement; dissémination, éparpillement de la pensée l'obligeant à se raccrocher à un mono-idéisme réactionnel.

Il ne peut tenir valablement aucune discussion, se trouve court devant la moindre objection, s'égare à la moindre association, rabâche un sujet dont il ne sait plus comment sortir. D'une part, le flou de sa pensée se traduit positivement par un sentiment d'incomplétude, un doute de soi-même,la timidité, la dépendance; d'autre part, il se traduit négativement par une attitude réactionnelle cherchant à reprendre position : manie de perfectionnement, monoidéisme, rigidité, impulsivité.

On conçoit que la faiblesse des facultés de discussion et de réponses aux objections engendre un état d'irritation et de rigidité secondaire qui rende la frontière indécise entre la psychasthénie et la paranoïa. Ceci d'autant plus qu'irritant pour l'entourage, le sujet peut bien finir par être véritablement persécuté par celui-ci : l'histoire même du sujet venant ainsi infléchir et fixer les tendances morbides issues de sa constitution et de son caractère.

Tout ceci est donc très évocateur d'un trouble très diffus, à l'opposé du trouble lésionnel et quantitatif qui caractérise la démence. Ici, le trouble apparaît beaucoup plus fonctionnel : altération des contours et fluence des contextes.

Cet aspect est donc très évocateur d'un trouble de la mémoire organisée avec intégrité de la mémoire improvisatrice. Sur le modèle autistique paraît ainsi fonctionner tout le psychisme du sujet.

Observations cliniques

-=-

La négation d'organe ou la négation de la réalité des choses, le syndrome de Cotard, est la forme extrême de la mélancolie : "j'ai plus d'estomac ... j'ai plus de sang... j'ai une boule noire à la place du cerveau. Je ne peux plus respirer, plus personne ne peut respirer ... vous ne pouvrez plus vous moucher". Et ceci, sans perdre pour autant la logique car, si l'on faisait observer à la malade l'invraisemblance de tels propos, elle répon-

dait : "eh bien oui, je ne sais pas comment vous expliquer, c'est autre chose, c'est quelque chose de bien plus épouvantable, c'est comme si je volais dans l'air". Un autre malade dit : "le soleil, avant, me faisait l'effet d'un vrai soleil. Maintenant c'est comme si c'était un soleil en carton".

En somme, un sentiment d'incertitude plane sur la représentation de toutes choses.

Il ne s'agit pas comme on l'a cru longtemps d'anesthésie, de coanesthopathies ni comme COTARD le croyait de perte d'image. Des cœnesthopathies si douloureuses soient-elles n'entraînent jamais les métaphores outrées des mélancoliques. Il s'agit d'étrangeté. Sans pourtant être dupes de leurs métaphores, les malades ne savent comment exprimer des impressions qu'ils jugent inouïes.

BLONDEL a mis en évidence le paradoxe de ces malades : paradoxe affectif, paradoxe moteur, attitude contredisant souvent les paroles : ils associent fort bien une distraction agréable à des souffrances proclamées indicibles : - "quand je peux m'amuser un peu, tous ces tourments me laissent quelque répit" (1).

Telle psychasthénique gémit qu'elle n'aime plus son enfant bien qu'elle l'entoure de soins : elle est obsédée de l'idée qu'elle pourrait avoir envie de le blesser. Cette obsession dont elle tremble ne se réalisera jamais.

CAPGRAS a décrit une malade qui agit et sent comme une excitée, mais en même temps parle et pense comme une déprimée (2).

L'habitus est hypotonique, et l'air souriant avec agitation, gesticulation, cris et chants. Mais il y a un ralentissement extrême des processus mentaux, avec mutisme habituel, pauvreté et arrêt même de la pensée sans affaiblissement intellectuel. En des moments rares et courts, la malade se présente comme maniaque ou comme mélancolique véritable. Presque constamment c'est l'état mixte qui se maintient identique sous de rapides variations d'humeur. Ici c'est donc l'incertitude totale, l'ambivalence absolue.

Ces malades sont souvent des cyclothymiques. Tantôt ils ont des idées d'indignité, de damnation, de mort, démesurées jusqu'au point de devenir, logiquement d'ailleurs, des idées d'éternité : Car, n'ayant jamais existé ils ne peuvent non plus mourir. Tantôt la phase d'euphorie va prendre une démesure extravagante : calembours, obscénités, déguisements, fuite des idées où le calembour prend la place de toute liaison grammaticale. Et cela, avec une intelligence intacte et la possibilité, à travers le délire, de donner une réponse pertinente à une question précise. Dans sa démesure leur agitation est soeur de leur dépression : c'est l'expression non pas d'un simple besoin d'activité mais d'une étrangeté de la motivation de ce besoin. C'est un délire moteur.

---

(1) Ch. BLONDEL. La conscience morbide

(2) Traité de G. DUMAS.

L'incertitude du contexte représentatif se traduit par une fluence de l'humeur au sein d'une même phase qui n'a rien à voir avec la cyclothymie : la moindre provocation fait passer le maniaque de l'affectuosité expansive à l'agressivité et à la fureur. Aussi sont-ils incapables d'une volonté ferme, d'une maxime de conduite définie Tout est mouvant, incertain. Les malades ne sont pas imperméables à la critique, mais ils répondent : c'est plus fort que moi.

Cette ambivalence des attitudes mentales est proche parente de celle des psychasthéniques.

A une différence près : c'est que les psychasthéniques sont lucides. Ils se savent malades et vont d'eux-mêmes consulter.

Mais leur état mental trahit le même sentiment d'incertitude : ils s'auto-analysent sans cesse; capricieux, maniaques du scrupule, ils ne peuvent prendre aucune décision, persévérer dans aucune tâche sans être frappés d'angoisse. Obsédés, ils redoutent d'avoir manqué aux plus élémentaires devoirs ou d'avoir été aux prises avec les obsessions les plus perverses ou les plus criminelles.

Obsédés des problèmes de causalité, ils s'égarent dans la rumination métaphysique.

Apparemment curieux de tout, ce sont des faux génies touche à tout, entreprenant tout, et ne terminant rien. C'est là qu'ils cessent de faire illusion et que leur morbidité apparaît dans le fait que traitant de tout ils ne réalisent jamais rien.

P. JANET a observé que l'objet obsédant est surtout l'objet professionnel. Le boucher a peur des couteaux, peur d'égorger ses clients. Le notaire a peur des porte-plumes, il est saisi d'angoisse dès qu'il doit signer un acte.

C'est donc bien là où les représentations sociales sont en droit le plus organisées, le plus liées à des praxies efficaces que règne l'incertitude.

Manifestement la représentation n'est pas capable de frayer un chemin vers une réaction adaptée. Il y a des trous dans la digue et la représentation fuse dans tous les sens, éveillant des contextes parasites, inefficaces, toutes les associations d'idées les plus inactuelles, jusqu'à la rumination métaphysique.

"Quand on a vu beaucoup de douteurs disait P. JANET, on se demande avec tristesse si la philosophie n'est pas une maladie de l'esprit".

Le psychasthénique montre son vrai visage dans les obsessions, les aboulies, les angoisses, les timidités, les préoccupations hypochondriaques etc...

Il montre un visage réactionnel dans les attitudes par lesquelles il tente de retenir ses représentations qui s'enfuient : formule conjuratoire, réaction inverse, manie de symétrie, manie de perfectionnement, audace soudaine.

C'est ce que montrent bien les observations de contre tics.

Un malade atteint du tic du faux col, s'en défendait avec une ficelle qu'il attachait à son faux col et qu'il reliait à son gilet. En tirant sur le bas de son gilet il mobilisait son faux col. Il s'était ainsi débarrassé du tic du faux col, mais il l'avait remplacé par le tic du gilet. (G. DUMAS).

Plus l'obsession sera gênante, plus le sujet s'y enfoncera, et plus il tentera des manoeuvres de diversion, gestes de dénégation, formules stéréotypées à prétention conjuratoire qui deviendront à leur tour obsédantes : telle femme du monde était connue pour une obsession, toujours la même, au milieu d'une conversation, on la voyait se troubler, puis elle lâchait à mi-voix : "Merde, Merde, sacré petit cochon". Ayant ainsi libéré son fardeau affectif, elle reprenait la conversation.

A l'incertitude de la représentation définie des choses, répond la manie de symétrie : les malades compteront les carreaux d'un dallage, règleront leur pas sur l'espacement des carreaux avec des changements de pied compliqués pour rétablir l'équilibre droite gauche dans l'espace et dans le temps. Les manies de rangement tendent à corriger le flou de la représentation de la place de chaque chose. Les manies de perfectionnement tendent à corriger le "sentiment d'incomplétude" qui plane sur tout ce que le psychasthénique entreprend.

A ce double tableau positif et réactionnel s'ajoute un tableau affectif fait d'hyperémotivité; d'où la notion de constitution émotive dans laquelle DUPRE classait la psychasthénie.

Or il ne manque pas non plus de cyclothymiques qui ne sont nullement des maniaco-dépressifs.

Sous le nom d'atonie morose, P. JANET a décrit des sujets qui, à la différence des psychasthéniques, sont capables de réaliser leurs entreprises, mais ne peuvent se mettre en action sans un certain climat d'enthousiasme.

La valeur d'un individu, dit P. JANET, se mesure à son aptitude à accomplir des corvées. C'est ce dont ceux-ci sont incapables, le travail n'est possible pour eux que s'il est un jeu. Ce sont des abouliques mais ce ne sont pas des psychasthéniques. Ils n'ont ni sentiments d'incomplétude, ni obsessions, aucune amorce d'idées délirantes.

Il y a certainement un air de famille entre ces divers états morbides en même temps que des dispositions caractérielles

qu'on trouve par ailleurs en dehors de toute psychopathie. On est donc bien en droit de se demander si ce ne serait pas précisément ces dispositions caractérielles qui donneraient leur physionomie à chacune de ces entités cliniques, sur un fond psychopathique neutre de base.

Car, cet air de famille c'est toujours un fond d'étrangeté.

Ainsi le psychasthénique agoraphobe ne ressemble en rien à un poltron. Ce n'est pas la rue dangereuse au plus fort de la circulation qui déclenche son angoisse. C'est la rue vide de véhicule, par là-même insolite, pleine de possibilités indéfinissables jusqu'à l'infini. Il apparaît donc à l'évidence que c'est sa représentation de toute chose qui est elle-même indéfinissable.

Bien que parfaitement logique, lucide et réaliste, leur pensée s'égare dans des impasses où celle du normal ne s'égare jamais.

Si l'on songe que la représentation visuelle du normal réalise à tout instant un redressement orthogonal d'une perception brute perspective et que ce redressement est à la base de toute intelligibilité, de toute technologie et de toute science, on conçoit qu'il ne doit pas falloir un bien gros trouble physiologique pour que naisse un sentiment d'étrangeté du monde extérieur.

Paranoïa. - Il semblerait à première vue, qu'on ne puisse pas retrouver d'air de famille entre la psychasthénie et la psychose maniaco-dépressive d'une part, et la paranoïa d'autre part. Ici c'est un fond d'égocentrisme, arrogant, sûr de soi.

Autant le psychasthénique est souvent un esprit distingué, autant le paranoïaque est un être frustre, égoïste, orgueilleux et méchant.

Cependant le délire peut prendre une forme altruiste, mystique, la note commune restant le faux raisonnement fondé avant tout sur l'hypertrophie du Moi.

Le trouble peut rester longtemps latent sur un fond de difficulté caractérielle, ne se développant en délire qu'à l'occasion d'un état de crise avec l'entourage, ce qui conduit à se demander quel rôle joue précisément cet entourage en tant que facteur étiologique.

Enfin, on trouve des états de transition où la distinction entre psychasténie et paranoïa paraît beaucoup moins nette, mais pose la question du rôle d'une polarité particulière.

"C'est ainsi que KRETSCHMER dit : L'expérience qui révolte "crée un paranoïaque de combat, l'expérience que l'on retient, un "paranoïaque sensitif, et une expression alimentée par l'imagination "un paranoïaque de désir. Car nous ne trouvons la solution du

"problème de la paranoïa que lorsque nous admettons franchement "qu'il y a des paranoïaques, mais qu'il n'y a pas de paranoïa"(1).

Et aussi : "Ce délire prend son point de départ de dis- "positions caractérielles psychopathique, déterminées".

KRETSCHMER décrit des sujets hyposthéniques, de prime abord, doux, timides, affectueux, confiants, aimants, en même temps que susceptibles, redoutant et évitant les contacts, ouverts et faciles, en même temps que susceptibles, hyperesthésiques et vulnérables aux autres... souvent de haute intelligence et de grande valeur, sous leur dehors contrasté d'orgueil et de modestie, de sociabilité et de repliement, d'initiative et de manque d'assurance. Ainsi que le rôle des conflits sociaux, des situations humiliantes.

Nous sommes bien là dans un aspect assez équivoque entre la psychasthénie et la paranoïa, c'est ce que montre cette observation de KRETSCHMER.

Freidrich L... tourneur sur bois, hérédité psychopathique, mais bien portant, bon et sensible, imaginatif, renvoyé une fois pour une dispute sans raison. Lors d'une grève, traité de traître par un camarade. Bouleversé, perd le sommeil, à la suite de cette accusation injuste. Un jour dans une auberge pleine de monde, est pris de peur. Les voix l'étourdissent. Des jeunes gens entrent brusquement, il lui semble qu'ils appartiennent à la police secrète et viennent l'espionner.

Voici une observation de même sens de M.R. ROELENS : M.D.. employé de bureau célibataire, militant C.G.T. fort discret. Pas de relation de femmes, peur de sortir. Vit avec sa mère divorcée, à qui il est très attaché. Surmenage pour préparer un examen. Auto-accusation de barbarie vis-à-vis de sa mère à l'occasion d'une maladie, puis du décès de celle-ci. Puis, délire de persécution et hospitalisation. Se croit poursuivi par l'O.A.S. qui l'aurait condamné à mort. Les gens parlent de lui dans le restaurant et le prennent pour un indicateur de police. Affolé, fait du bruit pour se faire arrêter. Hospitalisation et liquidation du délire; "tout "cela dit-il est maintenant terminé, c'était la fatigue de l'examen "le choc de la mort de ma mère aussi".

Par ailleurs, aucun trait paranoïaque. Assez liant et volubile, asthénique.

Refait une poussée délirante qu'il critique lui-même : "J'avais l'impression qu'il s'était passé quelque chose dans le "grenier. Un jour, j'ai pris mon courage à deux mains, et je suis "monté voir. Il n'y avait pas la moindre trace, et cela prouverait "que je me suis trompé. J'aimerais me tromper. Il faudrait m'appor-

---

(1) E. KRETSCHMER : Paranoïa et sensibilité, P.U.F. Paris 1963 p.257
Psychologie médicale 1956.

"ter des preuves palpables que c'est uniquement le fait de mon "imagination. Pourquoi voudrait-il ma mort, plutôt que celle de "quelqu'un d'autre. Ou alors, suis-je sujet à des hallucinations "et il faudrait que je me débarrasse de ces idées, mais ce n'est "pas si simple".

Voici donc un malade que ses dispositions constitutionnelles orientaient vers la psychasthénie et qu'une crise d'entourage a orienté vers une pseudo-paranoïa.

Mais si de nos jours on insiste particulièrement sur l'influence de l'histoire du malade, ne tentons-nous pas aussi à min miser par trop le facteur constitutionnel, au point de nier parfois tout caractère médical à la psychiatrie.

Ainsi par exemple une femme de 55 ans observée par M. ROELENS, mère de famille aisée qui fait un délire de persécution, d'empoisonnement et de jalousie centré sur son mari et ses enfants, avec un besoin éthylique nettement toxico-maniaque.

Or, ses antécédents sont marqués par trois ruptures :

rupture avec ses parents défavorables à sa vocation pédagogique,
rupture avec l'enseignement, après dix ans de carrière irréprochable, pour se marier,
rupture familiale, après 15 ans de vie irréprochable, pour entrer dans le délire : malaise intérieur, se sent inutile. Malaise relationnel : les amis puis la famille s'écartent d'elle devant ses excès. Malaise situationnel : prétend ne plus pouvoir, à 55 ans, reprendre une situation abandonnée depuis 20 ans, et être condamnée à une vie monotone et sans projet.

Le rôle de ces conflits comme facteurs aggravants est certain. Mais ont-ils vraiment le rôle de primum movens dans la construction délirante, comme le conçoit l'école phénoménologiste ?

Car il y a beaucoup de ruptures dans la vie de cette malade, et qui semblent obéir à des manifestations paraodxalement opposées.

Il y a, remarque M. ROELENS, une attitude bovarysante dans le comportement de la malade. Elle se complait certainement dans le cliché de sa vocation intellectuelle face aux préjugés de bourgeois bornés.

Mais sa vocation semble aussi floue que ses sentiments familiaux : loin de triompher, elle s'en lasse et se marie le plus bourgeoisement du monde. Car rien ne l'empêchait comme bien d'autres, de concilier sa vie familiale et ses obligations professionnelles. Bien mieux, rien ne l'empêchait 15 ans après,de reprendre une activité enseignante. Sa situation aisée lui aurait permis d'exercer l'enseignement sous forme libérale, voire même de s'entourer de

collaborateurs sous ses ordres. Mais alors, elle aurait sans doute été privée de son principal besoin, celui de pleurer sur son sort.

Elle semble trouver dans le délire une sombre satisfaction, et peut-être même une paradoxale et précaire réinsertion dans les contextes sociaux.

Car, si affligeants que soient les thèmes de malheur et de persécution qu'elle développe, ceux-ci sont en fin de compte moins traumatisants que l'indicible égarement dont ils procèdent. Il n'est pas question qu'un psychopathe dise : je suis triste du fait de mon état général déficient, je suis en colère du fait de mon agressivité morbide.

Il est finalement pour lui, plus rassurant, plus normalisant, de dire : je suis triste parce que j'ai des malheurs; je suis en colère parce qu'on me veut du mal.

Finalement nous sommes en présence du tableau que décrit P. JANET, de ces malades : "en quête d'un vague et impossible idéal qui n'est que l'envers de leur inadaptation au réel". Sentiment d'incomplétude, indécision, impulsivité, voilà le véritable drame de la malade; et son histoire, ce n'est pas elle qui la subit mais c'est elle qui la fait.

Au total, il y a un trouble profond de la conscience de soi -même ,qui cherche une sédation dans un besoin éthylique nettement toxicomane, une impuissance constitutionnelle à réaliser une insertion sociale.

C'est donc un trouble profond et diffus qui siège donc au niveau de la mémoire organisée, substrat des shèmes sociaux.

On peut remarquer en effet,chez de tels malades,que les déterminations sociales les plus simples entrent en conflit avec une foule de motivations parasites, d'objections vaines, de difficultés illusoires; tel ce malade qui se consumant d'amour pour sa voisine de palier, était incapable de dire simplement en passant : bonjour mademoiselle, parce qu'il y avait "des fluides" qui formaient barrage entre lui et la voisine désirée. Son aboulie n'était donc nullement comparable à une timidité ordinaire, relevant du trouble que chacun éprouve plus ou moins ,en présence des réactions du prochain : Un timide normal éprouve simplement sa timidité, mais celui-ci la projette dans le milieu extérieur, la réalise comme une entité plus ou moins supra-naturalisée, "un fluide". Et là encore, nous voyons bien que nous sommes en présence d'un trouble foncier des représentations mentales, amenant une mal position générale, selon le mot de Ch. BLONDEL, des représentations du corps, du moi et du monde.

G. DUMAS illustrait cette désocialisation et cette conscience autistique par cette observation : il faut une troupe de gendarmes armés jusqu'aux dents pour garder quelques détenus de

droit commun. Il suffit d'un seul infirmier pour maintenir l'ordre parmi plusieurs centaines d'aliénés. Chacun file son délire, indifférent, voire même ironique et sévère pour celui de ses voisins : "Docteur, c'est intolérable, vous me faites coucher entre deux piqués".

Le critère du normal, c'est l'efficacité de ses déterminations en collaboration avec son groupe. Un psychasthénique pourra faire quelques temps illusion avec des ruminations autistiques pseudo philosophiques. Mais on verra vite qu'il n'y a pas de commune mesure avec le travail assidu et la documentation méthodique que réalise le philosophe authentique.

L'argumentation spécieuse de certains polémistes crée souvent dans la foule un véritable délire de persécution collectif. On a décrit "les folies obsidionales". Quoi qu'il en soit, le militant normal, si passionné, si conditionné soit-il, est intégré à un groupe et ne reste jamais tout à fait imperméable à l'esprit critique. Il n'en va pas de même du paranoïaque, qui reste seul, agit seul, muré dans sa conviction absurde et réfractaire à tout argument de bon sens. Ce n'est pourtant pas la logique ni le bon sens qui lui manquent dans tout ce qui ne le concerne pas. Mais dans ses affaires personnelles, c'est un bon sens à lui, dont il se sert. Il ne renie pas la logique, mais la part de conjecture qu'il y a dans toute argumentation suffit pour qu'il y glisse sa conviction délirante. Le polémiste ne fait souvent pas autre chose; ce n'est donc pas le procédé qui est anormal, c'est son origine. C'est au niveau de la motivation, que siège l'anomalie.

C'est ce qui apparaît nettement chez l'érotomane; Son comportement est stéréotypé, toujours le même. Il ne cherche pas à lier discrètement connaissance, à se faire accepter et espérer une réciprocité. D'emblée, il est convaincu que le partenaire, qui souvent ne le connaît même pas, ne pense qu'à lui. Il ne fait que répondre à ses avances. Quand on le met à la porte il pense que c'est une épreuve, mesurant la valeur de ses sentiments. Et quand on le fait empoigner par les gendarmes, il parle encore d'amour, d'épreuve, de mariage. C'est seulement quand la réaction du partenaire, excédé, deviendra évidente, que l'érotomanie se changera en persécution que le malade deviendra dangereux.

Et là encore on retrouve la marque d'une incertitude de la représentation socialisée. Incertitude de la représentation du moi et de l'autre, amenant la projection sur le semblable d'une passion personnelle, elle-même incertaine, ambivalence du vrai et du faux, indifférence à toute vérification, à toute argumentation, indistinction dans les aspects conjecturaux de la pensée, de la part du possible et de l'impossible, qui est la base même du bon sens.

Donc, dans tous ces états psychotiques, on retrouve un point commun toujours le même : un trouble général de l'ensemble des données qui constituent le domaine de la mémoire organisée.

Psychose hallucinatoire,
Délire d'imagination, Paraphrénie

-=-

L'incertitude des représentations se retrouve à la base de la psychose hallucinatoire. L'hallucination n'a pas plus d'objectivité que la banale illusion. C'est l'incertitude du Moi et de l'autre qui fait attribuer une origine extérieure au langage intérieur du malade. C'est ce qui apparaît avec plus de netteté quand il se trouve que c'est lui-même qui articule à haute voix son hallucination. Ce qui fait le fond de l'état morbide, c'est la dépersonnalisation, l'ambiguïté du Moi et du non Moi. Et la conviction délirante de l'influence extérieure puise à la même source : indistinction de son état d'humeur personnel et de celui de son semblable. Il n'est pas foncièrement différent du mélancolique qui pense : je suis triste, donc j'ai des malheurs, du paranoïaque qui pense : je suis en colère, donc on me fait du tort. C'est la même confusion du pur individuel, du pur état affectif sans base rationnelle avec une attitude mentale motivée par des raisons réelles.

C'est pourquoi les malades ne sont nullement troublés par le fait que leurs voix n'ont pas de réalité sensorielle, fait qu'ils décrivent eux-mêmes : "ce sont des petites voix, des voix de mort" "(G. DUMAS) "c'est une voix qui vient dans la tête et pas dans les "oreilles, c'est une parole en pensée, j'entends mentalement, c'est "comme une parole intérieure qui ne fait pas de bruit". (Observa- "tions de CELLIER). "C'est une voix télépathique d'âme à âme, de "pensée à pensée, comme une transmission de pensée". Ou encore : "ce sont des voix spirituelles, comme quand on se recueille : des "voix spirituelles dans le cerveau". (R. ROELLENS).

C'est sans doute la raison pour laquelle les hallucinations sont essentiellement auditives, le contexte imaginaire visuel ne pouvant pas faire illusion comme peut le faire le langage intérieur.

"Pour les classiques comme LASEGUE et FALRET dit M. ROELLENS, les "hallucinations n'existent pas dans les délires chroniques. "Quand elles existent, et alors à la façon d'un appoint, elles ont "un visage spécial : comme si, sur le plan de la vue, le malade "marquait une distance plus grande par rapport à l'insolite et au "factice de l'imagination... plus que l'hallucination, il s'agirait "ici de représentations mentales automatiques, soient qu'elles res- "tent intérieures, soient qu'elles soient projetées dans l'espace, "mais alors avec cette nuance : on me fait voir, c'est comme du "cinéma, c'est comme un portrait, etc..."

Les hallucinations frustres du domaine auditif, coenesthésique , olfactif ou gustatif ne sont sans doute, elles aussi, que des bribes de vagues impressions sensorielles, telles que chacun en éprouve à tout instant, mais triées et majorées par la conviction

délirante : sorte de fond sonore associé aux hallucinations du langage, impressions gustatives rattachées à des idées d'empoisonnement, impressions viscérales ou génitales rattachées à des idées de violence, de viol, outrage aux moeurs; impressions cœnesthésiques, avec des sensations de transformation corporelle globale, telle la sensation d'être devenu de verre, de bois, etc...

"D'une variante à l'autre dit M. ROELENS, on perçoit déjà la plus "ou moins grande élaboration délirante de l'hallucinatoire, sa plus "ou moins grande intégration au délire".

C'est la signification qui est l'élément directeur de l'hallucination : au début, injure brève (vache, salope, fumier, pédé, cocu, pute, etc...) puis phrases courtes injurieuses : (tiens voilà le cornard; ce soir on le crève).

Quand l'objectivation spatiale est affirmée, c'est toutefois sous l'aspect d'une voix chuchotée, ou à distance, à plusieurs kilomètres.

Il n'y a donc sans doute pas de différence véritable entre l'hallucination prétendue objective et l'hallucination verbale psychique proprement dite. Mais c'est là que les choses deviennent intéressantes et qu'apparaît l'ambiguïté de la représentation mentale du Moi et du non Moi; du psychique et du spatial, comme l'ont remarqué tous les auteurs.

"L'objectivation spatiale est remplacée par une objectivation psy- "chique, en ce sens que sont ici incriminés des phénomènes vécus "comme intra psychiques, bien que le sujet les déclare étrangers" (R. ROELENS).

"Dépossession du Moi" (LEVY VALENSI), "Scission, automatisation, "dissidence du Moi" (CLERAMBAULT), "Vécu du Moi comme un corps "étranger" (Henri EY).

Les phénomènes d'écho traduisent encore plus nettement cette ambiguïté du monde intérieur et du monde extérieur : "le "malade a l'impression que sa pensée se projette autour de lui... "comme s'il entendait une voix qui répéterait sa pensée ... on lui "vole sa pensée... une malade dit : quand je prends un livre je ne "peux pas lire, parce qu'ils lisent tout haut la même chose dans "la cour". (R.ROELENS).

Nous sommes donc loin de la conception de Benjamin BALL qui définissait l'hallucination comme une perception sans objet, et la distinction entre l'hallucination vraie et la fausse hallucination semble assez factice.

L'indistinction de la frontière entre le réel et le virtuel apporte un sentiment de pseudo objectivité à un simple dialogue mental. Mais c'est aussi sur l'ensemble des représentations que va porter l'incertitude des contours : incertitude du caractère personnel des états d'âme et des motivations, et projection de

ceux-ci sur des personnes étrangères et délire d'interprétation attribuant à celles-ci l'origine de l'hallucination.
Et ceci ne se limite pas à un simple faux raisonnement, mais constitue un trouble représentatif général, qui, tout comme dans le syndrome de Cotard, va conduire le malade à des sentiments d'étrangeté, qui vont lui faire concevoir comme support de ses hallucinations, des mécanismes fantastiques dont il traduira le caractère inouï par les néologismes les plus extravagants : "On a installé un téléphone psychique dans le trou du lavabo ... "on m'envoie des "mauvaises odeurs avec des pompes psychiques aspirantes et foulan-"tes, on m'ionise ... on me bistrouille ... on me lance des gila-"des ..."

Nous retrouvons donc dans la psychose hallucinatoire un air de famille avec lespsychoses examinées plus haut.

Délires d'imagination.

C'est toujours une incertitude des contours de la représentation mentale qui va apparaître dans les délires d'imagination. Ici, c'est entre l'imagination et le souvenir que va porter l'équivoque. Ceci n'a rien d'extraordinaire en soi, et c'est un phénomène dont le normal est facilement dupe; la critique du témoignage est là, pour en rendre compte. Il arrive à chacun de nous, au réveil de se demander parfois si le rêve dont on sort n'est pas un souvenir réellement vécu. Mais le normal sait faire la différence par une simple enquête sur la continuité du contexte.

Ce qui est pathologique, c'est que le malade se complaise dans une construction de pure imagination et la traite comme si elle était l'expression du réel, l'expose à qui veut l'entendre, et se comporte comme si il était convaincu que tout le monde le croit. Cependant on va retrouver là un caractère voisin de celui qu'on a observé dans l'hallucination : le malade n'est pas dupe de son rêve; il n'est pas dupe de la crédulité de son entourage. Tout ce qu'il demande, c'est de pouvoir se comporter comme s'il croyait à son rêve, et que l'entourage se comporte comme s'il le croyait : un malade de DUMAS était Prince de Romagne, chassé de ses Etats par une révolution de palais. DUMAS avait fait l'expérience suivante : le concierge de l'asile avait été chargé de se présenter au Prince de Romagne avec un document d'apparence officielle où le Président de la République informait le Prince de Romagne de ce qu'il était réintégré dans ses Etats. La plaisanterie a été très mal prise :"Prince de Romagne, Prince de Romagne, qu'est-"ce que c'est que cet espèce d'imbécile, est-ce qu'il va me foutre "le camp avant que je lui apprenne à se foutre de ma g..." "

Une autre malade s'était inventé le don des langues. Elle en savait effectivement quelques-unes, plus ou moins. Elle avait même acquis un réel talent pour mimer l'intonation et même l'écriture de langues exotiques que personne ne pouvait contrôler. Mais un jour M. DUMAS lui dit : "Est-ce que vous pourriez nous écrire cela au tableau en anglais. Réponse : Ah, en anglais ? - Oui,

en anglais. - la malade s'est mise à l'oeuvre assez laborieusement; elle y est tout de même arrivée, mais l'alerte avait été chaude. Alors DUMAS lui dit : Vous savez ce que l'on raconte dans le service ? on dit Melle L... avec ses langues, elle nous en conte. - Ah on dit ça - oui on dit ça - eh bien c'est bon à savoir. Elle ajoute : après tout, croyez-vous que la vie est si drôle, et si ça me fait plaisir à moi, c'est mon affaire, et qu'est-ce que ça peut leur faire à tous ces imbéciles.

Donc, on ne peut pas parler d'affaiblissement intellectuel, ni de confusion mentale, ni de rupture avec le réel. Ce sont les catégories du vrai, du faux, du réel et de l'imaginaire, de la bonne foi et du mensonge qui perdent le caractère tranché qu'elles ont chez le normal. L'ambiguïté des représentations transpersonnelles projette sur la crédulité supposée de l'auditoire la complaisance avec laquelle le sujet traite lui-même sa rêverie. Il y a donc comme disait BLONDEL une inaptitude à traiter ces états comme des choses, une perte des distinctions tranchées que nous établissons entre le corps, le Moi et le monde. Ici encore il y a des trous dans les digues où se coule la finalité socialisée de nos représentations. Les cadres en deviennent indistincts, et la bonne foi, la mauvaise foi ainsi que la crédulité et l'incrédulité de l'entourage; sont mis sur le même pied, et sur la même échelle de valeurs.

Nous retrouvons là encore ce même air de famille qui réunit les diverses psychoses par le caractère incertain des représentations organisées.

Dans la paraphrénie fantastique, on va voir ce sentiment d'incertitude introduire dans le délire imaginatif un sentiment d'étrangeté qui n'est pas non plus sans analogie avec le syndrome de Cotard. Les créations imaginatives des malades vont prendre un aspect démesuré et ils vont là encore employer les plus singuliers néologismes pour exprimer, là encore, des impressions qu'ils jugent inouïes : telle cette malade de DUMAS, persécutée par un monstre composite, à la fois homard, porc épic, rat et lézard, qu'elle poursuivait avec un manche à balai si bien que son appartement devenait un monceau de ruines.

Une autre créait un thème délirant d'une étendue cosmologique. Elle était mère d'une foule d'enfants mytiques, conçus par une opération magique "la mésonnérancie". Des sortes de génies, les "tratones" mettaient l'eau dans les rivières et présidaient à tout ce qui vivait. Les "trémillets" permettaient de voir tout ce qui s'était passé dans une pièce.

Hystérie, Mythomanie

-=-

La mythomanie marque la transition entre les délires d'imagination et les névroses de transfert.

Vaniteuse, c'est une ambivalence du vrai et du faux.

Perverse, c'est une ambivalence du bien et du mal.

Donc, toujours une incertitude des contours représentatifs. Mais pas de note oniroïde. Le malade est lucide, il ment pour mentir, il ment pour l'art, il ne ment pas par intérêt comme le normal, mais parce que pour lui, le faux a couleur de vérité. Il est en effet aussi naïf qu'il est de mauvaise foi,au point que certains auteurs lui attribuent un fond de débilité mentale. La mythomanie a été rapprochée de l'hystérie, cette dernière prenant alors le nom de mythoplastie. D'autre part, JANET rapproche l'hystérie de la psychasthénie sous le dénominateur commun de la perte du sens du réel. Et FREUD fait de l'hystérie une névrose de conversion. Il y a donc là encore un air de famille qui rapproche des entités classiquement distinctes.

Avec l'hystérie, on voit apparaître des accidents fonctionnels pseudo-neurologiques : paralysie, anesthésie, cécité, surdité, amnésie, crise convulsive sans aucun signe focal ni lésionnel et avec intégrité réflexe totale.On voit des amnésies électives limitées à un mot et même à une lettre. Pseudo simulateur au test de dépistage, le malade est pourtant de bonne foi, souffre de sa pseudo infirmité et est plein de reconnaissance pour le médecin qui l'en libère. Il y a cependant des motivations utilitaires inconscientes, mais le malade ne se rend pas compte.

La mythoplastie produit des accidents encore plus extraordinaires : stigmates chez les mystiques; lésions imitant à s'y méprendre des affections organiques. Des faits aussi étranges demandent qu'on y cherche une explication.

Le mécanisme de l'amnésie est concevable. Cela ressemble à ce qui est mis en oeuvre chez le normal dans l'attention et dans l'abstraction. Mais ici le mécanisme fonctionne à l'envers. Le mécanisme de l'anesthésie ressemble à celui de l'attention sensorielle et de la perception des bonnes formes, mais là encore fonctionnant à l'envers. Le normal éduque tout au long de sa vie son acuité sensorielle. L'hystérique pratique cette éducation à l'envers.

C'est donc qu'il existe bien un souvenir du présent qui donne au présent sa présence même et qui est inhibé dans l'anesthésie hystérique pour des contextes particuliers.

La paralysie hystérique semble quelque chose d'extraordinaire. En fait, elle est un cas particulier de l'anesthésie et de l'amnésie : c'est une amnésie élective de certains contextes intéressant la sensibilité proprioceptive et la motricité.

Cela parait beaucoup moins extraordinaire si nous remarquons que l'orientation de notre comportement se règle à un niveau réflexe et s'élabore à un niveau implicite. Nous ne sommes conscients de notre positionnement anti-gravitaire et de notre orientation spatiale, que secondairement, par des informations proprio-

ceptives. Nous ne prenons conscience de l'élaboration de nos propos qu'en nous écoutant parler. Nous ne prenons même conscience de nos motivations que par analyse, en nous regardant agir comme une personne étrangère. C'est ainsi que l'impression de satisfaction ou de dépit que révèlera une décision jouée à pile ou face nous renseignera plus sur notre motivation authentique que de longues méditations.

Or on sait que nos motivations s'élaborent à leur état implicite au niveau de la mémoire d'improvisation paléocorticale, et se réalisent explicitement au niveau des structures fixées de la mémoire organisée. Le comportement des psychopathes évoque l'idée d'une mémoire organisée ramenée au même état implicite et labile que celui de la mémoire d'improvisation à court terme. Mais c'est sans doute pourquoi les motivations confuses, normalement inhibées viennent infléchir le cours normal du comportement du malade, au point de retentir jusque sur les fonctions de la vie végétative.

La réalité de tels phénomènes est attestée par le fait qu'une éducation particulière peut les produire et les discipliner sur un plan physiologique : M. CANGUILHEM cite les observations de Ch. LAUBRY et Th. BROSSE (1) chez les yoguis indous : Ch. LAUBRY et Th. BROSSE ont étudié, grâce aux "techniques les plus modernes "d'enregistrement, les effets physiologiques de la discipline "religieuse qui permet aux yoguis la maîtrise presque intégrale "des fonctions de la vie végétative ... cette maîtrise est telle "qu'elle parvient à la régulation des mouvements péristaltiques "et anti-péristaltiques. Du jeu des sphincters... du rythme car- "diaque ... de l'E.C.G... bas voltage généralisé, disparition des "ondes, infime fibrillation sur la ligne iso électrique; métabo- "lisme basal réduit. La clé de l'action du yogui sur les fonctions "physiologiques les moins soumises à la volonté, c'est la respira- "tion. C'est à elle qu'il est demandé d'agir sur les autres fonc- "tions. C'est par sa réduction que le corps est placé à l'état de "vie ralentie comparable à celle des animaux hibernants... Considé- "ré sous cet angle de l'activité consciente en rapport avec des "niveaux psychophysiologiques qu'elle utilise, le problème de la "pathologie fonctionnelle apparaît intimement lié à celui de l'édu- "cation".

Une éducation appropriée nous permettrait donc d'articuler notre activité volontaire avec le jeu de la musculature lisse et celui des fonctions végétatives. Il y a là tout un ensemble de fonctions qui restent sans emploi dans notre type de vie. C'est à cette sorte d'éducation que tendent les méthodes d'accouchement sans douleur.

L'hystérique acquiert une éducation de ce genre. Il fait du yoga à l'envers. D'autre part, les recherches récentes apportent

---

(1) G. CANGUILHEM : Le normal et le pathologique, p. 106

de nouvelles informations étiologiques sur l'hystérie et remettent à jour la parenté que JANET lui attribuait avec la psychasthénie. Les travaux de LEROY et GOUDAL (1) ont mis en évidence dans l'hystérie un état calciprive qui la rattacherait à la spasmophilie. Ils rappellent la sensibilité à l'hyperpnée des hystériques étudiés par DONGIER, avec signes E.E.G.Par HEUYER et LELORD qui y ont retrouvé un processus d'inhibition avec brièveté des post images et difficultés de conditionnement. Par NAYRAC, KOUPENIK, et P. SCHNEIDER qui ont retrouvé à l'électromyographie des doublets typiques de tétanie latente. LEROY et GOUDAL ont constaté l'association quasi constante de troubles psychiques à la tétanie. Des signes électromyographiques (doublets et triplets) dans 62% des hystéries avec une fréquence plus élevée (79%) dans l'hystérie de conversion.

L'étude du bilan calcique entreprit par M. MILHAUD, confirme ces observations.

On retrouve alors la conception uniciste de JANET. Ainsi, l'hystérique serait un psychasthénique spasmophile, dont l'anxiété latente, le besoin d'auto-analyse majorerait par une crise émotionnelle un accès de tétanie, l'hyperpnée née de l'émotion,venant à son tour aggraver les accidents. La simple poltronerie chez le normal réalise des accidents qui ont une certaine analogie avec les accidents hystériques : palpitation, tachycardie, douleur précordiale de faux cardiaque neurotonique, pseudo angine de poitrine liée à des désordres digestifs.

Mais l'ampleur des réactions chez l'hystérique traduit un trouble représentatif certainement plus profond, indécision des contours de la prise de conscience du schéma corporel, reflet des préoccupations hypocondriaques du malade, elles-mêmes reflet d'une inquiétude latente qui traduit l'indécision générale des contours représentatifs de la réalité.

Cependant, M. LAUNAY dans son service de pédiatrie, a mis en évidence un caractère étiologique nettement conversionnel dans la psychasthénie. Non pas tant dans des difficultés de franchissement des stades classiques du développement mental, que dans une traumatisation profonde liée à des anomalies du comportement des parents l'un envers l'autre et envers l'enfant.

Au départ, tout l'univers de l'enfant est lié à sa mère, à sa présence et au bercement. Entre trois mois et un an, stade oral, toute prise de connaissance se fait en portant les objets à la bouche. Mécontent, l'enfant rejette, vomit, mord, refuse la nourriture, il ne connaît d'autre relation que sa mère.

---

(1) C. LEROY et A. GOUDAL : Revue de médecine psychosomatique et de psychologie médicale 12 (2) 251 - 263. 1969.
Triangle Sandoz volume IX n° 4. 4e trimestre 1969.

De 1 à 3 ans, stade anal, les habitudes de propreté sont fondamentales. La selle est une réponse de bonne volonté à la sollicitude de la mère. Déçu il refuse la selle, les repas. Agressif, il brise les objets.

A 3 ans, période oedipienne son évolution normale exige une attitude accueillante du père. Sinon il régresse aux stades primaires où la présence maternelle était prépondérante.

Peu de problèmes chez la fille selon M. LAUNAY.

Attachée au départ à sa mère, elle acceptera instinctivement son père par affinité naturelle, si celui-ci l'accepte naturellement pour fille. Sauf cas de fille-garçonne d'évolution plus difficile.

Un enfant heurté par un père bourru, une mère inattentive, ou au contraire trop envahissante, faisant de lui un jouet, répondra par une attitude de refus, représentée par un stade au-dessous de son âge : encoprésie, énurésie, agressivité, anorexie mentale, puis difficulté scolaire, violence, négligence vestimentaire affectée. Une situation pire encore est celle du père-gendarme et de la mère abusive, couvant l'enfant par compensation.

Ou bien la mère femme incomprise prenant une revanche sur sa déception conjugale, en accaparant l'enfant et en discréditant sournoisement son père. Ou encore, le couple père enfant, et mère matriarcale.

L'enfant éprouvera sa préférence où le prestige exclusif de l'un des parents sous l'aspect d'une culpabilisation vis-à-vis de l'un ou de l'autre.

Au terme de cette situation traumatisante, M. LAUNAY observe de véritables tableaux psychasthéniques : obsessions, manies mentales, manies de rangement, de perfectionnement, sentiment d'incomplétude, doutes, scrupulres, phobies, troubles de caractère : asthénie ou suractivité, colère, insomnie, timidité, sagesse exemplaire, difficultés scolaires.

FREUD a montré également de célèbres observations de névroses obsessionnelles d'origine manifestement conversionnelle (1).

Il se pose alors un problème étiologique. Quelle est l'origine première de ces troubles ?

Est-elle purement fonctionnelle, selon la conception de FREUD ?
Est-elle avant tout dégénérative, selon la conception de JANET?
Est-elle mixte ?

---

(1) FREUD : Introduction à la psychanalyse p. 239

L'accident conversionnel est-il le primum movens ou n'agit-il que comme cause occasionnelle sur un terrain obsessionnel latent, ou encore, le phénomène de conversion réalise-t-il directement les accidents sur le plan fonctionnel ou par l'intermédiaire d'un processus émotionnel auto toxique par trouble endocrinien.

Il doit certainement exister, à la suite de fâcheux concours de circonstances, de fautes éducatives, des attitudes psychasthéniques ou paranoïaques, sans psychasthénie ou paranoïa vraies, de la même manière qu'il existe des attitudes scoliotiques sans scoliose vraie.

Il existe bien de pseudo débilités mentales, purement fonctionnelles par insuffisance de l'éducation première dans les premières années de la vie.

Mais, ce qui sera toujours difficile, c'est de faire la preuve de la non existence d'un terrain prédisposant constitutionnel.

FREUD, lui-même, n'est pas loin de partager le point de vue de JANET : "remarquez bien dit-il, que nous tenons compte ici "du facteur constitutionnel dont nous n'avons d'ailleurs jamais "contesté l'importance. Nous nous élevons seulement contre la "conception qui néglige tous les autres facteurs au profit du seul "facteur constitutionnel, même dans le cas où, d'après les données "de l'observation et de l'analyse, il n'a rien à voir et ne joue "qu'un rôle plus que secondaire (1).

Le caractère classiquement rebelle de la psychasthénie à toute psychothérapie semble en faveur de l'étiologie constitutionnelle. On peut donc penser que le point de vue de JANET et celui de FREUD se complètent, l'indécision et la fluence des représentations mentales frayant les voies de la conversion.

En conclusion il apparaît un fond commun à l'ensemble des psychoses, c'est l'indécision des structures de la mémoire socialisée. Que sur ce trouble de base se greffe une polarité caractérielle particulière, une répercussion thymique de troubles endocriniens ou hydroélectrolytiques, enfin des conflits inhérents à l'histoire du sujet, et c'est peut-être cet ensemble qui donne à chaque entité clinique sa physionomie particulière.

Le caractère très diffus de l'atteinte psychotique des fonctions mentales sans atteinte organiques décelables est donc très évocateur de la maladie d'organisme, dont la vraisemblable étiologie chimique autotoxique, semble bien confirmée de façon quasi expérimentale, par la toxicologie du travail. Délires confusionnels ou maniaco-dépressifs de l'intoxication par le Sulfure de

---

(1) FREUD : Introduction à la psychanalyse p. 385.

Carbone, syndrome dépressif et anxiété pantophobique de l'intoxication par le Bromure de Méthyle etc...

Si l'on compare les psychoses avec les démences, on voit là une illustration de la théorie du double aspect de la mémoire. Dans la démence, trouble de la mémoire à court terme avec caractères lésionnels confirmant le siège paléocortical de celle-ci; conservation de la mémoire organisée.

Dans les psychoses, tableau inverse; c'est la mémoire organisée, gardienne des schémas de comportement socialement adaptés, qui se dérobe. D'où indécision des prégnances, des constances et des maximes de conduite, amenant égarement, sentiment d'étrangeté, ambivalence des motivations. La mémoire toute entière se retrouvant sous l'aspect qui est celui de la mémoire improvisatrice à court terme, les malades improvisent toute leur conduite, en quelque sorte à vue,un peu comme les tabétiques improvisent leur démarche en substituant le contrôle visuel à la sensibilité profonde défaillante.

La théorie nouvelle présente également des concordances avec les tableaux décrits par la psychanalyse. Celle-ci est dominée par la notion d'inconscient. L'inconscient n'est pas un état univoque, et c'est une notion qui recouvre certainement des données multiples. Le conscient et l'inconscient ne s'opposent pas comme le jour et la nuit. Les états réputés conscients comportent une foule de données hétérogènes, et la frontière est simplement indécise entre le conscient et l'inconscient.

D'une façon générale, dans l'univers tout est état, rien n'est substance, le conscient défini comme la face subjective de l'état de fonction, ne pose pas de problème. L'inconscient dans l'état de sommeil n'en pose pas davantage : du sommeil à la veille la différence repose sur deux manières opposées d'exister.

Qu'un état simple comme le réflexe élémentaire soit recouvert par un état complexe ne pose pas de problème. Ici, l'inconscient, c'est l'imperceptible.

Le souvenir évoqué représente un état de fonction, et le passage du souvenir latent au souvenir évoqué, est analogue à celui du germe à la plante. Ici, l'inconscient, c'est l'implicite. Cet inconscient est cependant relatif. C'est ainsi que, si en quittant le matin notre domicile nous éprouvons un sentiment de malaise nous constatons que nous avons oublié quelque chose, sans pouvoir définir quoi, au départ : L'ensemble noie le détail.

C'est au niveau du dialogue de la mémoire improvisatrice et de la mémoire organisée que va apparaître l'homologue des conflits décrits par la psychanalyse.

Il serait illusoire de rechercher un siège physiologique du conscient et un siège physiologique de l'inconscient. Au sein

d'un même système coexistent des contextes divers les uns réputés conscients, les autres réputés inconscients : un contexte représentatif ou un contexte discursif seront réputés conscients; alors qu'un contexte moteur habituel sera réputé inconscient, mais cette conscience n'est que relative au contexte qui sert de système de référence.

Les états réputés conscients ou inconscients se situent tantôt au niveau de la mémoire improvisatrice, tantôt au niveau de la mémoire organisée. L'intention de signification implicite se situe au niveau de la mémoire improvisatrice; le déroulement pseudo automatique du discours se situe au niveau de la mémoire organisée. L'ensemble des deux systèmes forme un tout réputé conscient mais chacun des éléments séparé serait tenu pour inconscient.

C'est en effet au niveau de la mémoire improvisatrice, dans la relation du paléocortex avec les aires frontales de la prévision que se situe la motivation, l'imagination, l'invention, dont le travail latent pseudo inconscient, jaillit par une illumination subite que l'on a appelé insight. Et en contre partie, c'est donc au niveau de la mémoire organisée que se trouve le savoir faire, le metier, la virtuosité, qui apparaîtraient comme des déroulements automatiques inconscients s'ils n'étaient pas en relation directe avec les états motivationnels.

D'autre part, on sait que c'est la mémoire improvisatrice qui se trouve en relation directe avec les aires de l'affectivité. C'est donc à ce niveau que vont se trouver les pulsions primaires, et, sur le plan de notre comportement motivationnel, c'est là cette fois que va se trouver l'inconscient. Et c'est au niveau de la mémoire organisée que vont se trouver le sur moi et la censure. Le Moi conscient représente donc l'harmonie des deux systèmes.

On conçoit en effet que ce soit dans le fonctionnement simultané des deux systèmes, que réside un vaste ensemble fonctionnel, se traduisant par l'impression de conscience claire, le fonctionnement isolé de l'un ou de l'autre prenant nécessairement un aspect de demie teinte et d'inexprimé. Ceci est évident, si l'on considère que le système improvisateur à court terme n'est en relation qu'avec des impressions affectives confuses, alors que le système organisé est en relation directe avec les zones de projection, traduisant l'aspect de ce que FREUD a appelé le système PC.

Alors, si une amorce de comportement vient à germer dans le système à court terme, ce ne sera d'abord qu'une vague pulsion, qui ne prendra corps, que s'il existe, au sein des engrammes du système organisé, des germes correspondants prêts à éclore sous l'induction de cette pulsion. Ces germes peuvent être ceux d'habitudes pratiques aussi bien que d'habitudes morales. Si les habitudes morales se présentent sous leur aspect normal de cristallisation mentale stable, la pulsion inadéquate, du fait de sa labilité même s'éteindra. Ce sera la répression. Si cette stabilité est constitu-

tionnellement déficiente on aura une amorce de germination d'une foule de germes parasites. Ce sera l'état mental obsessionnel.

Si un sujet se donne le change à lui-même, par la restriction mentale déguisant les pulsions initiales, il se créera au sein de la mémoire organisée, des ilôts de représentations symboliques, qui auto-entretiendront la pulsion, et finiront par fonctionner, plus ou moins insidieusement, à son relatif insu. Ce sera le refoulement.

Cela n'ira peut-être pas loin s'il s'agit d'un adulte. Mais si la restriction mentale relève de la naïveté sans discernement d'un enfant, on conçoit que les choses évoluent alors de façon beaucoup plus insidieuse, et que le sujet puisse ignorer véritablement par la suite la cause initiale de son anomalie de comportement.

Nous allons retrouver dans le rêve des aspects semblables avec encore plus de netteté.

Le rêve

Le rêve présente un intérêt psychologique et médical.

Au point de vue psychologique c'est une scission de l'activité cérébrale et des afférences sensorielles. On pourrait espérer y observer la représentation mentale à l'état pur.

En fait c'est plus difficile qu'il ne le paraît : la participation sensorielle n'est pas totalement absente; le rêve ne peut pas être noté sur le vif, mais après coup, et l'on ignore la part de la perte de vigilance, de l'illusion, voire même du faux souvenir.

Au point de vue médical on sait l'importance que lui a attribué FREUD.

Récemment JOUVET a montré l'importance psychosomatique du rêve et les désordres psychiques et somatiques amenés par la privation de rêve, plus graves que ceux résultant de la privation même de sommeil, et pouvant conduire à la mort.

Enfin c'est un sujet très riche en investigations physiologiques, électroencéphalographiques et pharmadocynamiques.

Les travaux de JOUVET ont montré que le sommeil se divise en deux phases alternées :

1) le sommeil de repos cortical complet représentant 70% du sommeil, caractérisé par des ondes lentes à l'E.E.G.

2) le sommeil paradoxal, caractérisé par des ondes rapides et correspondant à des périodes d'éveil cortical accompagné d'une déconnexion des afférences extérieures par élévation des seuils.

Le mécanisme du sommeil est une inhibition par des centres du système limbique, de la formation réticulée ascendante, qui est le centre de l'éveil activateur du cortex, du thalamus et de l'hypothalamus. La cause de la régularité du rythme nycthéméral est moins connue.

Les phases de sommeil paradoxal , au nombre de 4 ou 5 par nuit, sont celles où l'activité onirique se manifeste.

Le contrôle E.E.G. de l'aspect psychologique du rêve a montré que celui-ci n'est pas comme on le croyait un état caractéristique du sommeil, mais un état d'éveil. Ainsi considérée, l'activité onirique ne diffère pas par sa nature foncière, de l'imagination et de la réflexion vigile. Elle s'en distingue par la fantaisie de son contexte. Mais là encore la différence n'est pas absolue, car l'imagination vigile qui n'est pas traduite aussitôt en action, en écrit ou en dessin tourne en rond, pure rumination mentale décousue.

Il ne reste rien de la théorie ancienne qui faisait du rêve la libération d'une prétendue activité sous-corticale à l'occasion de la levée du contrôle cortical. Cela n'existe pas d'abord parce que le rêve est un éveil, et ensuite parce que la neuro physiologie, et l'E.E.G. ont montré que le substrat des pseudo automatismes physiologiques et des réflexes conditionnés étaient bel et bien cortical.

Le contenu du rêve

-=-

Le rêve apparaît comme un défilé d'images, particulièrement visuelles mais aussi pluri-sensorielles. Le souvenir que nous en gardons nous donne une impression de véritable objectivité sensorielle.

Ceci semble en opposition avec le caractère de néant sensoriel qui est celui de la représentation mentale vigile.

Mais il ne faut pas trop s'illusionner sur cette impression d'objectivité, du fait de l'impossibilité d'un contrôle immédiat. Et nous savons bien qu'à la faveur de la baisse du sens critique contemporaine de l'endormissement, la poussière instructurée des phosphènes revêt la pseudo structuration des illusions hypnagogiques, l'imagination comblant les vides.

On ne peut donc pas compter sur une simple étude introspective du rêve, mais, l'examen des étapes de l'établissement du

rêve peuvent donner des renseignements intéressants par la contribution des études neuro physiologiques qui s'y rapportent.

Les étapes de l'endormissement

-=-

L'Hypnagogie.

Ce sont d'abord des pensées vagabondes, phrases courtes, sans contexte, sans rapport discernable avec quelque souvenir, quelque préoccupation, ou motivation que ce soit; tout au plus induites par de vagues incitations sensorielles comme la chanson des roues d'un chemin de fer.

En même temps se dresse devant les yeux un mur de phosphènes sans structure.

Et soudain, il semble que le mur s'ouvre et que nous entrons dans un monde imaginaire. Nous sommes alors endormis et entrons dans le rêve.

Parfois, les phosphènes semblent se grouper, se modifier, s'organiser en représentations eidétiques. Ceci toujours en rapport avec une activité vigile assez intense. C'est ainsi qu'une fois, ayant travaillé une partie de la journée à un montage de petits fils électriques rouges, j'ai observé le soir, aussitôt les yeux fermés, l'apparition de petites images vermiculaires rouges donnant une impression d'objectivité. On pourrait multiplier les observations de ce genre que tout le monde connaît.

Nous avons aujourd'hui des données neurophysiologiques qui nous permettent de nous faire une idée de la nature de ce phénomène.

Celui-ci est une illustration précise de la faculté que possède la représentation mentale de souligner et de réhausser les contours des données sensorielles.

Nous savons que LAPICQUE a montré que la représentation mentale réagit sur l'apport sensoriel par allongement ou raccourcissement des chronaxies, filtrant ainsi cet apport par inhibition et activation selon l'attente d'image en cours.

Nous savons aussi que la rétine comporte des fibres centrifuges activatrices, nous savons aussi qu'il existe effectivement un filtre des afférences sensorielles. C'est le thalamus, et pour la vue, spécifiquement, les corps genouillés externes et le pulvinar.

Ce que nous observons dans l'hypnagogie nous montre donc que la perception n'est pas un phénomène passif mais le résultat d'une élaboration intense, où la représentation mentale joue un rôle primordial.

Le rêve proprement dit.

Pur chaos pour DUMAS, décharge de pulsions primaires pour FREUD, expression symbolique de tendances instinctives fondamentales pour JUNG et R. DESOILLE, une chose est certaine c'est que le rêve a un rôle biologique indispensable à la vie (JOUVET). Il faut donc penser que le rêve consomme un matériel biochimique accumulé, qui, sans lui, deviendrait autotoxique.

Sous les réserves faites plus haut, que peut-on penser de l'objectivité des images du rêve. Le rêve ne pouvant être noté qu'après coup, ce pourrait très bien n'être là que l'expression d'un faux souvenir. Ceci d'autant plus que les délires d'imagination nous ont montré qu'il n'y a pas de différence essentielle entre l'imagination et le souvenir.

Toutefois, ce qui se passe lors de l'hypnagogie nous montre qu'il y a bien une certaine structure formée de bribes, d'éléments sensoriels objectifs liés par l'imagination, et sans doute valorisés par le souvenir.

Mais, puisque, en état de rêve, notre comportement mental n'est pas sans analogie avec celui des délires d'imagination, celui-ci nous aide à comprendre ainsi ceux-là et à comprendre comme une indécision des structures des représentations mentales et une équivoque des catégories du réel et de l'irréel, peut faire naître ces délires d'imagination. Les travaux de RUSSELL et de BARBIZET nous aident à comprendre le mécanisme de ce phénomène : le traumatisme de la région hippocampique,support de la mémoire du présent est responsable de l'amnésie antérograde,de la fabulation chez les traumatisés. L'imagination à partir de données de la mémoire organisée bouche les trous de la mémoire du présent. Il n'y a donc pas de différence de nature entre l'imagination et le souvenir. C'est la cohérence du contexte qui seule permet d'authentifier le vrai souvenir. Si la mémoire organisée est mal structurée, elle laissera fatalement prise au faux souvenir créé de toute pièce par l'imagination. Ceci nous conduit à penser que l'apport de la mémoire organisée va prendre une importance particulière dans la physionomie du rêve.

Le contexte du rêve.

On est frappé parce que,dans le rêve,l'aspect des détails réels apportés par le souvenir est toujours systématiquement déformé. Tout rêve est symbolique et semble obéir à cette loi de la représentation mentale qui fait que toute image se transforme en symbole. Or les détails les plus anodins sont ainsi systématiquement transformés sans qu'on puisse mettre en cause quelque motivation, refoulement ou sublimation que ce soit. C'est un symbolisme gratuit. Les phénomènes de refoulement ou sublimation semblent être des cas particuliers d'une loi générale. On sait qu'il arrive même bien souvent qu'ils fonctionnent à rebours. Comme l'a déjà montré FREUD,

c'est un souvenir de la veille immédiate qui induit le rêve, mais il est toujours méconnaissable. Les choses se passent donc comme si il existait un souvenir initiateur qui déclenche le rêve. Mais celui-ci trop labile et insuffisamment structuré pour pouvoir s'actualiser de lui-même, emprunte à cet effet les matériaux à un souvenir dominant solidement organisé, le plus semblable à lui.

C'est donc bien là un exemple précis de l'interaction de la mémoire de fixation et de la mémoire organisée.

Enfin, comme FREUD l'a décrit, l'image est toujours composite. On y est à la fois soi-même et son interlocuteur voire même soi-même et plusieurs personnes. La même image peut être à la fois plusieurs objets différents.

L'image du rêve ne ressemble donc que de loin à un modèle sensoriel et ressemble beaucoup plus à ce schéma polymorphe qu'est une représentation mentale. C'est ainsi que personnellement, et ceci est sans doute observé par la plupart des gens, que, si je rêve de la maison où je vis, la configuration des lieux est toujours déformée, et, ce qui est remarquable c'est que c'est toujours à l'image de la maison où j'ai passé mon enfance. C'est donc que le souvenir dominant, qui habille le souvenir initiateur, est le souvenir invétéré, le souvenir le mieux su, le mieux organisé. On a donc là, une expression du dialogue de la mémoire de fixation et de la mémoire organisée, confirmant les vues de M. BARBIZET. J'en donnerai une observation : je rêve une fois que j'assiste aux évolutions d'un chien loup blanc volant qui, finalement attérit au pied d'un bouquet d'arbres caractéristique.

Le souvenir inducteur était le fait que je possédais un chien épagneul blanc qui avait joué la veille à courir après des oiseaux qui s'envolaient à son approche.

Quant au bouquet d'arbres, il appartenait au jardin de ma maison d'enfance, où il y avait alors un chien loup.

Ainsi donc le souvenir initiateur de la veille immédiate avait-il été habillé par un souvenir dominant de la mémoire organisée, créant l'image d'un être triple : chien blanc - chien loup - oiseau.

Le souvenir initiateur n'avait donc pu s'actualiser que sous les traits du souvenir invétéré contemporain de la formation de la personnalité, du souvenir d'enfance.

On rêve souvent que l'on se trouve en conversation avec un interlocuteur, dont les réparties nous surprennent parfois tout autant que celles d'un interlocuteur réel.

Les choses se passent comme s'il y avait en nous un personnage central et un personnage pseudo automatique apparemment distincts. Or ce personnage existe bien : c'est celui qui assume les démarches courantes de notre vie de tous les jours, c'est la

mémoire organisée. On peut se demander alors si ce type de rêve ne représente pas le dialogue de la mémoire de fixation et de la mémoire organisée.

Que conclure de ces aspects ?

Le caractère composite du rêve est l'expression à l'état pur du schématisme polymorphe de toute représentation mentale. Le symbolisme du rêve en est la conséquence immédiate. Il semble que le refoulement en soit un cas particulier mais non l'aspect essentiel. Il relève en effet de plusieurs sources. D'une part, du polymorphisme même de la représentation, d'autre part, de l'interaction de la mémoire de fixation et de la mémoire organisée.

Que l'élément initiateur soit toujours un souvenir de la veille immédiate montre bien qu'il s'agit bien là d'un produit de cette mémoire de fixation paléocorticale.

Que tel souvenir émerge plutôt que tel autre cela peut être l'effet d'une motivation secrète mais peut être l'objet du caprice de l'attention spontanée, voire d'une cause adjuvante, un bruit ou un éclairement particulier ou tout autre chose fortuite.

Que le souvenir organisé habille le souvenir initiateur, cela résulte du caractère même de son état d'organisation. Mais de cette organisation font partie les thèmes sociaux et les habitudes morales. Il s'ensuit donc que cette transformation du rêve par la mémoire organisée peut être purement gratuite, mais peut être aussi révélatrice du refoulement, et s'exprimer par la sublimation. Et l'on conçoit que des pulsions latentes puissent déterminer l'émergence de tel souvenir initiateur plutôt que tel autre.

L'ensemble de ces aspects nous montre ici encore combien le fonctionnement de la mémoire est loin de se calquer sur un modèle mécanomorphe suggéré par l'aspect anatomique de surface du système nerveux central. Toute localisation, précise de la conscience et de la mémoire échappe. Le psychisme semble être partout et nulle part. Ceci répond tout à fait aux observations de M. BARBIZET qui tendent à considérer la mémoire comme répartie de façon diffuse à tout l'ensemble du cortex.

Ce qui implique que son substrat ne peut être qu'infra anatomique ce qui répond aux conceptions biochimiques de H. HYDEN.

IV - LES REPRESENTATIONS DES VALEURS

Le mécanisme de la représentation des valeurs, ne diffère pas, en nature de celui de la représentation des choses, puisque comme l'a dit Ch. BLONDEL, l'homme normal traite ses états comme des choses.

Mais les représentations des valeurs sont beaucoup plus complexes, beaucoup plus ambigues, du fait même qu'elles mettent en oeuvre un beaucoup plus grand nombre de facteurs.

Il n'est pas question ici de traiter, ni même d'esquisser une philosophie des valeurs, mais de mettre en évidence certains caractères typiques de la représentation de celles-ci et les travaux médicaux qui s'y rapportent.

L'apport des sciences médicales dans les problèmes des valeurs

-=-

La psychanalyse a ouvert à la théorie des valeurs, des voies toutes nouvelles.

A l'heure présente, après bien des divergences, deux tendances principales subsistent : celle de FREUD, et à un moindre degré et beaucoup de réserves pour bien des auteurs, celle de JUNG.

La psychanalyse prétend expliquer toutes les valeurs : esthétiques, morales, religieuses, par la sublimation.

Sans doute la réalité des notions de Libido, de répression, de refoulement et de sublimation a-t-elle reçu une démonstration clinique.

Mais, tout ramener à des notions dont l'origine reste du domaine psycho-pathologique, n'est-elle pas une attitude un peu iatrocrate, ressemblant à celle du douanier pour qui tout voyageur est un contrebandier.

On sait que FREUD nie l'existence d'instincts sociaux.

C'est vrai si l'on appelle instincts sociaux des comportements innés comme ceux des hyménoptères, liés à des différenciations morphologiques spécialisées.

Mais chez l'homme, l'originalité de l'instinct social est précisément d'être, tout à l'opposé, une fonction d'impersonnalisation.

Mais, c'est d'instinct que la représentation de l'espace prend une structure homogène, c'est d'instinct que l'imagerie mentale prend spontanément une structure symbolique, où toute image tend à se transformer en signe, où tout souvenir est déjà un concept.

Il existe, selon H. DELACROIX un véritable instinct d'utilisation de l'intelligence. (Le Langage et la Pensée).

C'est ainsi qu'on a pu voir des enfants abandonnés à eux-mêmes dans des taudis, spontanément créer un véritable langage incompréhensible à tout autre qu'eux-mêmes. Et l'on sait, remarque le même auteur, la facilité avec laquelle l'enfant, même en dehors de toute incitation, sait créer des néologismes.

On sait qu'à l'époque pré-historique, des groupes humains de type néanderthalien ont longtemps coexisté avec la race de Cro-Magnon.

Si seule la race de Cro-Magnon a subsisté, c'est qu'elle était mieux armée que l'autre pour lutter contre les forces de la nature. Il est bien évident que cette aptitude relevait d'une disposition innée à la technologie, et donc à la représentation intellectuelle symbolique, sans laquelle aucun consensus, aucune division du travail n'aurait pu s'effectuer.

Quelle que soit l'interaction des structures et la pression des impératifs sociaux dans le psychisme humain, il fallait déjà un esprit humain spécifique pour permettre à ces structures de naître, et il faut donc admettre que leur ébauche était déjà pré-formée, avant toute organisation sociale policée.

Si la sublimation peut rendre compte de l'édification de certaines valeurs par l'interaction du dynamisme propre de l'individu avec la société policée, il faut remarquer qu'il y a une appréhension affective de base de certaines situations, qui est déjà en elle-même une valeur, et dont le caractère est manifestement primaire : c'est ainsi qu'il y a une appréhension immédiate affective d'une mélodie et d'une harmonie, qui est incontestablement une valeur esthétique primaire, que l'on aurait du mal à expliquer par la sublimation. Il y a là une appréhension affective immédiate d 'un équilibre dont l'homologue objectif se situe au niveau de la mécanique ondulatoire.

Il en est de même de l'appréhension affective de l'harmonie des proportions d'un spectable de la nature. Il y a là une appréhension affective immédiate de l'équilibre des matériaux, un instinct architectural, homologue humain de l'instinct nidificateur des oiseaux. L'existence de cet instinct manufacturier, avant la constitution de toute société policée, était pour l'homme primitif, face à la nature hostile, une question de vie ou de mort, d'où la disparition des races chez lesquelles celui-ci n'était pas suffisamment développé.

Et quand cet instinct des valeurs plastiques s'applique au corps humain, on peut même se demander, faisant ainsi du Freudisme à l'envers, si l'instinct sexuel, bien loin d'être l'initiateur des valeurs esthétiques, n'est pas lui-même subordonné à une appréhension affective immédiate de la normalité fonctionnelle anatomo-physiologique.

C'était la théorie de SCHOPENHAUER que l'on a qualifiée, sans doute bien à tort, de finaliste.

Ce qui est important dans la constitution des valeurs c'est la participation de l'affectivité.

Des travaux cliniques et physiologiques montrent bien l'interdépendance des mécanismes intellectuels, affectifs et viscéraux.

Les joies que l'appelle poétiquement les joies de l'esprit sont en réalité inséparables d'impressions qui sont du domaine de la sensibilité viscérale.

Ceci a été mis en évidence par des travaux effectués par J.E. MARCAULT et Th. BROSSE sur des observations faites dans le Service du Professeur LAUBRY. (L'éducation de demain).

Si l'on donne à traiter à un arythmique une opération intellectuelle dont le frayage s'accomplit harmonieusement, il se produit un hyper tonus orthosympathique et une disparition de l'arythmie. Au contraire, si l'on soumet au sujet un problème confus, on engendre un état vagotonique qui majore le trouble cardiaque.

Or l'interaction vagosympathique est à la base de l'affectivité.

Ceci a été montré par les travaux de WADA, SEO et ABE, de KARKI, montrant la finalité de la sécrétion de noradrénaline dans l'activité musculaire,de Von EULER, de CARLSON (1957), de MOOR et UNDERWOOD (1963), de DOLE (1956) montrant l'importance de la noradrénaline, de SUTHERLAND et ROLL (1960) montrant son rôle dans la formation de l'adénosine monophosphate dans l'activation des phosphorilases entrant dans le métabolisme glucidique et la mobilisation des acides gras libres, c'est-à-dire dans les métabolismes soutiens de l'action.

Tous ces travaux tendent à démontrer que si la noradrénaline est l'hormone de l'action, l'adrénaline est l'hormone de l'émotion, celle-ci étant comme on le sait, classifiquement définie comme un arrêt de tendance. On voit donc là l'expérimentation physiologique rejoindre les descriptions des psychologues, et l'on voit aussi qu'on ne peut séparer sensibilité viscérale, affectivité, et intellectualité, et que tous ces éléments concourrent donc à la formation des valeurs. Il y a donc bien dans la recherche des

joies de l'esprit, non pas seulement quelque pulsion désincarnée, mais bien un véritable besoin viscéral.

Et c'est pourquoi le tout jeune enfant recherche déjà des jeux intellectuels, et c'est ce qui fait l'attrait des jeux de société, voire même du simple bricolage.

Il y a bien déplacement, transfert, sublimation, mais cela n'a rien à voir avec la sublimation des tendances sexuelles. C'est une sublimation de l'instinct constructeur primitif qui, ne trouvant plus sa pleine satisfaction dans une activité professionnelle impersonnalisée, cherche à retrouver son contexte des premiers âges.

S'il existe, en dehors de tout appât du gain, une conscience professionnelle, un goût du travail bien fait, c'est là la manifestation de cet instinct même.

Donc, sans rien minimiser des conceptions de FREUD, voire même de JUNG, je crois qu'on peut affirmer qu'il existe, d'abord et avant tout, une base beaucoup moins philosophique de la conscience morale et des valeurs en général, c'est-à-dire une base physiologique liée à la conjonction de la représentation transpersonnelle et de l'affectivité.

C'est parce que la pensée symbolique est la faculté de traiter un objet absent comme un objet présent, et de traiter un état comme une chose, que nous réagissons à l'idée de la joie et de la douleur en général, comme nous réagirions à la joie et à la douleur que nous aprouvons personnellement. C'est parce que nous transportons sur le même plan transpersonnel la joie et la douleur de nous-mêmes et de notre semblable, que celles-ci provoquent en nous les mêmes réactions affectives, les mêmes retentissements vasomoteurs, les mêmes appétitions et les mêmes appréhensions.

L'obligation morale trouve ainsi une base physiologique : On oppose classiquement l'émotion sentiment, phénomène central, et l'émotion choc, phénomène périphérique. Le refus de la conduite morale est ainsi un arrêt de tendance. C'est une émotion déprimante, un trouble viscéral pénible, c'est le remords.

Ainsi en droit, sans la complexité de la vie et les conflits entre les tendances altruistes et les tendances personnelles, et sans aussi la restriction mentale complice, la conduite morale irait de soi chez les individus possédant leur plaine intégrité affective et intellectuelle. Mais surtout, il faut pour que l'expérience morale joue à plein, qu'elle se constitue dans une situation qui fasse image : tel un grand accident, un grand malheur qui soulève une foule.

Mais en fait, ces situations sont exceptionnelles, et notre conduite morale est la plupart du temps faite de conduites

de raison, soutenue sans doute par quelques expériences morales mais surtout codifiées par la tradition.

C'est ce qui en fait à la fois l'impériosité et la contingence.

D'une part, mentalement perçue, la société humaine, invisible et présente crée à la fois l'obligation et le conflit.

D'autre part, la fonction même du langage crée une mémoire sociale dépositaire de structures qui débordent la conscience morale naturelle.

C'est ce qu'a mis en évidence l'école structuraliste. (LACAN, LEVY STRAUSS, FOUCAULT).

"Cette théorie dit M. H. EY peut se formuler ainsi : "des structures irréductibles et universelles, apparaissent comme "un système fermé, comme un langage, une combinaison de termes qui "correspond au niveau même de l'émergence de la culture dans la "nature, le lieu dans lequel la culture apparaît pour former un "ordre nouveau. Le système des interdits et notamment les règles "de la prohibition de l'inceste, de l'endogamie, etc... procèdent "de ces modèles structuraux qui sont comme à la charnière de "l'inconscient collectif. Les structures étant tantôt considérées "selon un mode impersonnalisé (LACAN, FOUCAULT) tantôt selon une "incorporation véritablement Freudienne dans les racines et l'or-"ganisation de l'être" (1).

Dans une perspective analogue, pour M. MENDEL (2) chez l'homme, "l'évolution se prolongerait par le processus de l'huma-"nisation, l'hérédité sociale occupant la place de la mutation "biologique, et la sélection, véritable lutte pour la vie se par-"tageant : tribu, clan, peuple, ainsi qu'opérait uniquement jusqu' "alors la sélection naturelle. Dans cette perspective, l'image "paternelle néo-formée et lentement intériorisée par le jeu de la "sélection sociale interviendrait comme médiateur dans l'ambivalence "de l'imago de la mère protectrice et de la mère cruelle. Ainsi se "prolongerait au niveau psychique et social, l'évolution biologi-"que".

Mais l'aspect culturel et l'aspect physiologique ne sont-ils pas complémentaires l'un de l'autre ? Sans doute, le simple jeu de l'affectivité et de la représentation transpersonnelle ne suffirait pas à faire naître tout l'édifice des valeurs, mais la pure tradition à elle seule ne pourrait qu'engendrer un pur formalisme dans lequel l'obligation ne serait que le reflet virtuel de la répression.

---

(1) Henry EY, La conscience.
Revue du Praticien 1er août 1970

(2) MENDEL, La crise des générations.

Mais le véritable sentiment de culpabilisation, la véritable adhésion morale exigent un climat affectif, c'est-à-dire la mobilisation d'un processus endocrinologique, et par conséquent ne peut pas se concevoir en dehors d'un support physiologique.

Interaction des représentations spatiales et des représentations morales

-=-

Mais il est un autre aspect des phénomènes initiateurs des représentations morales dont le support physiologique peut également être mis en évidence. C'est celui qui résulte des travaux de M. Robert DESOILLE sur la Psychothérapie par le rêve éveillé.

On sait que le principe de cette méthode est de faire alterner les suggestions de descente et les suggestions d'élévation.

Or, quel que soit le niveau culturel des sujets, leur éducation familiale ou religieuse, ces suggestions opposées amènent une prolifération d'images toujours du même type : images infernales de monstres,de flammes, dans la suggestion de descente, images radieuses, images angéliques, figure de lumière dans la suggestion d'ascension, en même temps que le sujet subit une exaltation de ses tendances généreuses et une inhibition complémentaire de ses tendances captatives.

De plus, les sujets recréent spontanément, non seulement des images types des traditions actuelles, mais aussi des images liées à des mythes inconnus d'eux, des mythes exotiques, voire même des mythes oubliés (1).

Les phénomènes mis en évidence par M. DESOILLE se retrouvent dans la vie quotidienne et dans le langage :

il existe une véritable géométrie des sentiments, une hiérarchie des motivations selon une échelle ascendante en fonction de leur efficacité sociale.

Or, rationnellement cela n'a aucun sens. C'est même parfaitement absurde. Pourquoi tel sentiment serait-il élevé, pourquoi telle passion serait-elle basse. Et de plus, il ne faut pas chercher là dedans un symbolisme allégorique lié à des idées. Les experts en écriture savent bien qu'on peut déceler les tendances foncières, voire inconscientes d'un sujet par la façon dont son écriture tend à l'élévation ou à la descente, s'étend vers la droite ou se concentre vers la gauche.

---

(1) R. DESOILLE. La psychothérapie par le rêve éveillé.

Une observation capitale de M. DESOILLE montre bien que l'origine de ces thèmes n'est pas sociale, mais relève d'une disposition physiologique innée inhérente au sujet lui-même : Si l'on suggère à un patient l'image d'un escalier en colimaçon, on décèle le sujet généreux, si dans son imagination l'escalier tourne à droite, on décèle le sujet égoïste, si l'escalier tourne à gauche, ceci chez le droitier, mais, fait capital, si le sujet est gaucher, le sens de l'escalier est inversé. Il faut donc admettre que le sens et la hiérarchie des valeurs comportent à la base une origine physiologique. Celle-ci ne peut résider que dans la somesthésie et le sens de positionnement antigravitaire. On sait, d'après les travaux de LAPICQUE que toute suggestion d'image entraîne un raccourcissement des chronaxies dans l'aire sensible correspondante, et que toute suggestion négative entraîne dans les mêmes aires un allongement des chronaxies.

On comprend donc ainsi, que la suggestion d'ascension amène une inhibition des impressions liées à la pesanteur, à la conscience du corps et des tendances égoïstes qui s'y rattachent, et libère complémentairement les tendances oblatives, elles-mêmes issues de la conjonction des représentations transpersonnelles et des représentations affectives.

Alors les tendances se voient assigner une échelle hiérarchique où elles figurent sous l'aspect symbolique de leur expression mimique : en haut les images euphorisantes de la joie partagée, le sourire de l'ange, en bas les images déprimantes liées aux pulsions anti-sociales, le feu de la colère, la grimace de la violence, le masque du démon.

On trouve une expression de ce même mécanisme dans le fait que la suggestion d'élévation et la suggestion d'offrande font partie des rituels de tous les cultes.

D'autre part, les spectacles de la nature apportent spontanément des suggestions du même ordre, d'où leur implication avec les hiérophanies fondamentales : les haut-lieux ont toujours été réputés être le séjour des dieux. Ainsi la conjonction des représentations transpersonnelles, des incitations du système nerveux végétatif, des processus endocriniens, de la somesthésie, du sens de positionnement anti-gravitaire et des spectacles de la nature, fait naître à la fois les bases de la représentation intelligible des choses, de la division du travail, de la technicité, des valeurs esthétiques, des valeurs morales et des hiérophanies fondamentales.

Il semble donc que la notion Jungienne controversée, d'archétypes corresponde bien à une réalité.

Il ne semble pas qu'il y ait nécessairement lieu de mettre en cause des structures préformées intégrées au patrimoine génotypique ni de mettre en cause comme FREUD les expériences du lointain ancêtre enregistrées par un processus Lamarkien que la biologie

contemporaine n'admet plus. La seule physiologie peut semble-t-il rendre compte de la constitution d'archétypes au niveau phénotypique.

Et, comme les mêmes processus initiateurs se retrouvent de génération en génération, on conçoit que se soit structuré sur le plan de la mémoire sociale un système de symboles et de rites en lesquels chacun retrouve l'écho de l'expérience initiatrice originelle.

Un mécanisme phsyiologique initiateur des valeurs semble donc pouvoir être mis en évidence et pouvoir constituer le dénominateur commun capable de relier les conceptions freudiennes, jungiennes, et structuralistes.

C'est bien ici d'ailleurs, que l'on peut dire que les théories sont vraies en ce qu'elles affirment, et fausses en ce qu'elles nient.

Les conceptions de M. DESOILLE, qu'on retrouve également aujourd'hui dans les travaux historiques de M. ELIADE, relèvent d'une optique Jungienne qui n'a guère fait école.

Cependant, on retrouve dans l'oeuvre de FREUD lui-même, la conception d'une dualité des tendances qui s'apparente à l'optique de JUNG. C'est ainsi que FREUD lui-même fait intervenir une distinction entre les tendances sexuelles et les tendances ascétiques. FREUD s'élève avec force contre l'accusation portée à sa thérapeutique, de déboucher sur un amoralisme : "si le traitement "analytique, dit-il, impliquait un encouragement de ce genre, il "mériterait certainement le reproche d'aller à l'encontre de la "morale générale, car il retirerait alors à la collectivité ce "qu'il accorderait à l'individu ...Si nous procurions lavictoire "au côté sensuel de l'individu, c'est son côté ascetique, qui ainsi "refoulé, chercherait à se dédommager à l'aide d'un symptôme".

En réalité, les divergences tranchées qui apparaissent entre les auteurs sont bien moins leur fait que celui de leurs commentateurs, qui, non contents d'exposer leurs vues théoriques, "en rajoutent", que ce soit pour les défendre, ou que ce soit pour les combattre.

Si l'on relit attentivement les travaux de FREUD, on s'aperçoit que bien souvent une seule ligne jetée par l'auteur, parfois sur un mode dubitatif, au milieu d'un ouvrage de 500 pages, donne lieu à des amplifications telles, qu'on croirait qu'il s'agit de la substance même de l'ouvrage. Tel est le cas, par exemple, du mythe Freudien du Père Psychique. En réalité ce sont les commentateurs qui ont hypertrophié cette hypothèse, qui semblait à FREUD assez séduisante en l'état des connaissances génétiques de son époque, mais à laquelle il n'a aucunement apporté lui-même une adhésion absolue : "Pour FREUD, dit M. MENDEL, le père psychique "est d'emblée présent, toujours présent d'emblée aux origines de

"l'espèce humaine et présent d'emblée dans l'histoire personnelle "de chaque individu : le père vengeur, castrateur, interdicteur, "(autrement dit le Surmoi, intériorisateur de la culpabilité lié "au meurtre originel du Père, Chef de la horde primitive) est là "dès la conception, bien avant la naissance, phantasme inscrit dans "les gènes et les chromosomes de chaque petit d'homme, puisque "FREUD contre vents et marées ne renonça jamais à la théorie de "l'hérédité des caractères acquis".

En fait FREUD ne s'est pas exprimé de façon aussi catégorique. On l'aurait bien étonné si on lui avait dit que le titre de son petit ouvrage "Totem et Tabou" servirait d'emblème aux Vadius et aux Trissotins de notre époque, prêchant la chasse aux tabous et la croisade de l'anomie morale.

La lecture de FREUD montre un homme plein de bon sens, de modération, de probité et de moralité.

Il n'a proposé dans "Totem et Tabou", une théorie de la genèse des représentations morales et hiérophaniques, qu'en précisant bien que ce n'était là à ses yeux qu'une des multiples sources possibles de ces représentations.

Son agnosticisme, purement personnel, n'entamait en rien son respect du sentiment religieux : jamais on ne trouve chez FREUD un mot évoquant le sectarisme assez à la mode chez les médecins de son temps. Théoricien de la genèse des idées morales, jamais il ne lui est venu l'idée de contester le fait moral lui-même. On est même assez étonné de voir revenir sur sa plume le mot "d'horreurs" devant des manifestations, qui, dans l'optique de notre temps apparaissent assez anodines : "mais assez de ces horreurs, conclut-il "au terme de la description de certaines perversions". Au terme de la fameuse observation de la jeune fille aux pendules : "ce sont là de tristes choses que celles qui ont germé dans l'esprit de cette jeune fille vierge". (Introduction à la psychanalyse p. 246 à 250).

Jamais FREUD ne tente d'imposer un point de vue spécieux. Quand son interprétation lui semble sujette à caution, il le dit lui-même : M. MENDEL dépasse certainement la pensée de FREUD quand il écrit : "dans le grandiose mythe freudien, Totem et Tabou, au "début fut l'Action, c'est-à-dire le meurtre du Père, chef de la "horde primitive".

Là non plus ce n'est pas dans ce sens que s'est exprimé FREUD. Sous sa plume, l'expression "Au commencement était l'Action". est l'expression d'un doute sur la validité de la théorie qui rapproche la mentalité du primitif de celle du névrosé. Car le psychopathe, comme chacun sait, ne sait que ruminer des idées inactives, alors que le normal commence par agir : "Ne nous lais-"sons pas dit-il, toutefois influencer dans le jugement sur les "primitifs par leur analogie avec les névrosés ... chez le névrosé "l'action se trouve complètement inhibée et totalement remplacée

"par l'idée. Le primitif, au contraire, ne connaît pas d'entraves "à l'action. Ses idées se transforment immédiatement en actes. "On pourrait même dire que chez lui, l'acte remplace l'idée, et "c'est pourquoi ..... nous pouvons risquer cette proposition : au "commencement fut l'Action".

On voit la différence de ce que FREUD a véritablement voulu dire et des interprétations qu'en ont donné les commentateurs. La formule "au commencement fut l'Action", n'a rien à voir avec le thème du père psychique.

De plus, cette théorie du père psychique n'est pas de FREUD, mais d'ATKINSON qu'il a lui-même élaborée sur des observations de psychologie zoologique faites par DARWIN.

A cette époque, malgré WEISSMANN, la théorie de l'hérédité des caractères acquis passait encore parfois pour une vérité d'évidence. Mais, chez FREUD, le point de vue Lamarckien était assez indécis, et ce n'est pas sans réserves qu'il s'était laissé séduire par la théorie d'ATKINSON.

En fait, il n'avait proposé cette théorie qu'incidemment, mais elle ne lui plaisait guère, pas plus d'ailleurs, que celle de la horde primitive : Il écrit : (1) "cet état primitif de la société n'a été observé nulle part". Et, au sujet de la théorie du père psychique : "ce sont là des hypothèses susceptibles de soulever de "graves objections, et nous concevons volontiers que tout autre "explication serait préférable, qui n'aurait pas besoin de s'appu-"yer sur des hypothèses pareilles".

On reproche parfois à certains auteurs modernes d'édulcorer la notion freudienne de sexualité. Mais FREUD lui-même nous prévient que ce terme doit être conçu dans un sens élargi, radicalement distinct de celui de génitalité. Et c'est pourquoi il a utilisé le mot de Libido; il a emprunté ce mot et son sens aux Pères de l'Eglise : Exemple : "libido docendi : le désir de convaincre".

Il est donc tout à fait concevable que certains auteurs tiennent ce terme de sexualité pour inadéquat et n'exprimant pas la véritable pensée de FREUD.

Donc quand on ramène la pensée des divers auteurs à leurs véritables proportions, on voit s'aplanir bien des divergences.

Ces divergences, d'ailleurs, se trouvent souvent au niveau de choses qui ont vieilli. L'optique que l'on avait de la sexualité à l'époque de FREUD ne ressemble ni à celle de notre temps ni à celle des temps précédents. C'était une époque de puritanisme sévère et ce puritanisme était dans l'histoire un fait très nouveau. Les beaux esprits de notre époque, qui partent en

---

(1) Totem et Tabou - Payot p. 146 et 162-181.

guerre contre les tabous qu'ils qualifient de "moyennageux", font preuve d'une certaine méconnaissance de la réalité historique. Car la liberté des moeurs du moyen âge apparaîtrait inconcevable à notre époque.

Ce qui fait illusion sur ce point, c'est la débauche de mysticisme qu'exprimaient alors l'art et la littérature, en contradiction avec les moeurs truculentes du temps, que les fulminations de l'autorité ecclésiastique n'arrivaient guère à tempérer. Et peut-être faut-il voir dans ce mysticisme de l'art médiéval l'expression d'une certaine mauvaise conscience de la société d'alors, et la mise en évidence précisément de la conception Freudienne, citée plus haut, du refoulement des tendances ascétiques.

Le moyen âge appelait un chat un chat. Lors de la fête des Saints Innocents, il était admis que les jeunes gens tirent les filles de leurs lits, où elles dormaient sans chemise. Le soir d'une noce, tous les joyeux compagnons étaient là, avec toutes les petites amies et passaient la nuit auprès des mariés et s'en donnaient à coeur joie. Les festivités données à l'occasion des tournois tournaient à l'orgie, perpétrée jusque sur les lieux du culte. Et l'on sait que les représentations des mystères avaient donné lieu à des bacchanales tellement crapuleuses, que l'autorité laïque s'était vue dans l'obligation de les interdire.

Voici en quels termes, l'écuyer de Jeanne d'ARC, Jean DOLON, témoignait, au procès de réhabilitation, de ce qu'il la jugeait "honnête femme et bonne chrétienne" : "L'aidant à mettre son armure, je lui avais souventes fois vu les têtins. Un jour "je lui ai demandé de me montrer son "conseil". Elle m'a répondu : "vousn'êtes ni assez sage, ni assez vertueux pour que je vous le "montre". Ce qui donne donc à penser que vis-à-vis d'un homme plus sage et plus vertueux, elle aurait trouvé tout à fait naturel de satisfaire une curiosité aussi légitime.

Le moyen-âge n'a donc pas dû souffrir beaucoup des tourments du refoulement.

La réforme non plus d'ailleurs : voici comment HENRI IV concevait l'éducation de Prince. La cour s'amusait fort à écouter le jeune LOUIS XIII vantant les talents de sa "guillerie" qui faisait le pont-levis" et qu'il montrait à tout le monde. L'ayant fiancé à l'Infante d'Espagne : "Où est le paquet de l'infante disait finement HENRI IV"; et l'enfant exposait sa "guillerie". Mais la grande joie de la cour était le récit des exploits du garçonnet avec sa femme de chambre, Melle MERCIER, une grande ancêtre, sans doute, de la "révolution sexuelle". (1).

Exploits qui de nos jours frapperaient de consternation les familles les moins bégueules : "qu'avez-vous vu de Melle MERCIER?

---

(1) Philippe ARIES. L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime. PLON.

et l'enfant répond froidement : j'ai vu son cul" - "qu'avez-vous vu encore" ? il répond froidement et sans rire : "j'ai vu son conin". Une autre fois, dit sa nourrice : il se joue avec Melle MERCIER, m'appelle en me disant que c'est MERCIER qui a un conin gros comme ça, en montrant ses deux poings, et qu'il y a de l'eau dedans.

On voit donc que le puritanisme est bien quelque chose de très nouveau dans l'histoire, et selon Ph. ASSIS, il est né de l'idéologie de la Révolution. Ce qui veut donc dire, qu'à l'époque de FREUD il se trouvait à son apogée. C'était une époque anormale, génératrice de comportements anormaux, qui n'ont peut-être plus à l'heure actuelle le caractère de généralité qui apparaissait aux auteurs d'alors.

Il y a, nous semble-t-il dans la notion de Libido, quelque chose qui a vieilli. C'était à l'époque une notion mécanomorphe, représentant une charge énergétique, et qu'on avait qualifié d'hydraulique.

On ne concevait pas à cette époque substantialiste le caractère existentiel de l'état de fonction. L'organisme au repos et l'organisme en fonction étaient conçus comme identiquement le même, plus la mise en oeuvre d'un fluide moteur. Et la pulsion représentait une accumulation, comme celle de la vapeur dans une chaudière. On n'était pas encore très loin de la théorie cartésienne des esprits animaux.

Dans les conceptions modernes, tout est état, rien n'est substance.

On sait aussi que la mise en fonction de l'organisme, que ce soit par voie nerveuse ou par voie endocrinienne, n'est pas de l'ordre macroénergétique, mais de l'ordre de l'impondérable.

Mais ce qu'on sait surtout, c'est que la pulsion doit se concevoir non pas sous l'aspect de l'accumulation d'un fluide, mais sous celui du déroulement d'un programme.

Mais là encore, la mode était aux conceptions unicistes. On discutait sur la question de savoir s'il existait une unité de sensation élémentaire et si celle-ci était de l'ordre tactile ou de l'ordre visuel. Dans la même optique, on recherchait naturellement une unité de motivation : la Libido. Cependant, FREUD a dit que si les tendances sexuelles étaient d'une particulière imporrance, elles n'étaient, en aucun cas, les seules. Il est certainement difficile d'admettre que la pulsion qui conduit un nourrisson à têter son pouce, ait une autre origine qu'alimentaire.

On peut se demander aussi si la notion de zone érotogène dans laquelle le freudisme voyait l'origine de toutes les perversions, n'a pas vieilli. Car on ne connaissait pas encore la notion de réflexe conditionné, où à la faveur d'une association acciden-

telle, il se crée un complexe réflexologique auto-entretenu par la pratique dérivée.

L'universalité du complexe d'Oedipe a été discutée. MALINOWSKY, en Mélanésie, n'en a pas trouvé trace chez les Trobrionalés. Mais on peut se demander si le complexe d'Oedipe n'est pas plutôt conséquence de ce qu'on pourrait appeler un complexe de Pygmalion, construit par les parents : et c'est FREUD lui-même qui nous propose cette hypothèse : "D'ailleurs si les enfants "réagissent par l'attitude du complexe d'Oedipe, c'est souvent sur la provocation des parents eux-mêmes, qui dans leur préférence, se laissent fréquemment guider par la différence sexuelle, qui fait que le Père préfère la fille et que la mère préfère le Fils, ou que le père reporte sur la fille et la mère sur le fils l'affection que l'un ou l'autre cesse de trouver dans le foyer conjugal" (1).

Et, c'est par une transmission Lamarkienne, dont la notion même est dépassée, du thème Atkinsonnien du "Père Psychique", et qu'il appelle lui-même "des hypothèses pareilles", que FREUD tente d'expliquer l'origine du complexe d'Oedipe.

Dans une optique analogue, les écoles socio-psychanalytique et structuraliste, assignent, l'une aux structures sociales, l'autre à l'émergence de la culture, les origines des tendances fondamentales.

On peut dire aussi que l'on a certainement conçu l'union de l'homme et de la femme sous l'aspect univoque de la sexualité, et méconnu l'essentielle dualité de cette union : d'une part, sexuelle et de l'autre, civique : en effet, la notion d'amour telle qu'elle s'exprime dans le langage littéraire, n'est pas une notion originelle. Elle porte une date : Le Moyen-Age. Ce sont les écrivains du Moyen-Age qui ont inventé le genre de l'amour courtois. Avant les écrivains du Moyen-Age, le langage de l'amour courtois n'était pas celui de la sexualité, mais celui de la mystique. On peut considérer la mystique comme le Surmoi civique, comme l'idéal du moi dans son insertion collective. On conçoit alors que le Moyen-Age, comme nous l'avons vu plus haut, en proie à son anarchie latente et aux débordements de sa truculence et de ses terribles moeurs, ait souffert d'une frustration civique, et cherché une surcompensation dans la mystique, et, pour la rendre plus actuelle, l'ait laïcisée sous l'aspect de l'amour courtois.

D'ailleurs, c'est encore chez FREUD que nous allons retrouver la distinction de l'amour sexuel et de l'amour civique : "L'amour sexuel est destiné à s'éteindre une fois satisfait. Pour "durer, il doit être associé, dès le début, a des éléments de tendresse pure, déviés du but sexuel, ou bien subir à un moment donné "une transformation de ce genre".

---

(1) Op. cit. page 192.

Ainsi FREUD est beaucoup moins loin de JUNG qu'il ne semble. Cette notion de tendresse pure, où deux êtres sont unis l'un à l'autre, mois en tant qh'homme et femme, qu'en tant que citoyens, avec cette aura mystique qui est l'idéal du moi social évoque précisément ce que FREUD a appelé les tendances ascétiques. Et nous retrouvons là une notion qui est tout à fait analogue à la notion jungienne d'inconscient collectif.

Par là même, on peut mettre en doute la validité de la conception Freudienne de l'amitié comme une homosexualité fruste.

La notion Adlérienne de volonté de puissance, a elle aussi vieilli . Mais le complexe d'infériorité reste une réalité. Ce n'est pas l'orgueil qui mène le monde c'est l'humilité : la vanité des médiocres est manifestement une surcompensation, en vue d'une défense spontanée contre le rejet par le milieu civique.

La critique que font FRAZER et FREUD, de la conception de Westermarck selon laquelle la prohibition de l'inceste et l'exogamie, résulteraient de la légalisation de l'indifférence sexuelle que manifestent les enfants qui sont élevés ensemble, et de la constatation de la fréquence des malformations dues à la consanguinité, ne semble pas convaincante. L'indifférence des garçons et des filles élevés ensemble est un fait statistiquement général. Or, toutes les espèces vivantes tendent à s'insurger contre tout caractère exceptionnel : c'est ainsi qu'on observe le rejet par le groupe, d'un pingoin albinos. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'un caractère statistiquement général, soit souligné par une loi. Quant à la notion de l'origine empirique de l'exogamie, on peut remarquer qu'il ne manque pas de tabous dont l'origine empirique est manifeste. Tels sont les innombrables tabous alimentaires. C'est ainsi que les démons qui, selon les peuples sémitiques, viennent habiter la viande de porc sont des démons bien réels. Ce sont les trychines.

On sait que les primitifs ramènent l'origine de toute maladie à une malédiction. Or, les membres d'un même groupe sont évidemment assez consanguins et exposés à l'apparition de tares récessives. Mais on ne peut pas demander à des peuples antiques, d'avoir été des généticiens connaissant les statistiques de MENDEL.

Sans doute, la sanction du contact avec un agent agressif, comme le feu, est immédiate, et n'a bien sûr pas besoin d'être renforcée par une loi. Mais la sanction de la consanguinité, précisément parce qu'lle est statistique et différée, devait être fatalement conçue comme une menace sourde, comme une malédiction latente. Mais, ignorant la notion même de biologie, les primitifs étaient nécessairement amenés à faire porter la malédiction sur une communauté mystique et à codifier ainsi l'exogamie. Et aujourd'hui encore, la malédiction est toujours ressentie, mais, sous un aspect scientifique plus ou moins net et renforcée à la fois par la tradition et par la loi. Les anciens croyaient souvent que les grands personnages bénéficiaient d'un privilège vis-à-vis de l'in-

ceste et de l'endogamie. Il n'y a pas de contracdiction à cela. Puisqu'ils ignoraient la génétique, ils n'avaient pas notion de la vraie cause de la malédiction, et donc, pouvaient en toute logique la transporter sur le plan mystique et la voir subordonnée à l'intercession divine. C'est ainsi que les pharaons se mariaient entre frères et soeurs. Mais l'origine empirique de cette pratique même n'est peut-être pas exclue : car ce n'est pas par la consanguinité en soi, qu'une lignée dégénère, c'est par la présence d'une tare récessive : A condition, encore, que celle-ci existe. Mais, en l'absence de tare, la consanguinité, a au contraire, plutôt un rôle eutrophique, bien propre à faire admettre aux anciens, que les princes représentaient une race élue, voire d'origine divine.

D'autre part, M. MENDEL nous fait remarquer la minceur de la thésaurisation concernant l'image maternelle chez FREUD : "et "plus précisément l'imago maternelle mauvaise à peu près absente "de chez FREUD. Les travaux de RANK, de Karl ABRAHAM, et surtout "l'oeuvre de Mélanie KLEIN nous ont appris à mieux connaître l'im- "portance des phases précoces du développement et des images mater- "nelles. Lacune : l'arrêt de la recherche théorique sur le narcis- "sisme après 1914 chez FREUD. Sur ce point, certains travaux contem- "porains comme GRUNBERGER nous paraissent très précieux. Quant à "la critique théorique elle porte sur le postulat, le surmoi géni- "que constitué à partir d'un évènement (le meurtre du chef de la "horde). Nul biologiste ne songerait aujourd'hui à défendre la "thèse d'une hérédité des caractères acquis. Mutation et sélection "sont les deux seules lois qui paraissent régir l'évolution des "espèces".

Il faut donc trouver autre chose. C'est sur le plan phénotypique par la projection du désir latent de l'enfant de posséder sa mère et de chatrer son père et aussi intériorisation progressive des imagos paternels et maternels transmises par voie culturelle et non plus biologique que M. MENDEL voit la solution.

Mais aussi, dès lors que l'on ne peut plus parler de transmission héréditaire, de représentation empiriquement acquise force est donc bien d'admettre chez un nourrisson à un âge totalement infragénital, l'existence d'une préformation représentative, d'une appréhension intellectuelle et affective immédiate d'un langage comportemental par lequel les parents révèlent ce qu'ils ont de masculin et de féminin. Cette affinité instinctive spontanée, c'est précisément ce que JUNG définit sous les termes d'animus et d'anima. Or on peut démontrer expérimentalement la réalité de ces notions : si l'on fait subir à une chienne un traitement androgénique, non seulement on obtient un comportement de mâle avec son agressivité typique et le simulacre de l'accouplement, mais aussi on obtient un comportement qui de prime abord semblerait relever d'un pur empirisme utilitariste : la miction patte en l'air.

Il y a donc bien chez toute chienne une préformation gestuelle mâle inhibée normalement par le métabolisme humoral

femelle, c'est-à-dire un animus.

De la même manière, dès lors que le thème du père psychique ne peut pas être expliqué par un processus lamarkien, force est donc bien de le rapporter à la notion d'archétype.

On a reproché à JUNG, et tenu pour métaphysique le caractère préformatif de cette notion d'archétypes.

Mais le même reproche a été fait à la théorie biologique préformative de CUENO.

En réalité, ces auteurs décrivaient des phénomènes dont l'explication dépassait la biologie de leur temps.

On peut remarquer que l'on a toujours tenu comme une chose allant de soi, parce qu'on l'avait sous les yeux, la préadaptation morphologique d'un organe à sa fonction dans le milieu ambiant.

Personne non plus n'a tenu pour bien mystérieuse la préadaptation d'un comportement réflexe.

Mais dès qu'on était en présence d'une activité complexe, ou d'un processus idéatif, on répugnait à admettre une autre source qu'empirique.

C'est que la conception de la pensée comme un déroulement d'images et celle de l'acquisition des images par sédimentation d'un empirisme sensoriel semblaient aller de soi.

Et quand l'empirisme individuel restait impuissant à expliquer certains comportements, on reportait l'explication sur un empirisme ancestral.

Aujourd'hui, cela n'est plus de saison; et d'autre part, on sait que ce n'est pas en terme d'images, mais en terme de programmes que doivent se concevoir les développements des processus mentaux, au même titre que le développement des processus biologiques.

Supportées l'une et l'autre par des acides nucléiques, la psychogénèse va de pair avec l'organogénèse. La psychogénèse ne pose donc pas de problèmes particuliers, mais relève du problème général de la causalité biologique.

Il n'est pas plus extraordinaire que des schémas représentatifs préformés soient préadaptés à la vie sociale, qu'un larynx et qu'un système nerveux soient adaptés à l'articulation d'un langage, qui est la base même de la vie sociale.

Aussi, les divergences qui apparaissaient entre les auteurs venaient moins de l'inexactitude de leurs observations

que de l'insuffisance de l'information de leur temps, qui faisait que leurs conclusions étaient souvent tenues pour téméraires et métaphysiques.

Bien plus, ce qui passait alors pour incertain et téméraire, a bien souvent reçu aujourd'hui sa démonstration biologique, et permis en même temps des interprétations beaucoup plus simples que celles qu'avaient proposé les auteurs :

C'est ainsi que FREUD avait pressenti l'endocrinologie, mais n'osait s'engager dans une hypothèse qui lui semblait téméraire : "au demeu-"rant, le terme de métabolisme sexuel, ou chimisme de la sexualité "est pour nous un moule sans contenu. Nous ne savons rien sur ce "sujet et ne pouvons même pas dire qu'il existe deux substances "dont l'une serait mâle et l'autre femelle, ou si nous devons nous "contenter d'une seule toxine sexuelle qui serait alors la cause "de toutes les excitations de la Libido. L'édifice théorique de la "psychanalyse, que nous avons créé n'est en réalité qu'une super-"structure que nous devons asseoir sur sa base organique mais cela "ne nous est pas encore possible". (1).

FREUD avait pressenti la diversité des tendances. Il s'élevait contre la conception uniciste de JUNG : "Qui n'hésitait "pas à dire Libido, toutes les fois qu'il s'agit d'instinct".

On sait que FREUD a établi une distinction entre les instincts de vie et les instincts de mort, cette dernière notion étant, d'ailleurs, la plus controversée.

Mais on trouve aussi dans l'oeuvre de FREUD, l'évocation de notions telles que : instincts du moi, tendances ascétiques, tendances de tendresse pure qui préfigurent un élargissement de la théorie.

Nous avons vu que la pensée de FREUD, si l'on élimine son postulat Lamarckien est moins loin qu'il ne semble de la conception Jungienne des archétypes.

Il faut remarquer que JUNG lui-même, pour rendre compte de cette notion, était amené tout comme FREUD, à concevoir un processus empirique transmis par voie Lamarckienne : c'est ainsi que les archétypes célestes résultaient, selon JUNG, de l'engramme ancestral déposé dans le cerveau des hommes par le spectable quotidien de la course du soleil.

JUNG ne pouvait pas savoir qu'aujourd'hui, des données biologiques nous permettraient de concevoir une genèse phénotypique de ce qu'il décrivait, ni que la mutation sélection pouvait rendre compte également, pour sa part, de l'apparition de préformations représentatives.

Nous avons pu remarquer que bon nombre des objections qui s'élèvent ça et là contre la psychologie Freudienne se retrou-

---

(1) FREUD : Introduction à la psychanalyse, p. 366.

vent souvent sous la plume même de FREUD.

C'est donc bien que si la théorie ne s'est pas élargie davantage, c'est qu'il manquait alors l'infrastructure biologique qui aurait permis cet élargissement : cette difficulté étant d'ailleurs la même pour les auteurs contemporains de FREUD. C'est pourquoi les oeuvres des uns et des autres formaient des systèmes fermés, apparemment divergents.

Mais si ces auteurs avaient connu les découvertes récentes qui ont enrichi la psychologie, et particulièrement les récents travaux intéressants la physiologie et la biochimie de la mémoire, leurs divergences se seraient sans doute effacées et leurs conceptions se seraient élargies en une vaste synthèse.

C'est cette synthèse qui reste à faire.

-

(1) FREUD : Essais de psychanalyse, p. 66

V - RESUME ET CONCLUSION

Chacun sait que, s'il existe des problèmes philosophiques, cela tient au caractère médiat de la connaissance, à travers la perception et la mémoire.

Toute connaissance s'élabore dans un univers de représentations mentales et la psychologie de ces dernières est à la base de toute philosophie.

Aujourd'hui bon nombre de recherches médicales intéressant directement l'étude des représentations mentales.

Ce sont tout particulièrement :

les recherches de MM. J. BARBIZET, W. RUSSEL, R. HUSSON, A. HYDEN, sur les mécanismes cérébraux et la biochimie de la mémoire.

les recherches de nombreux auteurs, sur la somesthésie et le sens de positionnement antigrativaite.

les travaux de M. R. DESOILLE sur la psychothérapie par le rêve éveillé qui nous semblent inséparables des travaux relatifs à la somesthésie.

Il nous a paru intéressant d'étudier comment ces divers travaux s'articulent entre eux, comment ils s'articulent avec les observations de la vie quotidienne et de la neuropsychiatrie, comment ils s'articulent enfin avec les vues théoriques qu'ont développé certains philosophes, psychologues et psychanalystes.

Semblable travail, en droit, ne comporterait pas de limites. Il aurait fallu, pour être complet, faire état de questions de génétique, de la causalité biologique, exposer l'ensemble de recherches qui, depuis les travaux de MORGAN, MILLER, CHALGRAFF, WATSON et CRICK jusqu'aux récents travaux de JACOB et MONOD et qui ont fait l'objet de l'enseignement de M. KRUH, ont abouti à la connaissance des mécanismes de la synthèse des protéines et du code génétique. Il aurait été intéressant de faire le rapprochement de ces divers résultats avec certaines conceptions philosophiques modernes dont l'illustration la plus représentative nous semble se trouver dans les travaux de M. RUYER.

Mais cela nous eut mené au coeur même de la métaphysique. N'en disant qu'un mot en remarque finale, nous nous tiendrons donc qu'à ce qui intéresse la psychologie des représentations mentales.

C'est à la structure particulière de ces représentations mentales, la pensée symbolique, que l'homme doit sa prééminence sur les autres espèces. C'est à celle-ci qu'il doit sa vocation sociale, dépassant le stade de la solidarité mécanique, pour atteindre celui de la solidarité organique.

Toute image tend à se transformer en signe, à se dépouiller des caractères pittoresques du pur individuel, à se réduire à un même dénominateur social, dans le schématisme du concept. C'est de cette schématisation et de cette impersonnalisation que naissent l'intelligibilité, la constitution d'un langage articulé : d'où le consensus ou se réalise la division sociale du travail; d'où la représentation transpersonnelle, qui est à la base de la conscience morale.

L'homme normal traite ses états comme des choses. Si bien qu'il n'y a pas de véritable différence de nature entre les représentations des choses et les représentations des valeurs, mais plutôt une différence de complexité dans les facteurs qui les constituent.

Il n'y a pas dans les représentations mentales qu'une structuration, il y a une orientation qui est un de leurs aspects capitaux.

Des faits précis nous montrent que l'orientation sptiale ne doit rien à un empirisme sensoriel. Elle est liée essentiellement à la prise de conscience immédiate du corps dans sa nature stérique, du fait de l'ensemble réflexologique constitué par la somesthésie, le sens des attitudes segmentaires et le sens de positionnement antigravitaire. Cette orientation spatiale se communique aux représentations des valeurs, comme le montrent de nombreuses observations, et crée tout un symbolisme hiérophanique. C'est dire que la psychologie des representations mentales est inséparable de la neurophysiologie.

Les auteurs qui ont étudié la mémoire ont toujours été frappés par son aspect multiforme.

Partant d'observations de neuropsychiatrie, de traumatologie et de neurochirurgie, J. BARBIZET et W. Ritchie RUSSEL ont montré qu'il existe d'une part, une mémoire de fixation labile à court terme, de siège paléo-cortical, en liaison avec les aires de l'affectivité et de la prévision.

D'autre part, une mémoire organisée à long terme, dont la topographie intéresse tout l'ensemble du cortex de façon diffuse, et qui est en relation avec les aires de projection et de coordination.

En fait, les choses sont plus complexes : par un protocole expérimental minutieux, ces auteurs ont montré qu'il faut considérer :

1° - Une mémoire immédiate à très court terme (en secondes ou en minutes) assumée par le néocortex, et sans doute en rapport direct avec les aires de projection, car elle résiste aux atteintes de la région hippocampo-mamillaire.

2° - Une mémoire de fixation à court terme, mémorisant l'acquis immédiat, assumée par l'aire hippocampo-mamillaire et le circuit de Papez.

3° - Une deuxième sorte de mémoire néocorticale fonctionnant à peu près comme la mémoire de fixation, mais réalisant plus volontiers des aspects de représentations mentales structurées et assumée par le cortex pariétal, pariéto-occipital et pariéto-temporal.

4° - Enfin, la mémoire organisée proprement dite, faite de l'ensemble des souvenirs invétérés, soit par répétition, soit par motivation, qui demande pour se constituer, un temps de latence pendant lequel elle tisse sa trame, et qui résiste à des délabrements importants et semble intéresser tout l'ensemble du cortex, de façon diffuse et peut-être même ubiquitaire.

Il faut citer aussi l'importance et le rôle facilitateur de la substance réticulée dans les fonctions de vigilance et l'aspect motivationnel des fonctions de mémoire, le rôle des lobes frontaux dans la prévision, les activités complexes et les rapports de la pensée et de l'affectivité. Il faut faire observer que M. BARBIZET tient les aires hippocampiques comme représentant peut-être plus un rôle de facilitation que de véritables engrammations mnésiques.

C'est donc de façon schématique que l'on admet un dualisme mémoire de fixation - mémoire d'organisation.

L'exercice des fonctions mentales réalise une synergie entre les deux systèmes, l'un suppléant aux défaillances de l'autre : c'est ainsi que dans les atteintes traumatiques de la base du crâne, dans les syndromes de Korsakoff, on voit la mémoire organisée compenser l'insuffisance de la mémoire de fixation, par la fabulation.

Ces recherches doivent nous permettre de mettre en ordre les nombreuses expressions par lesquelles ont été décrits de nombreux caractères différentiels : mémoire habitude et souvenir pur, automatisme psychologique et pensée délibérée, conscience claire et psychisme inconscient.

Les travaux de LAPICQUE nous montrent comment l'attente d'image et la non attente d'image créent une facilitation ou une inhibition intéressant les aires sensibles correspondantes, par raccourcissement, ou des allongements des chronaxies, ce qui intéresse directement la psychologie de l'attention sensorielle et de la distraction, le rôle de l'hypothèse dans la finesse de perception, le rôle de la distraction dans l'effacement des détails inutiles à la conduite pratique.

Ces recherches illustrent les formules bergsoniennes : "l'image peut être présente sans être représentée... le moment "présent possède une certaine épaisseur de durée : il n'y aurait

en effet pas de conscience, si le moment présent n'était pas systématiquement doublé par la mémoire immédiate. Ecrasé entre les deux masses d'inconscience de l'avenir et du passé, le moment présent serait pure virtualité. Le souvenir n'est donc pas simple trace de la sensation, mais substitut original, différent par sa nature même, de la sensorialité, comme on peut s'en convaincre par l'observation introspective de la parole mentale, parole sans voix, ou de la visio mentale, vision aveugle. L'inhibition de la formation de ce duplicat constamment associé au présent est à l'état physiologique la distraction même. A l'état pathologique c'est sans doute le mécanisme de l'anesthésie hystérique. A l'opposé, la fausse hypothèse crée à l'état sain l'illusion sensorielle, et à l'état pathologique, la conviction délirante qui soutenant l'illusion, réalise l'hallucination.

Les habitudes de la vie quotidienne réalisent des pseudo-automatismes qui sont en fait un fonctionnement autonomisé de la mémoire organisée.

A l'opposé, l'autonomisation de la mémoire de fixation liée à des pulsions affectives, est peut-être une autre forme de ce qui a reçu le même nom d'automatisme psychologique.

On peut ainsi se demander si la même notion d'inconscient ne recouvre pas un fonctionnement dissocié, tantôt de la mémoire organisée, tantôt de la mémoire de fixation, et la création au sein de l'une ou au sein de l'autre, de groupements parasites, de complexes, échappant au contrôle réalisé par la synergie des deux systèmes.

On a tenté, dans le passé, d'expliquer l'inconscient par d'hypothétiques centres sous-corticaux selon l'image mécanomorphe d'un système de servo-moteurs contrôlés par un pupitre central.

On sait depuis PAVLOV qu'il n'en est rien et que toute l'activité complexe, et le réflexe conditionné lui-même se passent à l'étage cortical.

On a été frappé par l'absence de parallélisme entre l'étendue des lésions et la perte du capital mnésique. C'est dire que, pas plus que les images mentales ne sont des clichés, inscrits sur les cellules cérébrales comme des microfilms, pas plus la mémoire et l'ensemble du psychisme ne sont le résultat du fonctionnement des macrostructures de surface du système nerveux central, selon l'image d'une pseudo-installation électrique. La notion de psychisme est sans doute concomittante de l'état de fonction, mais le substrat de cet état de fonction ne peut se trouver qu'au niveau infra anatomique des ultrastructures de la matière cérébrale.

C'est ce qui s'exprime dans la théorie des métacircuits de M. BARBIZET et dans la théorie biochimique de la mémoire résultan des travaux de H. HYDEN, Mac CONNELL, Ann ARBOR, etc...

Ces vues nous semblent bien illustrées par la clinique neuropsychiatrique : Syndromes neurologiques, maladies d'organes n'atteignant que les voies de réalisation des processus mentaux sans atteinte qualitative de ceux-ci. Syndromes démentiels : qui, quand ils n'atteignent que le paléo cortex ne lèsent que la mémoire de fixation qui y est attachée. Syndromes psychotiques; maladies d'organisme sans substrat anatomohistologique décelable, atteignant tout l'ensemble du psychisme organisé et lésant qualitativement la nature des représentations mentales.

De même, le rêve nous est apparu comme un dialogue entre la mémoire à court terme et la mémoire organisée : Le paléo cortex propose, sur le thème des souvenirs initiateurs de la veille immédiate. Le néocortex dispose, sous l'habillement des souvenirs invétérés : D'où la symbolique systématique de tous les rêves.

La théorie nouvelle devrait amener une révolution psychologique et philosophique. La molécule d'acide ribonucléique par son gigantisme, par sa complexité et sa labilité semble bien être la concomittant adéquat du fait psychique, dans sa flexuosité, sa multivocité et son dynamisme interne. Proche parent de l'A.D.N., gardien du patrimoine génétique, nous concevons comment l'A.R.N., gardien du patrimoine mnésique, peut programmer le germe du souvenir et développer son évocation à la manière d'une organogénèse, ce que BINET avait déjà entrevu et exprimé par des paroles prophétiques.

Nous trouvons enfin dans les représentations des valeurs le même schématisme transpersonnalisateur, attaché cette fois à nos impressions affectives.

Cette liaison de l'intellectualité et de l'affectivité rend l'endocrinologie inséparable de la psychologie des valeurs.

Nous retrouvons, dans les représentations des valeurs, la même orientation symbolique spatiale que dans la représentation des choses. Ceci nous conduit à penser qu'elles sont orientées et hiérarchisées selon une échelle ascendante, en fonction de leur efficacité sociale, par le même mécanisme réflexologique, somesthésique et antigravitaire.

Ces idées ont été développées sur le plan théorique par G. BACHELARD et ont reçu une application médicale par un certain nombre de praticiens, dont le plus représentatif en France, a été M. R. DESOILLE avec sa méthode de psychothérapie par le rêve éveillé

Il y a donc une unité dans la genèse des représentations, tant des choses que des valeurs.

C'est la même fonction de schématisation qui conceptualise les états affectifs, réduit à un dénominateur commun transpersonnel, le plaisir et la douleur, les joies et les peines, de nous-mêmes et de nos semblables, réalisant ainsi à la limite de l'extension, les catégories du bien et du mal.

S'articulant avec le sens de positionnement antigravitaire, les impressions morales semblent alors affectées en quelque sorte d'indices de sédimentation différents : les tendances captatives, que le jeu des chronaxies lie à la pesanteur du corps, semblent attirées vers le bas, et les tendances oblatives, dégagées de cette gangue pesante, semblent s'envoler vers le ciel; réalisant ainsi, peut-être, sur le plan phénotypique, les archétypes des hiérophanies majeures.

Participant des représentations des valeurs autant que de celles des choses, les représentations esthétiques, où se mêlent une foule d'impressions, de tendances et d'instincts, viennent donner un corps aux représentations morales et un sens aux activités matérielles. Ainsi est assurée la cohésion sociale et la survie de l'espèce.

On conçoit ainsi comment la rencontre de l'inspiration individuelle et du consensus collectif, vient peu-à-peu codifier l'expérience morale en conduites de raison, qui sont les traditions mêmes, et comment l'émergence de la culture vient peu-à-peu dominer l'inspiration individuelle. Il nous a semblé que cette conception de la genèse des valeurs devrait permettre de réaliser une synthèse des théories Freudiennes, Jungiennes et structuralistes.

FREUD était moins loin qu'il ne semble, de ses collègues dissidents. C'est l'insuffisance de l'information biologique de son temps qui lui imposait tout comme d'ailleurs à ses collègues, de rester descriptif et de s'interdire tout élargissement de la théorie

On peut donc dire que la psychologie en général, la philosophie des valeurs en particulier, reçoivent une lumière nouvelle des recherches en plein développement sur l'affectivité, la réflexologie, la neurophysiologie et la biochimie moléculaire.

Aussi, devant l'ampleur de la documentation que la recherche philosophique doit se procurer au niveau des sciences médicales, on est en droit de penser que le niveau de la philosophie d'érudition est aujourd'hui dépassé, et que le philosophe de l'avenir devra d'abord être médecin.

REMARQUE FINALE

L'importance grandissante de l'information médicale en matière de philosophie est une situation nouvelle.

Autrefois tributaire de la philosophie, la médecine a acquis cette valeur informatrice avec la naissance de la clinique et sa rigueur méthodique que M. FOUCAULT situe vers les dernières années du XVIIIe siècle : "la retenue du discours clinique (procla-"mée par les médecins : refus de la théorie, abandon des systèmes, "non philosophie), indique en secret cette réserve inépuisable à "partir de quoi elle peut parler : la structure commune qui découpe "et articule ce qu'elle voit et ce qu'elle dit".

"A l'origine existait dit M. FOUCAULT, une clinique "naïve et spontanée(1) rapport immédiat de la souffrance à ce qui la "soulage, rapport d'instinct et de sensibilité plus que d'expérien-"ce. Age du bonheur pour la médecine qui s'est dégradé avec l'appa-"rition de l'écriture et du secret. Equilibre dont Hippocrate serait "le dernier témoin et le représentant le plus ambigü. Après qu' "Hippocrate eut réduit la médecine en système, l'observation fut "abandonnée et la philosophie s'y introduisit. Telle est l'occulta-"tion qui a permis la longue histoire des systèmes avec la multi-"plicité des différentes sectes opposées et contradictoires. His-"toire qui s'annule par là même, ne conservant du temps que sa "marque destructrice".

Ce regard neuf de la clinique qui date d'hier constitue un apport précieux pour l'ensemble des sciences humaines. Mais il ne faut pas oublier que cet apport est enrichi également des données de l'ensemble des sciences fondamentales et que c'est une chose capitale :

On a dit plaisamment que les scientifiques se divisent en deux catégories : les spécialistes qui savent tout sur rien, et les philosophes qui ne savent rien sur tout.

Pour être informé efficacement sur l'ensemble des problème qu'ils traitent, il faudrait la science infuse aux philosophes d'aujourd'hui. Au minimum une solide formation multidisciplinaire.

Or, de tous les scientifiques il n'en est qu'un qui, par la nature de sa scolarité même possède cette formation pluri-disciplinaire : c'est le médecin.

Sans doute le philosophe d'érudition peut se documenter. Mais, cette documentation, épisodique, journalistique, pourrait-on dire, aura tous les défauts de la vulgarisation. Fragmentaire insuffisamment confrontée à la critique, choisie pour les besoins de la cause, elle ne luttera pas efficacement contre l'esprit de système.

---

(1) Michel FOUCAULT : Naissance de la clinique. P.U.F.

C'est la recherche désintéressée à partir d'un savoir disponible, qui engendre les résultats féconds.

Ce savoir disponible, le médecin ne le reçoit pas selon un choix orienté mais du fait de la scolarité qu'il a suivie. C'est de la vraie physique, de la vraie chimie qu'il apprend au cours de ses années d'étude. Allégées sans doute des prolongements pratiques qui seraient nécessaires à la formation de l'ingénieur, réduites à l'essentiel de ce qui intéresse l'exercice médical, cet essentiel étant précisément celui dont a besoin la recherche philosophique.

Il n'est pas pensable qu'on puisse aujourd'hui entreprendre des travaux sur la métaphysique du réel sans avoir d'abord une idée claire de sa physique. Et cela est si vrai que des auteurs tels que BERGSON, BACHELARD, LUPASCO, étaient des mathématiciens et physiciens avertis (1).

Classification, normalité, critères, ces notions que rencontrent à tout instant le philosophe n'apparaissent clairement qu'au contact des réalités de la clinique et de la biologie.

Et l'on sait combien les notions fondamentales dont nous venons de parler sont difficiles à définir.

Comme le remarque M. DAGOGNET "inventorier l'univers "c'est déjà le transformer ... le monde vivant défit nos grilles, "classer c'est oublier". (2).

Un critère a une valeur de classification, pas de réalité. Ainsi dans la notion d'espèce selon le critère de l'inter fécondité, ou finit le végétal et où commence l'animal ? On classe les végétayx selon la structure de l'appareil reproducteur. La classification de FRIESS des champignons, par l'aspect macroscopique de l'hyménium formait un système logique, cohérent, reposant pour l'esprit.

Mais quand on passe aux classifications modernes comme celle de MAUBLANC, dont les critères sont les caractères gymnocarpes, angiocarpes et hémiangiocarpes, on s'aperçoit que dans le passé, on avait classé les giroles gymnocarpes, à côté des clitocybes hémiangiocarpes, et les polypores gymnocarpes à côté des bolets hémiangiocarpes. Si bien qu'on arrive à une classification réticulée, beaucoup plus complexe et beaucoup plus irritante pour l'esprit.

---

(1) BERGSON : Durée et simultanéité P.U.F.
G. BACHELARD : La philosophie du non. L'expérience de l'espace dans la physique contemporaine.
S. LUPASCO : L'expérience microphysique et la pensée humaine. P.U.F.

(2) F. DAGOGNET : Le catalogue de la Vie. Coll. Gallien.

M. CANGUILHEM montre également combien il est difficile de définir les critères du normal et du pathologique (1).

Faut-il adopter comme DELAY et PICHOT une triple acception : normalité statistique, normalité idéale, normalité fonctionnelle. La seule notion statistique ne suffit pas en biologie. Toute une espèce peut devenir fonctionnellement anormale, tels les reptiles géants du secondaire disparus du fait de l'impotence consécutive à leur gigantisme même. Et que dire de ces insectes éphémères qui ont tout un système digestif et pas de bouche, mais seraient statistiquement normaux puisqu'ils arrivent à se reproduire avant de mourir de faim.

La normalité idéale est à la base de la notion de critère. C'est un outil de travail, mais cela ne débouche pas sur l'authenticité du réel.

La normalité fonctionnelle est en fin de compte celle qui s'accorde le mieux avec la réalité biologique.

Faut-il adopter alors la conception de TARDE : la normalité c'est l'adaptation. M. CANGUILHEM ne le pense pas. Il nous fait remarquer ce que l'adaptation a d'aléatoire et combien il est difficile en biologie d'échapper à un langage finaliste, ceci à condition toutefois d'entendre par là non pas une finalité réelle, mais une finalité possible, opératoire, ce qui nous ramène à la notion de critère, donc de normalité idéale.

Finalement, on définit ces notions en s'en servant, comme on démontre la marche en marchant. L'essentiel est de savoir s'en servir avec discernement sur des situations réelles.

Et l'on conçoit l'intérêt moral et civique qu'il y aurait à ce que chacun sache manier rationnellement ces notions de normalité, dont tout le monde parle à tort et à travers.

Au terme de cet essai, nous avons sans doute ouvert plus de questions que donné de réponses :

Parler de tendances, c'est ouvrir le dossier de leur origine, et donc, celui de la génétique, de la causalité biologique, et de toute la biologie moléculaire qui s'y rapporte.

Parler des concomitants physiques des faits psychiques, c'est entrer de plein pied dans la métaphysique :

La distinction du physique et du psychique est, en effet, une vue de l'esprit, qui ne recouvre que la relation de l'observateur et du sujet.

---

(1) G. CANGUILHEM : Le Normal et le Pathologique, P.U.F.

(2) J. DELAY et P. PICHOT : Abrégé de Psychologie, Masson

L'observateur, tout comme le sujet ne perçoit qu'un reflet de la réalité des choses, projeté sur le plan de sa propre subjectivité. Par conséquent, le sujet, en éprouvant ses états de conscience, en tant que tels, et non en tant que représentations des choses, intuitionne l'essence même de son être dont l'organicité n'est que l'apparence factice. Et, comme le dit M. RUYER (1) il ne faut pas dire que c'est la liaison chimique qui produit l'état de conscience, mais que c'est l'état de conscience qui est la liaison chimique elle-même; dans son absolu. Et, M. RUYER dit plaisamment "qu'en fait, nous n'avons pas de corps" (2).

Du fait de l'unité de l'Univers, l'essence fondamentale des choses, la subjectivité des choses ne peut être que psychoïde : Le problème, remarquait déjà BERGSON, n'est pas de savoir comment la conscience se construit, mais comment elle se limite, car, en droit, elle serait l'image du tout, et, en fait, elle se limite à ce qui intéresse notre action.

La théorie biochimique de la mémoire pourrait s'articuler certainement avec une optique comme celle de M. RUYER, en faisant apparaître le psychisme comme une sorte de vie immanente de l'acide nucléique.

Dans l'optique de cette conception hylozoïste, on déboucherait tout droit sur les problèmes de la divinité et de la survivance. Car, il est bien évident que, coextensive de la matérialité, et partageant avec elle la loi de conservation, la conscience ne pourrait en aucun cas s'anéantir. Tout le problème restant la qualité de cette survie, dès lors que son image matérielle, perdant la consistance organique du vivant vient se disséminer dans le monde minéral. (Mais, il y a peut-être des choses que nous ne connaissons pas).

Au niveau de la causalité biologique, continue à se poser le problème évoqué par BERGSON dans l'Evolution Créatrice, de cette prise à revers de la causalité mécanique, qui caractérise la vie. La multiplicité des facteurs, la lenteur de l'Evolution, la mutation-sélection, suffisent elles à rendre compte de cette sorte de prise à son propre piège, de la causalité mécanique ? Ou faut-il admettre qu'à côté des interactions obligatoires et des interactions aléatoires, se glissent, à la faveur de la frange d'indétermination du micro-élément, ainsi que le pensait BERGSON, des interactions intentionnelles, comme s'il existait un vouloir vivre de la matière tendant à échapper à la causalité mécanique à la faveur de la moindre faille dans le déterminisme de celle-ci (3).

---

(1) R. RUYER : La Conscience et le Corps. P.U.F.

(2) J. BARBIZET : Etudes sur la mémoire. Première Série p. 46 : "Penser son propre cerveau ..."

(3) Notion d'Anti-hasard : LECOMTE du NOUYS. L'Homme et sa destinée
H. BERGSON : L'Evolution Créatrice
J. MONOD : Le Hasard et la Nécessité. Seuil. Paris, 1970.
F. JACOB ; La Logique du Vivant. Gallimard, Paris, 1970.

Si un poisson remonte la rivière, alors qu'un bouchon la descend au fil de l'eau, est-il bien rationnel de dire que des milliards de milliards de microbouchons ont descendu, au cours des âges, le fil de la causalité mécanique, et que cela a suffi pour former un poisson ? (1)

En l'état actuel de nos connaissances, notre attitude ne peut être que de pure conjecture devant toutes ces questions, et devant l'inexplicable dualité du minéral et du vivant.

Mais, nous pouvons dire que nous voyons sous nos yeux, s'accumuler les matériaux objectifs qui permettront un jour, d'édifier cette "métaphysique positive" dont BERGSON, au début du siècle, annonçait l'avènement.

C'est certainement un terrain périlleux, sur lequel il serait facile de s'égarer dans des rêveries métaphysiques poétiques et gratuites.

C'est dire qu'il faudra aux philosophes de l'avenir une documentation énorme, et une solide formation pluridiscipminaire; une discipline critique qui fait partie des méthodes mêmes de la clinique.

C'est pourquoi il nous a semblé que l'on peut penser que c'est au médecin philosophe que l'avenir accordera sa confiance.

C(est d'ailleurs une idée qui court déjà depuis le XIXe siècle, avec l'ère des grands médecins philosophes.

Mais, les travaux de cette époque ne pouvaient pas avoir la fécondité de ce qu'on peut espérer de nos jours.

Ceci, d'une part parce qu'on était encore trop près de ce que M. FOUCAULT a appelé le règne des systèmes (1). Et, aussi et surtout, parce qu'on ne possédait pas la somme de documents objectifs nécessaires, et qui ne commence à s'accumuler que depuis ces toutes dernières années.

-

---

(1) S. LUPASCO : L'expérience microphysique et la pensée humaine P.U.F. 1941, page 156 : "... BOHR n'hésitera pas à établir une certaine analogie entre les processus microphysiques et ceux que l'on classe sous les noms de psychologiques et biologiques..."

(2) Michel FOUCAULT : Naissance de la Clinique. P.U.F.

Vu le Président de Thèse

Pr. J. BARBIZET

Vu le Doyen de la Faculté

Pr. BERNIER

Vu et permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris

R. MALLET

B I B L I O G R A P H I E

-=-

AMIEL J.L. - Les mutations, notions récentes; dans la Revue Française d'études cliniques et biologiques, 1965.

ARIES Ph. - L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime. Plon.

BACHELARD G. - La philosophie du non. Presses Universitaires de France, 1940.

BACHELARD G. - La terre et les rêveries du repos. Portique, Paris 1948.

BACHELARD G. - L'expérience de l'espace dans la physique contemporaine. Alcan.

BARBIZET J. - Le problème du codage cérébral, son rôle dans les mécanismes de la mémoire. Ann. méd.-psychol., 1964,1, 1-28.

BARBIZET J. - Le codage cérébral, son application aux mécanismes cérébraux de la connaissance. Actualités neuro-physiol. 1964. 6e Série, 253-268.

BARBIZET J. - Etudes sur la mémoire (52 pages). Paris, L'Expansion Scientifique Française, 1964.

BARBIZET J. - Etudes sur la Mémoire, 2e Série (60 pages). Paris, L'Expansion Scientifique Française, 1966.

BARBIZET J. - Lobe frontal et mémoire. Ann. méd.-psychol., 1965, 2, 289-302.

BERGSON H. - Matière et Mémoire. 2e Série. Paris, 1966.

BERGSON H. - Essai sur les données immédiates de la conscience.

BERGSON H. - L'Evolution créatrice.

BERGSON H. - Durée et Simultanéité.

BERGSON H. - L'Energie spirituelle. Paris, Presses Universitaires de France, 1944.

BERGSON H. - Les deux sources de la morale et de la religion. Paris, Presses Universitaires de France, 1942.

BLONDEL Ch. - La conscience morbide. Alcan, 1914.

BONNAFÉ L. - 27 Opinions sur la psychothérapie. Editions Sociales, 1961.

CANGUILHEM G. - La connaissance de la vie. Paris, Vrin, 1965.

CANGUILHEM G. - Le Normal et le Pathologique. Coll. Gallien P.U.F. 1966.

CAULLERY M. - Génétique et hérédité. Paris, Presses Universitaires de France, 1955.

CHAUCHARD P. - Physiologie de la conscience. Paris, Presses Universitaires de France, 1948.
Conduite, sentiments, pensée des animaux. Alcan. Paris 1938.

DAGOGNET F. - Le catalogue de la vie. Coll. Gallien, Paris, Presses Universitaires de France, 1970.

DECUGIS H. - Le vieillissement du monde vivant. Paris, Plon, Masson, 1941.

DELACROIX H. - Le langage et la pensée. P.U.F.

DALAY J. et PICHOT P. - Abrégé de psychologie. Editions Masson.

DELMAS J. et DELMAS A. - Voies et centres nerveux. Editions Masson Paris 1962.

DESOILLE R. - Le rêve éveillé en psychothérapie. Paris, Presses Universitaires de France, 1945.

DOLLARD et MILLER. - Personality and Psychotherapy : (An analysis in terms on learning, thinking and culture). New York 1950.

DUMAS G. - Traité de Psychologie. Alcan.

DUMAS G. - Nouveau traité de psychologie.

DUMAS G. - Le surnaturel et les dieux, d'après les maladies mentales. Paris. Presses Universitaires de France, 1946.

DURKHEIM. - Les formes élémentaires de la vie religieuse. Alcan.

EY H. - Hallucinations et délires. Paris, Alcan, 1934.

EY H. - La conscience. Paris, Presses Universitaires de France, 1968.

EY H. - Bouffées délirantes et psychoses hallucinatoires aiguës.

EY H. - Etudes psychologiques. Tome III n° 23, Ed. Desclée, Paris, 1954.

FERDIERE G. - L'érotomanie. Paris, Doin, 1937.

FOLIN S. - Les états oniroïdes. Paris, Masson, 1963.

FOUCAULT M. - Naissance de la clinique. Galien, Presses Universitaires de France, 1963.

FOUCAULT M. - L'histoire de la folie à l'âge classique, Paris, Plon 1961.

FOUCAULT M. - Maladie mentale et psychologie. Presses Universitaires de France, 1963.

FREUD S. - La naissance de la psychanalyse. Paris, Payot, 1956.

FREUD S. - Introduction à la psychanalyse, Paris, Payot, 1970.

FREUD S . - Totem et Tabou. Paris, Payot, 1970.

FREUD S. - Cinq leçons sur la psychanalyse. Paris, Payot, 1969.

FREUD S. - Essais de psychanalyse. Paris, Payot, 1970.

FREUD S. - Le rêve et son interprétation. Idées Gallimard, 1969.

FREUD S. - La science des rêves.

FREUD S. -Psychopathologie de la vie quotidienne. Paris, Payot.

FREUD S. - Trois essais sur la sexualité. Paris, Gallimard, 1923.

FREUD S. - L'avenir d'une illusion.

FREUD S. et BREUER. - Etudes sur l'hystérie. Paris, 1956.

HUSSON R. - Mécanismes cérébraux du langage. Paris, l'Expansion 1968.

HYDEN H. - Amolecular basis of neuron-glia interaction. Pages 55 à 19 in : SCHMITT F.O. - Macromolecular Specifity and Biological Memory. Cambridge (Mass.), MIT Press, 1962.

JACOB F. - La logique du vivant. Paris, Gallimard, 1970.

JANET P. - L'automatisme psychologique, Paris, Alcan, 1921.

JANET P. - Les névroses. Flammarion, 1914.

JANET P. - Les obsessions et la psychasthénie. 2e Edit. 2 volumes, Paris, Alcan, 1908-1911.

JUNG C.G. - Psychologie de l'inconscient. Librairie de l'Université Georg et Cie. Genève 1952.

JUQUELIER P. - Psychasthénie et Obsession.

KRETSCHMER E. - Paranoïa et sensibilité. Paris, Presses Universitaires de France, 1963.

KRETSCHMER E. - Psychologie médicale. Paris, Doin, 1950.

LANTERI-LAURA G. - La psychiatrie phénoménologique. Paris, 1963.

LAPICQUE L. - La machine nerveuse. Paris, Flammarion, 1943.

LECOMTE du NOUYS. - L'homme et sa destinée. Paris, La Colombe, 1948.

LEROY C. et GOUDAL A. - Revue de médecine psychosomatique. Paris 1969

LEVY-BRUHL. - Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures.

LEVY-BRUHL. - L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs

LEVI-STRAUSS Cl. - Structures élémentaires de la Parenté, P.U.F.

LEVI-STRAUSS. - Tristes tropiques. Paris, Plon, 1955.

LEVY-VALENSI. - Précis de psychiatrie. Ed., Bayer, 1948.

LUPASCO S. - L'expérience microphysique et la pensée humaine.Paris Presses Universitaires de France, 1941.

MAGOUN H.N. - Le cerveau éveillé. P.U.F.

MARCAULT J.E. et BROSSE Th. - L'éducation de demain. Paris, Alcan, 1939.

MENDEL G. - La révolte contre le Père; Paris, 1969.

MENDEL G. - La crise des générations. Paris, Payot, 1969.

MINKOWSKI E. - La schizophrénie. Paris, Payot, 1947.

MIRCEA ELIADE. - Traité d'histoire des religions.

MONOD J. - Le hasard et la nécessité. Paris, Ed; du Seuil, 1970.

PAVLOV I.P. - Leçons sur l'activité du cortex cérébral. Paris, Ed. Legrand. 1929.

PIERON H. - Psychologie expérimentale. Collin 1927.

POLITZER G. - Critique des fondements de la psychologie. Paris, 1928. Rééd. Paris, Presses Universitaires de France, 1966.

POLITZER G. - La crise de la psychologie contemporaine. Ed. Sociales 1947.

REVUE DU PRATICIEN. - Psychanalyse. 1er avril 1970.

RUYER R. - La conscience et le corps. Presses Universitaires de France.

ROELENS R. - Introduction à la psycho-pathologie. Paris, Larousse, 1969.

VIAUD. - L'intelligence. Paris, Presses Universitaires de France, 1961.

-